

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

VAN DE WIELE Marguerite, *Insurgée*, Paris : Bibliothèque Charpentier, 1890.

---

**Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.**

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles\\_Insurgee\\_abbyy.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Insurgee_abbyy.pdf)







II  
56315

---

A

INSURGÉE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume :

---

MAISON FLAMANDE . . . . .	1 vol.
LADY FAUVETTE . . . . .	1 vol.

---

*En préparation :*

TRIBUN (mœurs bruxelloises).

LES MISÈRES

MARGUERITE VAN DE WIELE

II  
56315  
A

# INSURGÉE



PARIS  
BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER  
11, RUE DE GRENELLE, 11

—  
1890

Tous droits réservés





# INSURGÉE

---

## I

Dans le coquet salon de Myrrha, où l'on avait dîné sans cérémonie, Vigliane et Salomon Naphtali discutaient vivement la supériorité de *Belzébuth*, un pur sang, favori des dernières courses, sur *Electric*, le « nouveau » qu'on dressait dans le haras du comte Price et qui donnait des espérances; la chaleur qu'ils mettaient à se contredire faisait hausser les épaules à Servian, assis un peu à l'écart, près du piano, et qui buvait son champagne avec une expression de suprême ennui, sans paraître s'occuper d'eux; le petit Benkens, tout en soutenant la conversation anglaise de Miss Maud Wilson, dessinait malicieusement, sur un coin relevé de la nappe, la charge de la vieille demoiselle qui ne s'en doutait point

et, en conscience, était ravie de s'entretenir avec quelqu'un qui parlât aussi couramment sa langue maternelle, qui approuvait sans moquerie ses opinions touchant la pluralité des mondes habités et l'aspect physique de l'homme des autres planètes.

M<sup>lle</sup> Naphtali, sur le refus de ces messieurs de passer au fumoir ou dans le jardin d'hiver, renvoya les domestiques et servit le café; elle accomplissait ce devoir de maîtresse de maison avec un profond sérieux, versant lentement, indifférente à tout le reste. Et elle était très belle, dans une toilette trop riche pour sa grande jeunesse : une robe de satin rouge brodée de perles, décolletée et traînante comme pour une réception d'apparat, bien qu'il n'y eût là que des amis, vraiment familiers de son père et d'elle-même.

Elle donna à chacun sa tasse, suçant à mesure, selon les goûts, du bout de sa pince en vermeil, après avoir demandé d'un ton invariable :

— Un ou deux morceaux ?

Benkens, qui en voulut trois, l'embarrassa fort :  
« La tasse était trop petite; jamais trois morceaux de sucre ne pourraient y tenir... Ça allait déborder!... »

Et, en effet, ça déborda. Ce fut une catastrophe; Myrrha tapa du pied, furieuse : un peu du liquide brûlant lui était tombé sur le doigt; elle déclara que c'était fini, que ce jeu l'excédait, qu'elle ne

ferait plus le ménage et que ces messieurs n'avaient qu'à se servir eux-mêmes.

— Si vous vous croyez spirituel, mon cher ! dit-elle à Benkens, qui regardait sa tasse trop pleine d'un air de résignation piteuse, sa maigre figure de rapin famélique contorsionnée par une grimace burlesque.

Et elle le toisa, de haut, avec une insolence extrême.

— Eh ! petite, sur quelle herbe avez-vous donc marché ? questionna Servian, de l'autre bout du salon.

— Moi ?... je n'ai marché sur aucune mauvaise herbe, je vous jure ; seulement, Benkens me déplait : il est stupide et mal élevé... Je cherche ce qui détermine papa à me l'amener toujours.

— Oh ! fillette... murmura Naphtali d'un ton de reproche discret, tandis que Benkens, sans se montrer autrement offensé de cette boutade, riait aux larmes :

— Comme elle a dit ça !... Comme elle a dit ça ! exclama-t-il à deux reprises ; et il revint à la gouvernante anglaise, dont le profil l'intéressait.

Le prince de Vigliane et Salomon Naphtali continuaient à parler sport, préjugant déjà, pour le prochain printemps, des chances de tel ou tel cheval, rappelant les cancons qui avaient couru sur les grandes écuries pendant la saison précé-

dente, se chamaillant avec rage pour des riens, discourant à perte d'haleine, sans parvenir à se mettre d'accord. De temps en temps, Servian les interrompait ; il disait, de son air sarcastique :

— Vous n'y êtes pas, pas du tout ; ce que vous racontez-là est inexact. Vous patagez tous les deux.

Et il le leur prouvait, il rétablissait les choses :

« Son journal avait eu la primeur de l'aventure... Ne devait-il pas tout savoir, lui, par métier ? Le bureau de rédaction du *Réveil* était bien la plus parfaite boîte à potins et la plus sûre de toute la ville ! »

Il soignait son récit, le faisait bref, sobre, correct à la façon d'un *Premier-Bruxelles* de rare importance, avec cette précision spéciale aux gens qui écrivent et dans le cerveau desquels, spontanément, la pensée éclot en phrases toutes moulées et déjà prêtes pour l'imprimerie : « Cela s'était passé ainsi, pas autrement. »

Il se tenait droit, admirablement proportionné dans sa robuste carcasse, si grand qu'à côté de lui le banquier qui, pourtant, dépassait la moyenne, paraissait de taille très ordinaire et que la chétive personne, musquée et anémique, de Vigliane donnait l'idée d'un vieil enfant malade, arrêté dans sa croissance.

Lui, respirait la force et la santé, une santé de

pléthorique plantureuse, exubérante, dont trente ans d'excès de tous genres n'avaient pas eu raison ; dans l'étroit boudoir tendu d'épinglé rose, par-dessus le pépiement saccadé de miss Maud, les réponses courtes de Benkens, le nazillement du prince, la parlotte fluide de Naphtali pointillée ici et là d'un mot romain, la voix de Servian éclatait, comme le rythme soutenu d'une mélodie classique un peu sèche, se détachant, clair et sonore, d'un embrouilli de petites notes grêles. L'explication donnée, il remplissait d'un mélange de chartreuse et de *gin* un très grand verre qui se trouvait devant lui, pour le vider d'un trait, comme si c'eût été de l'eau ; il reprenait son méchant sourire, et on ne réussissait plus à lui arracher une syllabe.

— Ah ! par exemple, est-ce que vous vous imaginerez que je suis ici pour votre agrément?... dit-il à Vigliane qui le trouvait : « bien morose, lui, un garçon de tant de ressources !... »

Il releva l'observation, il interrompit le vieillard pour s'écrier :

— Bien morose !... Vraiment ? Mais ce que cela m'est égal, mon prince !

Et il y avait je ne sais quelle imperceptible ressemblance entre la façon goguenarde dont il articula cette phrase et le ton de Myrrha, jetant à Benkens, un quart d'heure plus tôt, son : « Si vous

vous croyez spirituel, vous ! » Cela donnait le soupçon d'une lointaine parenté d'esprit entre ces deux êtres ; et ceux qui savaient que Servian, en sa qualité d'ami intime du père, avait eu beaucoup d'influence sur l'éducation de M<sup>lle</sup> Naphtali, pensaient tout de suite que, comme cela arrive parfois pour certaines personnes à l'égard de leurs élèves, il avait dû servir de modèle à la jeune fille, qui l'imitait involontairement.

Benkens commençait le quadrille de *Barbe-Bleue*, au piano, ce qui fit faire à Myrrha cette remarque peu obligeante :

— Il cultive tous les arts ; et tous, mal..., pour ne rien produire que de médiocre. C'est effrayant !

Servian buvait seul, dans son coin, sans plus parler du tout et, comme Naphtali le taquinait, voulant le sortir de ce mutisme obstiné, soudain, la physionomie du journaliste devint franchement ironique ; bien sûr, quelque riposte brutale, d'une hardiesse énorme, roulait dans sa tête ; mais rien ne vint ; sa bouche demeura close et il détourna les yeux, sans répondre. La présence de M<sup>lle</sup> Naphtali le retenait : il n'eût pas dit une grossièreté devant elle.

Maintenant, la jeune fille, assise dans un fauteuil, barbouillait gravement de confitures le

museau de son chien : un havanais au front ébourriffé, gros comme un rat, qu'elle faisait tenir sur deux pattes, debout en face d'elle. Il advint que l'animal, sautant pour la caresser, renversa l'assiette de confitures qu'elle avait sur les genoux et s'enfuit, tandis que l'assiette se brisait en mille pièces. Myrrha se leva, très amusée, sans accorder un regard aux débris de vaisselle éparpillés sur le tapis ; le chien avait gagné la serre qui donnait de plein-pied dans les appartements et dont toutes les portes se trouvaient ouvertes ; elle se mit à sa poursuite. On entendit des rires, un petit bruit de pas sur le cailloutis fin des allées, la chute des lianes que le chien déplaçait, s'éloignant.

Cet enfantillage de M<sup>lle</sup> Naphtali laissait les invités de son père parfaitement calmes ; depuis longtemps, ils avaient l'habitude de ses façons cavalières, ils savaient comme elle suivait toujours son bon plaisir, sans souci des convenances.

— Oh ! la folle... se contenta de dire Naphtali, la voilà bien glorieuse de nous avoir lâchés !

Et il passa des cigares au caricaturiste qui fermait le piano, marmottant, entre ses dents, le galop chanté du finale de sa contredanse :

Ma première femme est morte...  
Que le diable m'emporte  
Si j'ai jamais su comment !

Le tapage du chien qui aboyait et de Myrrha, qui courait derrière lui, arrivait plus distinctement; le père reprit, s'adressant à Servian, comme à la seule des personnes présentes qui eût quelque autorité sur sa fille :

— Vois donc un peu ce qu'elle fait par là... s'ils ne cassent rien... Il y a des plantes toutes nouvelles, apportées d'aujourd'hui, qui sont encore en pots et qui me coûtent les yeux de la tête; sans compter le mécanisme des trois jets d'eau que Myrrha détraque chaque fois qu'elle y touche. Rappelle-là.

— Avec ça qu'elle est si gentille !... grognait le journaliste, en affectant la plaisanterie, je me doute que son accueil sera plein d'aménité!

Cependant, il y alla, en rechignant; et il raillait la sollicitude excessive de Naphtali pour ses pots de fleurs :

— La différence essentielle entre un juif riche et un juif pauvre, c'est que le juif riche veut qu'on l'appelle israélite; mais quel remarquable preuve tu viens de nous donner de ce que, pour israélite, c'est-à-dire : riche, tu n'en es pas moins juif, c'est-à-dire : pingre ! — Ses plantes nouvelles et qui coûtent cher !... Et les trois jets d'eau, hélas ! Je te demande un peu quel mal cette enfant et ce chien pourraient bien faire à ton quinconce ?

Au loin, Myrrha riait toujours, d'un rire de



gamine, d'un de ces bons rires francs et contagieux qui secouent souvent toute une classe, dans les pensions de demoiselles, sans qu'on sache pourquoi. Le jardin d'hiver était peu éclairé : à peine quelques becs jablokoff, sous des globes en taffetas plissé, jetaient çà et là, parmi les clivias et les agaves, des lueurs fugitives, semblables, dans le factice de cette végétation des tropiques, à des gouttes de rosée éparses et qui tremblaient au bord des feuillages; Servian avançait à tâtons, riant, lui aussi :

— Ma mignonne, cria-t-il, votre père vous croit résolue à tout saccager ici; il m'envoie pour prévenir le désastre. Venez donc..., ou bien, faites donner de la lumière, de la vraie; que diantre! c'est pis que le labyrinthe de feu Dédale, votre petite cage à fleurs!

Légalement, les pas de M<sup>lle</sup> Naphtali froissaient le gravier, tout près; il la devinait à côté de lui, sans la voir. Et il répéta :

— La drôle de petite fille!... où s'est-elle fourrée! tandis que Myrrha, reprise au tutoyement de son enfance, l'interpellait gaiement :

— Ah! c'est toi, mon Servian! Où es-tu, toi-même...; dis, où es-tu?

Ils marchaient en sens inverse dans la demi-obscureté, allant à la rencontre l'un de l'autre, ne sachant pas. Il y eut un heurt : Myrrha se retint

à Servian, d'une façon machinale, et leurs mains se touchèrent.

Alors, le journaliste ne riait plus du tout. Il garda la main de M<sup>lle</sup> Naphtali dans la sienne... ; et, comme elle faisait un geste pour se dégager, il mit un baiser très vite, dans un élan indomptable, sur la paume de cette petite main qui resta immobile, engourdie sous ses lèvres.

Il ne parlait point; il serrait la jeune fille contre lui, étroitement et, après un silence de plusieurs minutes, il dit seulement :

— Je t'aime ! très bas, d'une voix oppressée et rauque, d'une voix qu'elle ne lui avait jamais entendue.

Avant que Myrrha eût eu le temps de se reconnaître, Servian l'avait enlacée dans ses bras et son souffle lui effleurait les cheveux. Elle subit cela sans réagir; elle le laissa faire, comme ahurie, annihilée. Et il lui murmurait des paroles brûlantes à l'oreille :

« Il l'aimait, eh ! bien, oui, depuis longtemps..., peut-être des années ! Cela avait commencé, il ne savait au juste ni quand, ni de quelle manière. A peine s'il osait se l'avouer à lui-même ; il redoutait de voir clair dans son cœur. Il avait lutté... Mais, à présent, oh ! à présent c'était plus fort que lui : il l'adorait et il voulait qu'elle le sût ! »

Il s'inclina, baisant son cou, son menton, ses poignets, au hasard.

Alors, comprenant enfin, revenue au sentiment de la réalité, elle se rejeta brusquement en arrière ; son regard d'enfant curieux s'arrêta sur le journaliste, glacial, inflexible, avec des étincellements de diamant taillé à facettes. Elle le considérait dans la pénombre, sous la pauvre flamme de gaz accrochée au tronc d'un eucalyptus, vis-à-vis d'eux, et qui déroulait, au long de l'allée, son rayon mort, comme un ruban de crêpe mais jeté en travers d'une étoffe de moire blanche.

Il lui parut probablement fort comique dans sa pose humble et courbée, car elle sourit, de je ne sais quel sourire cruel et mauvais, qui contracta tout son gracieux visage de juive blonde.

— Tu es bête ! fit-elle en le relevant.

Il n'avait pas remarqué le sourire, il n'entendit pas bien le qualificatif ; mais il eut cette impression très nette qu'elle ne lui en voulait point. Et il la reprit dans ses bras, balbutiant, éperdu :

— Myrrha..., pardonne !

Elle était redevenue indifférente, comme sans pensée ; elle ne dit pas un mot. La pauvre flamme de gaz tombait d'aplomb sur Servian très rouge, apoplectique, des gouttes de sueur perlant sous ses cheveux gris ; elle ne l'avait jamais vu ainsi et il l'étonnait.

« Au fait, l'amour, qu'était-ce ? — Elle ne savait pas bien... Elle l'aimait peut-être, sans s'en douter. Ce qui était certain c'est que, dans sa petite cervelle volontaire et têtue, elle n'admettait point l'idée de ne plus le voir : il l'amusait, il était le seul être au monde qui l'eût distraite un peu, elle qui s'ennuyait tant ! Elle ne l'eût plus vu, plus jamais, si elle s'était fâchée !...

Les autres étaient insupportables avec leur façon niaise de lui faire la cour ! Leur conversation, toujours la même et cent fois répétée, lui portait sur les nerfs. Ces fades gilets en cœur, qui poursuivaient sa dot sournoisement, à coups de sentimentalité, lui avaient fourni une triste opinion des hommes. Aussi, comme elle les cravachait, bon Dieu !... Les stries leur en restaient aux joues pour longtemps : ils étaient marqués, après cela, d'une pointe de ridicule ineffaçable, et on disait autour d'elle, en les désignant : « Encore un à qui Myrrha Naphtali a donné son compte ; il ne s'y risquera plus. »

A ce souvenir qui lui traversait l'esprit rapidement, elle constata ce qu'il y avait d'extraordinaire à voir ainsi Servian à ses pieds, à elle si peu abordable, qui repoussait les soupirants avec des dédains terribles...

La passion de celui-là la prenait à l'improviste, brutalement, sans qu'elle s'y attendît, et ses pre-

miers mots l'avaient laissée stupide, doutant si elle entendait bien. Du reste, elle n'eut pas une seconde d'entraînement ; cette poitrine d'homme, qui battait là, contre elle, ce souffle ardent qui lui chauffait les tempes l'intéressaient : c'était neuf. Elle assistait à leur tête-à-tête, impassible, d'un air « en dehors », comme regardant des gens qui se seraient embrassés sous ses yeux..., et elle le laissait faire.

— Dis-moi que tu m'aimes bien, que tu m'aimes... d'amour ? demanda-t-il, enhardi par l'attitude de la jeune fille.

Elle se redressa de toute sa hauteur, dardant sur lui, d'un mouvement de révolte, son regard bleu, coupant et dur comme l'acier d'une lame :

— Non ! fit-elle.

Ils s'étaient rapprochés du petit salon où les quatre convives, assis autour de la table, causaient toujours, avec animation, et d'où arrivaient des flots de clarté. Servian vit le délicat profil de M<sup>lle</sup> Naphtali, qui se détachait, avec un peu de mystère, sur la masse sombre des grands feuillages, ses lèvres serrées, son front où une ride imprévue se creusait, ses yeux profondément enfoncés sous l'orbite. Elle était très pâle, d'une pâleur de nacre, qui s'accroissait aux tempes, aux narines, près de l'oreille ; il l'avait décoiffée sans y prendre garde, et les cheveux, revenus devant,

sur ses épaules nues, encadraient d'or sa délicieuse figure de vierge hébraïque. Il songea, tout à coup, qu'il avait quarante-sept ans et qu'elle n'en avait pas encore dix-neuf, qu'elle était la fille de son meilleur ami : il eut honte. L'odeur à la fois âcre et fade des orangers en fleurs dont la serre était pleine, lui montait au cerveau, le troublait singulièrement ; il leur attribua sa faute :

— Oh ! mais, qu'est-ce qui m'a pris, à moi ? murmura-t-il.

Au même instant, Myrrha eut l'air de se raviser ; elle courut à lui, très douce, câline, avec son sourire de sphinx :

— Tu es amoureux de moi, ainsi ? dit-elle ; bah ! reviens tout de même, va ; ce serait trop sot de nous brouiller pour cela.

Et elle laissa glisser sa main dans celle de Servian.

Il l'enveloppait d'un regard fou ; il chancela, serra ses doigts à les lui démettre puis, très embarrassé de sa déclaration d'amour qu'il regretta, s'attendrissant, la tête perdue :

— Pardonne-moi ; ne m'en veux pas... Pardon !

Myrrha éclata de rire : elle sentit qu'elle le dominait, lui, le malin, et qu'elle l'écrasait de toute sa supériorité de petite fille très froide. Elle venait de retrouver son chien caché derrière la caisse d'un sycamore ; elle s'appréta à rentrer au salon :

— Dill, arrivez, que je vous gronde, Dill, vilain poltron ! fit-t-elle, à haute voix.

Et elle ajouta, pour Servian tout seul :

— Il faut t'en aller, mais par la porte de derrière, tu sais bien ? Je ne veux pas qu'ils te voient, eux ; tu as l'air tout drôle.

Ils rebroussèrent chemin. Servian se laissait conduire ; elle le promena au fond, tout au fond du jardin d'hiver, là où les fougères arborescentes et les palmiers faisaient comme une forêt en miniature, dont les larges feuilles leur battaient la nuque, parfois, tandis qu'incessamment une gerbe d'eau retombait en poussière fine dans la vasque des trois fontaines, où trempaient des nénuphars et des lotus.

Le journaliste s'en allait, marchant comme dans un rêve. Il sortit par la porte de service, qui ouvrait rue Ducale ; personne ne l'avait entendu : les domestiques étaient encore à table.

L'air vif de la nuit le dégrisa, glaçant son exaltation. Il revécut tout ce qui s'était passé entre Myrrha et lui ; alors, remis en équilibre, à son tour, il jugea cette scène sans parti pris, comme s'il n'y eût joué aucun rôle. Une immense stupeur s'emparait de lui, il s'indignait de cette tentation qui l'avait saisi tout d'un coup et qu'il n'avait pas su vaincre. Oh ! si quelqu'un lui avait prédit la

veille ce qui devait arriver, combien on l'aurait trouvé incrédule ! — Et voilà qu'il était allé parler d'amour à la fille de Naphtali !... comme cela, étourdiment, sans penser que c'était absurde..., que Myrrha était sa camarade, son « confident », comme elle disait ; en réalité, quelque chose entre la filleule et la pupille..., et cela, depuis qu'ils se connaissaient, depuis le temps, pas si éloigné, vraiment, où elle commençait à trotter en trébuchant par les galeries de la banque paternelle !

Est-ce qu'il aimait cette enfant ? — Mais non... Et elle non plus ne l'aimait pas.

A deux reprises déjà, cette pensée saugrenue qu'il l'aimait lui avait traversé l'imagination : cela était venu d'un serrement de mains, d'un regard qui l'avaient étourdi, soudain, comme le choc d'une décharge électrique. Il ne s'y était pas arrêté autrement ; il comprenait bien qu'entre eux, il ne pouvait y avoir même ne fût-ce que le parfum et la grâce de l'amour, ce je ne sais quoi d'indéfinissablement tendre qui, à la longue, doit finir par poétiser les relations entre deux êtres de sexes différents, se voyant chaque jour, seul à seule, durant des années.

L'énorme différence d'âges suffisait à les garder ; et puis, il l'avait connue si petite !

Cependant, malgré lui, il s'avouait maintenant



que Myrrha était charmante..., et qu'elle ne l'avait pas repoussé, en somme.

Il rougit, tout gonflé de vanité naïve, tandis que ces mots lui tombaient des lèvres, inconsciemment :

— M<sup>lle</sup> Naphtali..., ma foi !...

Un piquant problème, néanmoins ! — Était-elle assez étrange, cette jolie Myrrha !... Qui l'expliquerait ? — Pourquoi ne l'avait-elle pas mis à la porte immédiatement, sans autre forme de procès ?... — Dix fois, il l'avait vue congédier des jeunes gens qui lui faisaient la cour avec une respectueuse discrétion...

Et Servian se demanda d'où pouvait venir l'indulgence qu'elle lui avait montrée, à lui.

La femme a des singularités, des complications, des incertitudes de sentiment que l'homme le plus subtil ne saurait pénétrer ; il cherchait : qu'y avait-il donc au fond de cette âme toute neuve ?

Il crut y démêler un coin de vice et cela le fit sourire.

Eh ! il la connaissait depuis sa toute petite enfance ; il l'avait élevée autant que son père, plus que sa gouvernante, et il ne la comprenait pas.

Elle l'intriguait comme une énigme, voilà. Mais pour l'aimer d'amour, jamais ; c'eût été de la dernière immoralité.

Et, encore, où cela les eût-il menés, l'un et l'autre ? Il ne pouvait songer à un mariage, n'est-ce pas?... Et, d'ailleurs, elle n'y eût point consenti. — Le mieux était de ne plus s'inquiéter de cet accès de fièvre imbécile qui l'avait jeté aux genoux de Myrrha, sans que sa volonté y fût pour rien.

— La chair est faible, conclut-il ; c'est un jeu auquel je ne m'exposerai plus, désormais.

Aussi, ce Naphtali n'avait pas le sens commun ; on s'ennuyait à périr chez lui. Tout le mal venait de là.

Comme il pensait à Naphtali, le journaliste éprouva une sorte de malaise ; pour la première fois en sa vie, les nombreux emprunts d'argent qu'il avait faits au banquier le préoccupèrent : à l'égard de celui-ci, sa conduite était odieuse.

Cette pauvre bonne pâte de Naphtali qui avait confiance ; qui le laissait seul avec sa fille durant des heures !...

Positivement, c'était vilain ce qu'il venait de faire là.

Et, se rendant compte, enfin, de ce que son départ précipité allait paraître d'autant plus intempestif qu'ils devaient se rendre au club ensemble, le soir-même, et que c'était convenu, Servian qui gagnait déjà la rue Royale, revint sur ses pas ; il reprit les boulevards.

Quand il se trouva devant la lourde porte à ferrures de l'hôtel Naphtali, il eut un moment d'indécision ; il comptait sonner et monter près de ces messieurs, tout simplement. Le cœur lui manqua, il n'osa point.

Et il s'enfuit, bizarrement ému, gêné vis-à-vis de lui-même.

Myrrha, elle, était rentrée au salon. Sa coiffure n'avait jamais été plus correcte, le même impénétrable sourire voltigeait encore sur ses lèvres carminées et lorsque son père lui demanda, très surpris :

— Qu'as-tu fait de Servian ?

— Oh ! il est parti, voilà longtemps, répondit-elle d'une voix paisible.

— Quelle idée de partir comme cela, sans nous faire signe ! Il a pris la petite porte, alors ?

— Oui, Il était pressé ; il avait quelqu'un à voir.

Vigiane et le banquier eurent un plissement d'yeux fort expressif : ils se doutaient de la nature du rendez-vous qui pouvait retenir Servian

à dix heures du soir et qui l'obligeait à leur fausser compagnie !

Myrrha se mordit les lèvres, agacée, en dépit d'elle-même, de les avoir compris.

Miss Maud sommeillait devant son dessert, les pommettes rubicondes, les paupières baissées, les mains jointes sur sa robe de soie puce, l'air satisfait et respectable ; Benkens, debout au coin de la cheminée, le gibus aux doigts, déclara n'avoir attendu que le retour de la maîtresse du logis pour prendre congé.

Naphtali qui avait finassé ingénieusement depuis des heures pour obtenir de son ami Vigliane, sénateur et bien en cour, un renseignement diplomatique utile à la stratégie de ses opérations financières, sentant que celui-ci lui échappait, finit par lui dire nettement, ses yeux sur les yeux du vieillard, toute l'astuce de sa juiverie dans les caresses de son accent :

— Voyons, avouez-le : c'est vrai que l'ambassade est rappelée ?

L'autre bredouilla :

— Je n'en sais rien... ; ignore absolument... Vous l'affirmez sur l'honneur !

Il paraissait très occupé de rouler convenablement une dernière cigarette ; il se leva et, haussant le ton :

— Vous allez au *Royal*, n'est-ce pas, mon cher ?

Naphtali, sans plus insister, sonna son valet de chambre, demanda sa pelisse et ses gants, baisa sa fille au front ; et, la musique de Benkens lui tintant encore aux oreilles, il fredonnait, lui aussi :

Ma première femme est morte !...

Comme il ne retrouvait plus la suite des paroles, il répéta ce vers deux ou trois fois, pompeusement, mis en belle humeur à la perspective de changer de place, tandis que le prince, toujours galant, remerciait Myrrha de l'hospitalité qu'elle avait bien voulu leur donner chez elle.

Vigliane aimait à la passion les soyeux appartements de la jeune fille ; ses goûts raffinés de vieux dandy trouvaient là leurs aises. Il préférait son petit boudoir aux vastes salons fastueux de l'hôtel Naphtali ; aussi, lorsqu'on était entre intimes, « en garçons », comme disait le banquier, dînait-on toujours chez Myrrha. On y était à l'étroit, le service s'y organisait difficilement, et rien ne ressemblait moins à une salle à manger que cette chambre close et coquette, capitonnée comme un nid, peinte comme une bonbonnière et où des bibelots féminins s'entassaient sans ordre, au milieu d'haltères, de cravaches, de trophées d'armes, de sculptures d'ivoire, de porcelaines

japonaises, de petits meubles fragiles que le moindre frôlement aurait brisés... ; mais c'était un plaisir de sybarites, pour les commensaux du banquier, que ces parties impromptues qu'on faisait là, chez cette toute jeune fille, et où l'on mangeait des mets de nabab, dans de la vaisselle disparate, où l'on savourait des vins exquis dans des verres de Venise ou d'Arabie ébréchés, pris au hasard, sur les étagères, chacun se servant soi-même, pour éviter la maussaderie des domestiques qui jugeaient le salon de *Mademoiselle* bien éloigné de l'office !

Les trois hommes s'en allèrent par le large escalier d'honneur et l'amphytrion, qui, malgré son immense fortune, avait conservé, d'une origine modeste, des habitudes de ladrerie incorrigibles, éteignit le gaz partout où il le trouva encore allumé sur son chemin. Après quoi, pour éclairer ces messieurs dans le vestibule, voûté et profond comme un temple, il alluma un rat de cave et leur ouvrit la porte. M<sup>lle</sup> Naphtali, qui les avait accompagnés de quelques pas, rentrait dans ses appartements, avec un joli frisson de ses épaules découvertes. Miss Maud venait de monter se coucher. La jeune fille se trouva seule.

Sous les girandoles du petit salon rose, un parfum de havanes fins, de café et d'ananas traînait

dans une fumée légère; les fauteuils, mis en cercle autour du foyer, rappelaient les mouvements de la dernière conversation, interrompue par le départ brusqué, et les bougies du piano se consumaient dans leurs bobèches de cristal.

Myrrha s'assit à table, sur sa chaise demeurée en place; Benkens, dans sa démangeaison de caricatures, avait orné la nappe de croquis très excentriques, tracés du bout de la pointe noircie d'une allumette: miss Maud, le nez au vent, la bouche béante, montrant ses dents plates d'Anglaise, son turban de velours en insurrection sur des bandeaux glacés de pommade, y revenait à intervalles réguliers, dans des attitudes diverses; puis, le prince, d'une distinction suprême, ses trois cheveux laborieusement ramenés sur son crâne fuyant; puis, Naphtali, en profil, un profil superbe et droit de médaille antique, que le dessinateur, méchamment, et pour une allusion trop transparente, avait coiffé de la balance des marchands d'or...; enfin, Servian, de dimension moins réduite que les autres, plus important et plus travaillé, d'une ressemblance frappante avec sa figure bouffie, ses gros traits qu'on eût dits taillés à coups de hache: le front bombé, proéminent, les yeux en vaille, mais actifs, lumineux, inquisiteurs sous leurs cils rares et courts; le nez difforme, très charnu, très massif, un nez de



jouisseur et de plébéien ; la bouche molle, aux lèvres sensuelles et largement fendues dans les coins, surmontées d'une petite moustache restée blonde, soyeuse et frisée, qui ne leur allait point. le menton rasé dru, tout autour d'une barbiche qui allongeait le visage trop rond.

Benkens ne l'avait pas chargé, celui-là ! Il l'avait pris sur le vif, dans son expression heurtée, à la fois placide et ardente : naïve, bonne enfant par la moue de la bouche ; impitoyablement ironique par l'éclair du regard qui allait droit devant lui, sans hésitation. Et Myrrha, les deux coudes sur la table, considérait cette tête immobile, bien attachée à un cou d'athlète, hardiment estompée par l'artiste, avec des contours mal venus, cependant, d'un faire trop superficiel et qui se brouillaient ; la nappe avait un pli qui coupait les joues en deux, exactement, dans la hauteur ; une éclaboussure de sauce brunâtre tachait le front. Elle trouva Servian laid, laid et grotesque au milieu de la débandade des verres poisseux, du dessert entamé...

Un restant de glace à la framboise achevait de fondre sur un plat de la Manufacture royale, où les *N* triomphantes du premier empereur des Français barraient les *L* fleurdelisées de la maison de Bourbon, et que M<sup>lle</sup> Naphtali achetait de préférence, quand elle en avait l'occasion, parce qu'elle

y trouvait intacte la lettre initiale de son nom de famille ; des épluchures de poire noircissaient dans les soucoupes, avec de la cendre de cigares et des miettes de gâteaux. Naphtali craignait beaucoup le va et vient de la valetaille aux fins de repas : aussi, l'on avait simplement posé le plateau chargé du service à café et des flacons de liqueurs sur une console, sans rien enlever ; et les précieuses tasses de Sèvres rose, embaumant le moka étaient là, pêle-mêle, avec les flûtes à champagne, les nougats démantelés, les corbeilles pleines des fruits du monde entier et de toutes les saisons.

Les orchidées du surtout placé au milieu, sous le lustre, se recoquillaient peu à peu à la chaleur du gaz ; les serviettes chiffonnées, maculées de graisse pendaient, en désordre, sur le dossier des sièges ; à côté des petites cuillers d'or, toutes gluantes de crème et de confitures de roses, une poussière de tabac turc, des déchirures de papier de riz s'éparpillaient ; la capsule métallique d'un bouchon était tombée sur le tapis, près du feu qui l'avivait d'étincelles folâtres ; il y avait des écailles d'huître égarées sur le couvercle d'une potiche...

Myrrha regardait tout cela longuement, de son air hautain : « C'était chez elle, oui ; on avait dîné *en garçons !* »

Et, dans ce désordre, sur cette nappe sale, puant le vin, la fumée, la noce, la grande face

blasée, un peu triviale de Servian lui déplut davantage ; elle le trouvait horrible.

Par les portes monumentales à panneaux enjolivés de peintures japonaises, et qu'on avait laissées ouvertes sur le jardin d'hiver, un fouillis de branches lâches, enchevêtrées, d'un vert profond, se distinguait confusément, piqué de fleurs énormes dont les pétales s'allumaient de flammes douces comme des fusées de Bengale ; une odeur étouffée et puissante se dégageait de cette masse de végétation, et l'eau, ruisselant en pluie dans la vasque des trois fontaines, faisait un bruit perçant et continu qui énervait l'ouïe de la jeune fille. La conscience de ce qui s'était passé là vingt minutes auparavant lui revenait : elle entendait de nouveau la voix de Servian, suppliante et basse, vibrant à travers les feuilles, et elle souffrit de la caresse de ses bras dont il lui semblait qu'elle sentît toujours l'enlacement ; l'empreinte chaude de ses baisers lui restait sur la peau, douloureuse comme une morsure, en même temps qu'un insurmontable sentiment de dégoût et de colère s'insinuait dans son esprit : « Et c'était elle, elle qui avait subi cela !... Mais, ce Servian, comment avait-il osé?... Et elle ne l'avait pas chassé comme un chien, tout de suite... ; elle n'avait pas compris, donc ?... Elle n'avait pas senti l'injure ? »

Elle se leva, toute droite : Non, elle n'avait pas

compris ; et maintenant, seulement, ses yeux se désillaient, elle voyait clair. Elle se fit horreur.

Pour la première fois de sa vie, cette camaraderie entre son père et elle, cette absolue liberté d'allures qu'ils prenaient l'un vis-à-vis de l'autre, à la manière de deux associés habitant sous le même toit lui apparut choquante.

Si elle eût été une jeune fille semblable à toutes les jeunes filles, élevée chastement par une mère irréprochable, dans le respect de la famille et du foyer, qui, au monde, se fût permis cela chez elle ?

Hélas ! sa mère, où était-elle, que faisait-elle... Qui la connaissait !

Myrrha gardait bien, dans le vague de ses souvenirs d'antan, l'image d'une femme belle et élégante animant, de ses éclats de rire et du frou-frou de ses jupes à falbalas, le rez-de-chaussée de l'hôtel où sa gouvernante la menait parfois, elle, toute petite fille... Mais c'était si lointain, tellement indécis, si peu l'idée qu'évoque ce mot de *mère* que les enfants prononcent avec ferveur ! — Elle arrivait là, joyeuse, très parée ; les salons étaient pleins de monde : on la passait de bras en bras, comme une chose. Puis, M<sup>me</sup> Naphtali faisait signe à miss Maud :

— Emportez M<sup>lle</sup> Myrrha ; elle nous fatigue.

Ce « elle nous fatigue » était resté d'une façon nette dans sa mémoire, avec le sourire exquise-

ment insensible de M<sup>me</sup> Naphtali et l'éclat de ses toilettes.

Jamais, en dehors de ces rapides entrevues, sa mère ne s'inquiétait d'elle, jamais les grandes traînes superbes qu'admiraient ses yeux d'innocente n'avaient effleuré le tapis à fleurs bleues de la *nursery*; jamais les mains paresseuses de M<sup>me</sup> Naphtali n'avaient soulevé les voiles de son berceau à l'heure où on la couchait; jamais une parole tendre n'avait salué ses grâces de baby, quand, par les belles après-midi de printemps, penchée au balcon de sa chambre, elle envoyait des baisers au huit-ressorts de M<sup>me</sup> Naphtali, qui revenait du Bois, descendant les boulevards dans une gloire de soleil, avec ses laquais raides grimés derrière la caisse et toujours quelque cavalier caracolant à droite ou à gauche !

### III

Ah ! oui, sa mère !

Un jour, Myrrha pouvait avoir six ans alors, M<sup>me</sup> Naphtali avait disparu complètement de son horizon ; des circonstances de cet événement, elle se rappelait un bruit de pas furtifs, que suivait aussitôt un bruit de dispute, s'élevant tumultueux dans le brouhaha ordinaire des matins de la maison paternelle, là, tout près, à côté de sa chambre d'enfant, derrière la porte qui communiquait aux appartements de sa mère. Et elle avait sauté étourdiment de la chaise où sa bonne la tenait debout pour l'habiller ; avec cette curiosité innée des fillettes, elle était allée mettre son oreille à la serrure, se haussant sur les pointes de ses bottines. La bonne, très intriguée, s'y établis-

sait déjà : elles avaient écouté, retenant leur souffle, — miss Maud était loin. — La bonne riait, de ce rire gras qu'ont les gens du commun devant les révélations égrillardes. Myrrha ne comprenait point. On parlait toujours ; c'était un colloque à deux voix, animé et colère, sur un diapason de plus en plus âpre... ; et elle les connaissait bien, ces deux voix : l'une froide, acérée, mordante, coupée d'un petit rire sec, éclatant comme une dégringolade de cailloux, la voix qui disait si négligemment, les jours de réceptions : « miss Maud, emportez mademoiselle ; elle nous fatigue ! » La seconde, rapide, pointue, bre-douillante, avec de longues phrases débitées en romaine, lestement, tout d'une haleine, et des exclamations de mépris : celle-là, c'était celle de son père et Myrrha l'aimait, celle-là. On la sentait, en même temps, furieuse et navrée ; il y avait des moments où elle se faisait sourde, rauque, incohérente, où l'émotion l'étranglait..., mais l'autre, la voix féminine, revenait bien vite, dans son méchant persiflage, et, alors, l'idiome hellénique sans défaillance, passant comme un son de clairon, grondait, plein de menaces, avec de grosses injures qui faisaient peur à l'enfant et la rejetaient au fond de la chambre, tremblante, toute secouée de sanglots :

— Je te chasse..., je te chasse, tu entends !

Ces mots étaient tombés, un à un, stridents et énergiques, au milieu d'un grand fracas de portes claquant, en tempête. Et, soudain, tout s'était tû, tout s'était fait silencieux, recueilli, stupéfié; on eût dit que le vaste hôtel de pierre, avec ses grilles en fers de lances, son parc, ses bureaux, ses écuries, ses jardins, devenait muet, se courbant sous cette volonté du maître : il la chassait !

Naphtali, en costume de voyage, était entré dans la *nursery* peu après; il avait commandé qu'on habillât sa fille tout de suite, qu'on emplît une valise de ses effets les plus indispensables; qu'on prît tous ses jouets. Il donnait ces ordres brièvement, ouvrait lui-même les tiroirs, fourrait une poupée dans la poche de son paletot; ce qui fit beaucoup rire Myrrha, elle s'en souvenait.

Elle voyait encore son père, très pâle, les cheveux hors des tempes, les lèvres frémissantes, la regardant sans lui adresser la parole, avec l'air d'un fou, tandis que, derrière la cloison, le piano de M<sup>me</sup> Naphtali entonnait l'ouverture de la *Belle Hélène* et que la pluie, une petite pluie fine de novembre, fouettait les vitres de sa chambre d'enfant.

Il l'avait enlevée; la voiture les attendait au bas du perron et, comme elle roulait sous les



voûtes sonores du vestibule, le banquier s'était bouché les oreilles. Le refrain du *roi Barbu*

Qui s'avance-bu,  
Qui s'avance-bu !

ce refrain folâtre et bête, chanté par M<sup>me</sup> Naphtali, volait en enfilades de petites notes frondeuses : c'était cela, sans doute, qu'il ne voulait pas entendre.

Oh ! la longue courrerie à travers Bruxelles, le Bruxelles distingué et aristocratique, encore endormi dans la plume !

Ce n'était pas si loin, pourtant..., mais que cela leur parut long et triste...

Naphtali, affalé sur les coussins, sanglotait : les larmes lui tombaient, lourdes, à travers les doigts ; et il ne parlait point, il ne prononçait pas une syllabe. Alors, sa fille pleura aussi, tout doucement, sans savoir pourquoi.

Le coupé monta, laissa le boulevard du Régent, les Écuries de la reine, l'avenue des Arts. Quand on fut rue du Luxembourg, Myrrha demanda où l'on allait comme cela, si vite.

« On partait ; on allait à la gare. »

Il y avait six semaines environ qu'elle était revenue d'Ostende, où elle avait passé la saison avec M<sup>me</sup> Naphtali ; et cette idée des bains de mer, de la plage, des excursions à âne, dans les dunes

était restée présente à son petit jugement. Aussi, elle reprit tout de suite :

— Ostende ?

« Non, ce n'était pas à Ostende qu'on se rendait, mais au château. »

Le *château*, c'était au-delà de Durbuy, loin, dans les montagnes ; c'étaient les Ardennes, les rochers, les forêts de sapins, les grands genêts jaunes qui se mirent dans l'Ourthe... Elle sourit : c'était si gai, le château !

Quand on arriva à la station, l'express du Luxembourg partait précisément. M. Naphtali fut très contrarié ; il se fâcha, parla de prendre n'importe quel convoi, le premier venu qui l'emporterait n'importe où : il voulait s'en aller. Et il tapait de sa canne l'asphalte du quai, rageusement :

« C'était fait pour lui, ces contre-temps-là ! »

Le reste de sa violente indignation du matin s'éparpillait en petites colères. Cette nature d'Hellène, impressionnable et assez médiocre au fond, ne pouvait se contraindre longtemps ; tout ce qu'il y avait en lui d'efféminé, de mou, de pleurard s'exhala :

« Comment, il souhaitait partir, et le train ne l'avait pas attendu, pas une seconde..., mais avait disparu devant lui, déployant son blanc panche de vapeur qui s'engouffrait sous le viaduc d'Etterbeek, comme pour le narguer ! Et il n'y

avait aucun autre express avant quatre heures de l'après-midi... Cela était intolérable ! Qu'allait-il faire, décidément ? Il ne savait pas, il perdait l'esprit... Où irait-il ? Il n'entendait point rentrer chez lui, non ; ah ! non, par exemple ! »

— Ne plus la voir, plus jamais, jamais ! répétait-il plaintivement, enfoncé dans sa voiture dont on refermait les portières.

Alors, la course errante, dans l'averse, au hasard, avait recommencé. Le cocher, devant cette latitude que lui laissait son maître : d'aller où il lui plairait, les conduisit au Bois ; et c'était funèbre, cette promenade sous les grands arbres dépouillés étendant leurs bras maigres trempés d'eau. La voiture enfonçait, les pieds des chevaux secouaient la boue rouge des allées, péniblement... ; on croisait parfois un officier des guides, or et écarlate, sur son coursier à longue crinière ; une amazone suivie de son groom ; une élégante en poney-chaise, conduisant elle-même..., des cavalcades dérangées par le mauvais temps et qui se hâtaient, pour reprendre bientôt le chemin de l'Avenue.

Naphtali poussait toujours de gros soupirs, s'apitoyant sur sa destinée : il se trouvait l'être le plus misérable de la création, et, par moments, s'écriait, d'un ton de dédaigneuse moquerie, en montrant le poing à quelque personne invisible, mais, apparemment, bien déchue :

— M<sup>lle</sup> Panijato, ah! M<sup>lle</sup> Panijato!...

C'était sa femme; une phanariote d'Athènes, que lui, juif enrichi dans la banque, n'avait obtenue que difficilement. Sa vengeance, aujourd'hui, était de l'accabler d'imprécations :

— Fi, M<sup>lle</sup> Panijato! Toi dont les ancêtres ont porté la pourpre, toi dont l'oncle fut grand interprète du Divan et dont le bisaïeul représenta notre Grèce aux conférences de Carlowitz!... Que dira-t-on, dans ta noble parenté, quand on saura que c'est moi qui ne veux plus de toi, et que je te renie, et que je te méprise?

Vers midi, la petite eut faim : on avait fait trois fois le tour du Lac et elle s'ennuyait. Le financier accueillit cette déclaration avec un mouvement de surprise :

« Sa Minette avait faim! — Pauvre bébé... Mais, quoi faire? Où la conduirait-il? — Au Bois, à cette époque de l'année, on n'obtiendrait rien du tout : c'étaient des gargotes... Puisqu'elle avait faim, il fallait la faire manger cependant! »

Il se frappait le front, il mordait ses gants d'un air préoccupé, avec ce branlement de tête ahuri des gens faibles qu'un rien déconcerte.

Enfin, il crut avoir tout sauvé : il pensa aux *Provençaux* : « C'était son restaurant; assez éloigné, encore... mais bast! on fait ce qu'on peut. Voilà, il mènerait M<sup>lle</sup> Naphtali aux *Pro-*

*vençaux* et l'on grignoterait un bon petit déjeuner en tête-à-tête, le papa et la fillette... »

Grâce à cette détermination, son chagrin s'évanouit pour un instant : « Ce serait gentil, çà ! »

Et il faisait sauter M<sup>lle</sup> Naphtali sur ses genoux.

Cela lui semblait bon d'être père, un peu, de s'occuper de son enfant. Il la voyait si rarement, d'habitude ! Non pas qu'il fût mauvais ou indifférent..., mais les affaires, le monde, le club l'avaient absorbé dès son arrivée en Belgique. Sa fille, après des années, se rendait compte de cela et lui pardonnait.

Comme il ordonnait à son cocher de rentrer en ville, il réfléchit, sans doute, que le restaurant des *Provençaux* était bien proche de sa maison et que cela produirait un effet désastreux de le voir là. Il avait une peur cuisante du ridicule.

A la hauteur de la place Royale, devant le *Globe*, il fit arrêter.

Cette partie fine qu'ils avaient faite, eux deux, le jour même où l'on constatait légalement l'adultère de M<sup>me</sup> Naphtali, était restée comme un aimable et riant souvenir dans le passé encore si jeune de Myrrha : c'était leur premier *déjeuner de garçons*.

On avait bu du champagne ; un ami du banquier, qui se trouvait là justement, était venu s'installer

à leur table. Il avait offert un bouquet de violettes à M<sup>lle</sup> Naphtali.

Leur entrée dans cet établissement plein de consommateurs, avec cette voiture salie, écla-boussée de terre humide, chargée de malles et de cartons, dût ressembler à un naufrage. Ils s'échouaient dans la salle commune, grelottant, mourant de faim, exténués et mélancoliques.

Naphtali, d'abord écrasé de désespoir, s'était laissé distraire peu à peu ; il causait fiévreusement et finit même par risquer des plaisanteries très fortes, s'oubliant tout à fait. On avait gâté l'enfant tant qu'on avait pu.

Le lendemain, ce repas commenté, ajouté à l'énorme scandale de la rupture du ménage Naphtali, fit beaucoup rire le high-life bruxellois. On trouva un peu bien jocrisse ce mari trompé qui, après avoir fait constater le flagrant délit afin de faciliter son divorce, et dit à la coupable qu'il la chassait, se retirait, lui, pleurant, malheureux, éperdu..., pour venir noyer son infortune dans un cabaret, à deux pas du domicile conjugal, avec son baby sur les bras !

Salomon Naphtali ne s'était pas rendu compte que l'effet produit serait le même au *Globe* qu'aux *Provençaux*.

Myrrha passa l'hiver et tout l'été qui suivit, au château, avec miss Maud Wilson. Un an après, le

mariage de ses parents dissous, sa situation était réglée : elle appartenait sans partage à Naphtali ; sa mère n'avait plus aucun droit sur elle. C'était fini.

On était rentré à l'hôtel et la « vie de garçons » s'était organisée. M<sup>lle</sup> Naphtali eut ses appartements, ses équipages et sa livrée, comme un enfant royal ; et, réellement, bien peu de princes royaux avaient eu moins d'enfance qu'elle !

A huit ans, elle ne s'intéressait plus à rien : ses poupées l'excédaient et les cadeaux les plus merveilleux, les mécaniques les plus ingénieuses et les plus compliquées que lui offraient les amis de son père la laissaient sans enthousiasme, à l'abri, même, de la puérile tentation de les briser pour voir ce qu'il y avait dedans.

Naphtali l'aimait, certes..., mais il n'avait pas atteint l'âge où un père, même idolâtre, s'astreindra jamais au rôle de bonne d'enfant ; et puis, trop riche, trop lancé ! — Tout en gardant la discrète apparence, convenable au parangon de vertu qui, stoïquement, avait exécuté l'épouse parjure, la mère indigne, il s'amusait ; n'était-ce pas avec cette intention qu'il était venu de Grèce en Belgique !

S'il aimait sa fille ? — Mais il en était fou. Chère petite !... Il y avait des jours où il venait la prendre à sa gouvernante, dès l'aube, et ne la ramenait qu'à la nuit.

En vérité, tant qu'elle fut toute jeune, les milieux où il l'introduisit ne furent pas toujours bien orthodoxes, et Myrrha se rappelait encore un petit hôtel de la rue Blanche, dont Naphtali avait la clef, et où une dame très affable les accueillait en déshabillé sommaire : bras nus, cou nu, le visage fardé, les cheveux en papilottes..., fumant des cigarettes turques. Ce que l'enfant avait trouvé baroque, mais si gentil !

Le plus souvent, il la faisait dîner en ville, la bourrait de gâteaux, l'accablait de joujoux, pour la conduire au spectacle après. Et, alors, il se tenait au fond de la loge, derrière elle, enchanté de la représentation si Myrrha la jugeait seulement supportable, ému si elle applaudissait, prêt à sauter au cou des acteurs pourvu qu'ils eussent réussi cette féerie bienheureuse et si rare, d'amener un sourire aux lèvres de sa petite !

Et, vraiment père :

— Nous recommencerons ça, fillette, nous referons ça bientôt, n'est-ce pas ? disait-il en la serrant contre lui, quand, leur coupé reprenant le chemin du logis, il sentait peser sur son épaule la blonde tête de M<sup>lle</sup> Naphtali qui s'endormait.

Des mois se passaient : le père et la fille se voyaient à peine ; puis, un beau matin, « on recommençait ça. »



Une fois, comme elle grandissait, qu'elle allait sur ses douze ans, il l'habilla en gamin ; il la mena à Bade, voir jouer et, de là, à Paris, pour le Grand Prix.

Avec son fin profil d'Orient, suave et redoutable tout à la fois, comme l'Innocence et le Mystère, ses yeux, qui n'étaient ni absolument bleus, ni absolument gris, mais dont la lumière avait des rayons verdâtres sous des cils très noirs ; avec ses cheveux superbes, son teint doré, son port de reine, ses mains exquises et son aplomb tranquille de jeune garçon élevé à la diable, elle fit sensation.

A partir de cette époque, Naphtali, très fier de la beauté de sa fillette, heureux, aussi, de voir que cette course après le plaisir la sortait de sa maussaderie coutumière, continua de la mener partout... ; et, partout, le succès la suivit. Elle fut très à la mode : elle n'avait pas seize ans, qu'on citait, dans les gazettes, ses costumes, ses mots, le goût de ses attelages, son adresse au tir à la cible, la somptuosité de ses réceptions enfantines, auxquelles les bambins de toute la haute Finance de Belgique briguaient d'être invités, comme, plus tard, on devait briguer sa dot, l'une des plus pesantes parmi les pesantes de la colonie israélite.

Dans cette existence fouettée et magnifique de

grande mondaine et de beauté célèbre, — un peu bohème avec cela, malgré l'argent, à cause de l'inévitable désarroi d'une famille où la mère manque — le spleen la tenait constamment. Elle faisait de longues courses à cheval, le matin, toute seule, par ennui ; elle apprenait la gymnastique et l'escrime, passait des heures dans la synagogue de la rue de la Régence, à écouter anxieusement la voix du rabbin dont les prêches, d'un mysticisme amer, coupés d'anathèmes et de malédictions la faisaient frissonner ; elle donnait à dîner aux intimes de son père, chez elle, « en garçon », par ennui, crainte de la monotonie envahissante, effroi du désœuvrement ; enfin, elle recevait Servian chaque jour, parce que Servian était drôle, sans aucune étroitesse, sans aucune banalité dans l'esprit, et qu'il l'amusait.

L'ennui faisait peur à Myrrha, comme une maladie incurable et chronique qu'il fallait prévenir par tous les moyens.

Et, tandis qu'elle était là, les yeux sur la nappe souillée, songeant à ce qu'avait été sa vie jusqu'alors, à ce qu'il y avait de navrant dans ces dix-huit années toutes vides, inutiles, sans but, sans lien, sans rien de fort enviable, de quelque côté qu'on se tournât, elle mesura la place que le journaliste y tenait ; elle sentit bien qu'elle ne le chasserait pas. — L'aimait-il ? ... Elle ne sa-

vait point, l'amour étant chose trop neuve pour elle ; elle n'y entendait rien. Elle voulait voir : cela allait la divertir, peut-être..., cela la changerait d'avoir à sa dévotion cet homme qui l'aimerait ou, tout au moins, jouerait pour elle la comédie de l'amour.

Et, lentement, de ses mains blanches, elle effaça le portrait de Servian.

Le lendemain, celui-ci ne vint pas.

#### IV

Il avait coutume de passer chaque jour, à heure fixe, après la promenade de Myrrha. Il montait droit au petit salon de la jeune fille, sans se faire annoncer, le cigare aux lèvres ; et on causait... C'était lui qui la fournissait de journaux ; il lui apportait jusqu'aux publications illustrées, jusqu'aux grands *chromos* des magazines londoniens ; le *Punch* ou le *Kladderadats*, quand le numéro offrait un attrait d'originalité spécial :

— Ma petite, il faut voir ça : c'est curieux.

Ou bien :

— Tu liras ces vingt pages que j'ai marquées : elles en valent la peine. Pour le reste, néant ! Inutile de feuilleter, c'est idiot.

Puis, il sortait de sa poche des gâteaux qu'il

avait pris chez Marchal, en passant, — tous les deux raffolaient de la pâtisserie. — M<sup>lle</sup> Naphtali, mise en appétit par le grand air, faisait servir des vins grecs... ; et on lunchait, sur le pouce.

D'ordinaire, Servian ne s'asseyait même pas ; très pressé, toujours, il marchait de long en large à travers la chambre, n'ayant qu'une minute à donner à « l'enfant ». Son esprit partait en fusées, étincelait, brillant, charmant, *prenant*, avec cette recherche du mot juste, qu'il poussait à l'excès ; et il se faisait très léger, se mettant au niveau de la petite âme ingénue et déjà blasée qu'il voulait distraire ; il effleurait chaque chose : le monde, la politique, la littérature, les arts. C'était un feu roulant, une charge à fond. Toutes les chroniques y passaient ; il savait des anecdotes d'un cocasse irrésistible, de ces dessous extraordinaires qu'il emmagasinait pour ses revues de fin d'année et dont Myrrha avait ainsi la primeur ; il allait, allait, sabrant avec un bel entrain, quoiqu'il restât de très bon ton, strictement gentleman : un grand seigneur en audience chez sa souveraine.

Le joli rire froid de M<sup>lle</sup> Naphtali approuvait discrètement :

« Ce Servian, tout de même, il n'y avait que lui ! »

Et il se laissait aller au penchant de sa nature

qui était beaucoup plus délicate qu'on n'aurait cru ; il s'abandonnait, il se livrait tout entier, montrant un peu du côté fin de son « moi », qu'il jugeait ses compatriotes incapables d'apprécier et qu'il ne leur donnait jamais, d'ailleurs : pas plus dans ses articles du *Réveil* que durant ses longues stations au cercle où il trônait le soir, entouré de tous les hauts bonnets de l'Agio et de la Finance, se pâmant devant ses saillies au gros sel, qu'ils devaient répéter après lui à satiété ; qui applaudissaient à ses frasques de célibataire très libertin, qualifiant cela de « copur-chic », pour entre eux, les jours de gala et de pose, le désavouer lâchement, avec un air de lui dire : « Tu n'es pas un monsieur à afficher, tu comprends ! »

Ceux-là, il les traitait impitoyablement ; il leur parlait le seul langage qui fût à leur portée, un langage épais et vulgaire, et il les tuait de ridicule à coups de massue.

Les colères qu'il avait allumées ainsi grondaient sourdement derrière les gros rires homériques, tout ronds de bonhomie, qui saluaient ses entrées ; le mépris, un mépris invincible fait de ressentiment, de crainte, d'instinctive jalousie pour ce braque qui menait une vie de cocagne, jouait un jeu d'enfer, faisait la fête du premier janvier à la saint Sylvestre, sans qu'il

possédât un sou vaillant et d'autre outil que sa plume..., ce mépris imbécile de la bourgeoisie parvenue pour ce qu'elle ne connaît pas bien et qui case pêle-mêle, dans le même sac bon à jeter à l'eau, tout ce qui est bohème peu ou prou, tout ce qui vit au jour le jour, sans souci des éventualités, ce mépris-là l'enveloppait sournoisement d'un réseau terrible.

Des histoires abominables avaient couru au sujet de ses relations féminines et on l'accusait d'avoir introduit dans la Presse belge un mercantilisme éhonté; la vérité était différente..., mais il y avait en cet irrégulier comme une espèce de fanfaron de vice, qui ne négligeait rien pour accréditer et rendre plausibles les pires cancans: il étalait ce que la nature lui avait donné de mauvaises qualités sans pudeur, en s'efforçant de dissimuler ce qu'il en avait reçu de bonnes. On lui attribuait tout ce qu'il faisait seulement soupçonner; il le savait et laissait dire. Au reste, il ne s'estimait guère, lui-même; il avait, par moments, des regrets de sa vie manquée, jetée à tous les vents, des dégoûts de cette bamboche sans trêve où son imprévoyance cascavait depuis tant d'années! La quarantaine en le prenant au collet, lui avait fait haïr l'éternel camp-volant de son appartement de garçon; il lui arrivait de souhaiter autre chose, de se laisser séduire par le

charme des logis silencieux et des foyers paisibles. Le bien-être du *home*, si sagement entendu dans les intérieurs belges, le hantait. Un peu d'honorabilité, de ce prestige que réclamaient ses cheveux gris..., puis, un coin perdu où il eût été chez lui, là était son rêve; rêve extrêmement vague, qu'il ne voulait pas écouter, dans lequel il se serait trouvé fort mal à l'aise, peut-être, après l'existence qu'il avait menée et où toute l'arrière garde des habitudes s'étaient imprimées, bien autoritaires, bien difficiles à vaincre à l'âge qu'il avait.

Si indécises que fussent ces aspirations, elles le tenaient, le rapprochant de gens avec lesquels il ne sympathisait pas, mais qui possédaient justement ce qui devait lui manquer toujours : le reflet de respectabilité bien assise, l'assurance solide du Bruxellois qui se sent sérieusement calé, dans un équilibre parfait, sous les hauts plafonds de sa demeure où rien ne vacille, où, des plinthes aux corniches, tout est d'aplomb, bâti à chaux et à sable pour des siècles.

En dépit de ces oppositions, un intérêt complexe, bien bizarre unissait le journaliste et ses amis du club : ils se servaient mutuellement. Eux, tout en le redoutant comme la peste, s'amusaient de ses paradoxes, s'en imprégnaient, y cueillaient des jeux de mots pour leurs réunions de famille, un moyen d'éblouir leurs convives au dessert,



entre la poire et le fromage..., et, aussi, des nouvelles inédites qu'ils réservaient pour les conversations brisées de la Bourse où les événements de la ville sont passés au crible, dans le bruit continu de la foule brassant ses grandes affaires...

Lui, était tombé dans ce milieu quelque vingt ans plus tôt. Il arrivait de province, riche de sa jeunesse et de ses illusions, avec, dans sa poche, le manuscrit d'un drame en cinq actes et en vers que, pour son malheur, le théâtre du Parc, qui, apparemment, tenait à justifier sa subvention, accepta d'emblée. Ce fut une chute pitoyable, sans tapage et sans importance. Guéri radicalement de son caprice pour la haute littérature, Servian qui n'avait ni fortune ni protection, s'était jeté dans le journalisme, ne gardant de son entente de la scène que tout juste de quoi fournir, chaque année, une pièce satirique aux petits théâtres. Il s'était fixé à Bruxelles; les premiers temps furent pénibles: il était à la fois reporter de deux journaux à faits divers, sténographe au Parlement, pour le compte d'une grande feuille du matin et correspondant de nombreux organes étrangers; avec cela, et tout en produisant une grosse somme de travail, il réussissait à gagner fort peu. Dès alors, pourtant, il avait des goûts de jouissance et ne fréquentait que dans un monde où l'argent est sans valeur; il vécut d'emprunt, d'expé-

dients, de misère coupée brusquement de ces noces extravagantes où s'engloutissaient en quelques heures son gain de bien des mois. Ses ressources augmentant, il n'en fut que plus prodigue. Il écrivait avec une rare facilité, la pratique du métier le rendit habile; il comprit qu'il avait été créé pour faire un excellent journaliste, rien de plus..., et, si l'espérance trop vite sombrée de sa prime jeunesse, cette chimère bleue des débutants qui, tous, rêvent une pièce à succès, avec les applaudissements de la foule charmée, la fortune rapide et l'apothéose de la centième représentation, lui laissa une amertume au cœur, il ne l'avoua point.

Quand quelqu'un de son entourage, voulant le flatter, lui disait :

— Voyons, tu es paresseux..., tu te gâtes la main à faire des articles dont il ne substituera rien, toi parti. Essaye une œuvre; je suis sûr que si tu t'en donnais la peine, tu trouverais quelque chose de très fort !...

Servian, blessé au vif, ripostait avec emportement :

— Laissez donc, vous ne savez pas ce que c'est; vous parlez de cela sans discernement. Paresseux !... Mais est-ce que je ne *trime* pas comme un chien, moi ? — En art, il n'y a pas de paresseux; il y a des incapables. Au reste, que m'im-

porte la gloire, à moi ! J'ai arrangé ma vie et cela n'y compte pour rien : elle sera courte et bonne ; puis, au bout du fossé la culbute.

Ce qu'il possédait, c'était de l'adresse, beaucoup d'adresse et point de talent, à proprement dire, beaucoup de savoir-faire et aucune inspiration spontanée. En vieillissant, son esprit même, cet esprit lumineux, mélange d'humour et de causticité, s'était alourdi. Il s'accoutuma au train-train prosaïque des nullités qui faisaient sa compagnie ; il en vint à respecter l'étroitesse de leurs préventions, l'apparente rigueur de leurs principes et, bien qu'il jetât par-dessus bord toute contrainte, et affichât une grande liberté d'allures, un sans-gêne poussé souvent jusqu'au cynisme, il n'en enviait pas moins ces sots qui ne le valaient point, mais qui avaient su ménager les convenances et garder les formes. Ceux-là engraisaient comme des rats dans leur fromage et il sentait bien que ses railleries, même les plus acerbes, n'arriveraient pas à les en déloger.

Une affection sincère et profonde était née de ces relations de plus de vingt années. Servian aimait réellement Naphtali. C'était le seul dont la joie ou le chagrin l'occupaient, le seul à qui il eût laissé pénétrer un coin sérieux et droit de son caractère.

Lors de l'aventure de M<sup>me</sup> Naphtali trompant son mari pour un petit secrétaire d'ambassade, le recevant chez elle effrontément, c'est lui qui avait dit au banquier :

— Mais provoque-le donc. On rit de tes facilités !

Naphtali ne voyait rien.

Et, après, l'amant s'étant montré très misérable et se refusant au duel de la manière la plus absolue, sous prétexte que sa position était dépendante, qu'on avait horriblement peur du bruit et du scandale à la Légation, qu'il y allait de son avenir..., c'est encore Servian qui avait dit à l'époux outragé :

— Demande le divorce; elle te ridiculise.

Le propre caissier de Naphtali avait succédé à l'attaché d'ambassade.

Devant la phrase brutale qu'on jetait ainsi en travers de son apathie, ce pauvre cœur tendre et malléable d'amoureux asservi qui, livré à lui-même, aurait pardonné, aurait oublié peut-être, avait fait taire sa passion qui grondait et, affolé, perdu, très malheureux dans la déroute de tous les liens brisés, Naphtali avait chassé sa femme. Malgré la lenteur des formalités, l'énervement des démarches au pays pour réunir les papiers justificatifs de l'application des lois grecques par les tribunaux belges, malgré les remises d'ins-

tance et les représentations conciliantes des rabbins, il avait persisté dans sa demande en divorce. Ce qui avait encore cimenté l'amitié des deux hommes.

Bientôt Naphтали ne pensa plus à ses déconvenues conjugales : seul, le souvenir de sa virile fermeté lui restait, avec l'écho des acclamations et des phrases approbatives de quelques intimes qui l'avaient porté en triomphe, au sortir de la dernière audience, quand tout avait été fini, décidément :

— J'ai été comme un roc, inébranlable comme un roc, disait-il parfois, faisant allusion à son attitude dans cette désolante circonstance.

Il trouvait cela très beau et vouait une certaine gratitude à celui qui lui avait ouvert les yeux et indiqué le chemin à suivre. Au surplus, la descendante des Panijato, rendue aux siens, se conduisait aussi mal que possible, et tout portait à croire qu'elle eût traîné le nom de son mari dans la boue, honteusement, si on le lui avait laissé.

Cependant, Servian, devenu l'*alter ego*, l'inséparable, le plus assidu commensal de Naphтали, se prenait à avoir un remords devant l'enfant, cette innocente que son père délaissait trop souvent, et qui allait grandir, élevée à l'aventure, ou, plutôt, pas élevée du tout, au milieu d'un monde de domestiques, de femmes de chambre,

d'institutrices..., entre une gouvernante qui s'enivrait en cachette, qui était possédée de la manie des sciences exactes au point qu'elle lui apprit le nom des étoiles avant l'alphabet, et un professeur de littérature, celui-là portant d'un air fatal, le deuil du romantisme, espèce de Palikare échevelé qui aurait pu lui fausser le goût à jamais, si Myrrha n'eût été ce qu'elle était : très méfiante en dépit de sa jeunesse, très railleuse, saisissant vite le côté plaisant des choses ou des individus et voyant juste.

Oh ! l'enfant...

Combien de fois Servian s'était enfui d'auprès d'elle, épouvanté de la singulière éducation que recevait M<sup>lle</sup> Naphtali ! Combien de fois, lui, qui n'était pas très scrupuleux, pourtant, sur ces matières, il s'était senti secoué d'un regret, d'un doute terrible à l'idée que c'était lui qui l'avait faite orpheline !

Combien de fois, après des mots stupéfiants de cette petite fille gâtée, adulée, capricieuse et fantasque dans sa domination absolue, combien de fois il s'était pris la tête à deux mains, las de sa responsabilité, se demandant si, vraiment, son intervention avait été chose nécessaire, utile..., jusqu'à quel point il avait eu droit dans son rôle de justicier.

Il avait beau se répéter que la mère était la

dernière des créatures, que si elle n'eût pas corrompu sa fille, elle l'eût mal guidée à coup sûr; aussitôt, une voix lui criait :

— Eh !... c'était sa mère !

C'est à partir d'alors, du temps de la première enfance de Myrrha, que les visites quotidiennes du journaliste commencèrent : il fut le camarade, l'amuseur, celui que les bébés appellent : « mon grand ami. »

Il se fit très jeune, lui qui n'était plus très jeune, inventant des jeux irrésistibles pour cette fillette réfléchie et sauvage, qui ne jouait pas assez. S'il ne parvint jamais à faire congédier Agelasto, le Palikare barbu auquel Naphtali tenait formellement : c'était un compatriote, — grec et israélite, ces qualités-là devaient suffire, — au moins la logique de Servian, logique nette, facile, bien d'aplomb, balançait-elle, dans l'esprit de la petite, et cette influence, et celle, plus



inquiétante, de miss Maud promenant la légende de ses fantastiques sublunaires parmi les mappemondes et les globes pivotants qui ornaient la salle d'études :

« La Terre était là, oui; mais *Uranus* aussi, et *Jupiter*, et *Saturne*, et *Mars*..., *Mars* qui possède une atmosphère semblable à la nôtre, *Mars* où l'on a pu constater la présence de l'eau; où, enfin, un astronome suédois a reconnu des bipèdes créés à notre image et qui, de chez eux, font d'ingénieux signaux, incessamment, pour attirer notre attention ! »

Lancée sur ce thème, la vieille demoiselle ne tarissait plus : de sa baguette indicatrice, elle désignait le firmament, et l'immense voie lactée se déroulait tout entière, peuplée d'humains; les mondes se multipliaient, le moindre point perceptible dans le fleuve lumineux de l'espace, devenait un soleil, une agglomération de planètes grouillantes de vie, encombrées d'êtres.

M<sup>lle</sup> Naphtali ouvrait de grands yeux, s'intéressait à ce prodige qu'on n'approfondissait point, voyait déjà des multitudes de créatures très vagues, l'appelant du haut de l'inaccessible azur et patinant dans la clarté des étoiles, prêtes à dégringoler sur ses lignes de bâtons, à y danser la sarabande.

Alors, Servian intervenait; il haussait les

épaules et il rétablissait l'ordre cosmographique un instant détraqué par les utopies de l'Anglaise :

« Que les planètes étaient habitées, cela était presque d'évidence, certes. Après de sérieuses études faites, des savants dignes de foi en admettant l'hypothèse. Qu'on avait aperçu cette population et qu'on communiquait avec elle, était non seulement inexact, mais irréalisable, en l'état des moyens dont disposait la science. »

Il disait pourquoi; il se mettait à la portée de cette compréhension enfantine, parlait simplement, sans grands mots, sans métaphores trop saisissantes et le mythe, cette falote silhouette d'homme interplanétaire, regagnait son étoile, porté sur l'aile des zéphirs.

Personne n'aurait pu, après cela, faire croire à l'élève de miss Maud qu'on avait vu des gens tomber du ciel ou errer dans les nuages.

Servian venait chaque jour : il assistait aux leçons, veillait au développement de cette intelligence précoce, supérieurement douée. Rien ne lui aurait fait manquer sa visite; cela devint une habitude, un besoin. Vis-à-vis de lui et de lui seul, Myrrha daignait se révéler enfant, consentait à sourire..., et cela le transportait de joie. Souvent, Naphtali, montant prendre sa fille

pour le déjeuner, les trouvait, tous les deux, assis par terre, dans le boudoir de *Mademoiselle* et causant avec profondeur, en face d'une dînette dressée ou d'un pantin coiffé en poudre, des grelots au bonnet.

— Comment, il est midi, s'écriait Servian consterné, déjà midi !... Je me sauve.

Il avait tout oublié là, dans cette dolente atmosphère, aux pieds de cette mignonne qui l'attendrissait, l'amollissait, le sortait de lui-même au point de le rendre rêveur, chimérique, presque « romance », comme il disait, pris de je ne sais quelle humilité devant cette sainte candeur des tout petits, si bien gagné au charme de l'enfance qu'il s'expliquait maintenant et estimait fort ceux qui mettent cet intérêt-là au-dessus de tous les autres.

Un matin, ayant une correspondance urgente à faire pour quelque journal étranger, un compte rendu de procès qu'il fallait envoyer par dépêche, il n'alla point boulevard du Régent à l'heure accoutumée. Myrrha partit d'une telle colère qu'elle en eut la fièvre. Plus tard, comme Servian, appelé par Naphtali, entra dans sa chambre, elle le reconnut à son pas. Elle lui cria, du fond des rideaux de mousseline de son petit lit :

— Retourne d'où tu viens ; je ne veux plus te voir, plus jamais !

Et, à ces mots dits très sèchement, d'une voix outrée, il crut que son cœur se brisait.

Ne plus la voir... Était-ce possible ?

Il comprit que cette affection s'installait tyranniquement dans sa vie; il en fut tout réchauffé, comme élevé et agrandi.

Après les nuits où le jeu lui avait été clément, tout de suite, il courait acheter quelque cadeau à Myrrha; et il se hâtait, dans la crainte qu'une tentation ne le prît de disposer pour autre chose de l'argent qu'il lui destinait et de se trouver dépourvu avant d'avoir contenté l'envie de la petite. Il se plaisait à dire que, de toutes les dépenses qu'il faisait, celles-là étaient les seules qui ne fussent pas absurdes. Il n'avait jamais rien aimé au monde comme il aimait la fille de Naphтали, et c'était bon, et c'était sain, et c'était respectable, ce sentiment-là !

Il en était fier; il eût voulu pouvoir mettre l'univers entier dans la confiance de leur grande amitié.

L'accès de fièvre et la brusque colère de Myrrha le remplit, à la fois, d'inquiétude et de satisfaction : il comptait donc un peu, pour elle, tout de même, puisque son absence la rendait malade !

Dès lors, quand il eut de la besogne pressée, il apporta une rame de papier blanc, ses notes et ses coupures chez Naphtali; il s'établissait à un coin

de table et faisait sa copie avec Myrrha sur son genou.

Elle, pourtant, eut bien vite remarqué ce qu'il y avait de vexant pour son petit amour-propre à voir l'ami Servian travailler là, sous ses yeux, écrire, s'occuper d'autre chose que d'elle-même... Il inventa des fables, lui conta des histoires merveilleuses où il y avait des jardins enchantés, des oiseaux d'or qui parlent et des pygmées pleins d'esprit qui sont vainqueurs d'hercules très sots.

Elle voulut qu'il lui calligraphiât ces élucubrations, et elle en conservait le manuscrit plié en quatre, dans un buvard minuscule, à son chiffre, disant : « Ça, c'est le livre à Myrrha ; un livre à elle toute seule, que personne ne peut acheter, jamais. »

Puis, un jour vint, où elle s'aperçut de l'insuffisance du *livre à Myrrha* ; elle allait sur ses dix ans : elle désira des vers.

Il lui fit des odes, des sonnets, des madrigaux ; il s'ingénia à retrouver le ton précieux du temps de la chevalerie et des cours d'amour, par habitude de tout tourner en badinage... ; il lui improvisait à chaque occasion, pour son anniversaire, la fête de sa poupée, le jour de l'an, des pièces d'un lyrisme quelque peu mièvre, où il lui parlait à la troisième personne, où il l'appelait : *Noble dame, ma Beauté, ma Princesse...*, et qu'il

bâclait lestement, sans s'apercevoir que cette poésie, inspirée par une gamine, était parfois délicieuse, toute empreinte de puérités exquisés, d'un frais parfum d'enfance qui lui venait de Myrrha, qu'elle lui avait soufflé pour ainsi dire.

— C'est des pauvres mécaniques, répétait-il, se raillant lui-même, des rimes de caramel, ma chère petite ! Tu feras bien de brûler tout ça.

Mais elle ne souffrait pas la plaisanterie sur les choses qui touchaient à sa dignité ; elle répondait, le visage sérieux, l'air entendu :

— Tu sais, je les aime, moi, tes mécaniques !

Elle les aimait !... Elle les lisait haut, lentement, avec les caresses de son accent où un peu de la douceur du grec était resté ; et, lui, savait bien n'avoir jamais éprouvé de joie comparable à celle qu'il avait là, caché dans l'embrasement d'une fenêtre, les rideaux rejetés sur ses épaules, à entendre les mots qui rendaient le plus intime de sa pensée, tomber un à un de cette bouche d'enfant, dans un joli murmure rapide et fin, avec le ton de satisfaction glorieuse de la petite personne se congratulant elle-même :

Il nous est resté des vieux âges,  
Avec maint préjugé vainqueur,  
D'indéracinables usages,  
Traditions chères au cœur.

Telle est l'habitude obstinée,  
Aux personnes que nous aimons,  
Qui nous fait offrir, chaque année,  
Des vœux, des fleurs et des bonbons...

Ou bien, et alors le débit de Myrrha devenait majestueux, elle prolongeait les phrases, y plaçant des intentions mélancoliques, une sentimentalité élégiaque qui eût fait se pâmer d'aise son maître, le Palikare :

Docile à l'heureuse coutume,  
Pour tes étrennes, cette fois,  
Je voudrais prévoir..., mais ma plume,  
S'émeut et tremble entre mes doigts...

— Innocente, tu la fais vraiment trop trembler !... interrompait Servian, du fond de son rideau. — Allons, allons, ne sois pas si sombre ; Agelasto ne t'écoute pas. Embrasse le vieux troubadour pour ses quatrains.

Elle lui jetait ses bras au cou et, déjà lasse de ce jeu qui l'avait amusée une minute, elle l'implorait, tout bas, les lèvres à son oreille :

— Fais-m'en d'autres !

Naphtali, courant le guilledou et menant joyeuse existence, introduisant parfois chez lui des dames équivoques dont elle apercevait les jupes volantes fuyant à son approche, Naphtali ne

pouvait inspirer à sa fille ni beaucoup d'admiration ni beaucoup de respect : les enfants ont un sixième sens qui leur fait deviner ce qu'on leur cache et flairer exactement si, autour d'eux, l'air est pur ou corrompu. Myrrha jugeait son père ; et, lui, comprenant cela, ayant conscience de ses torts en face des yeux de la petite, de beaux yeux désapprobateurs qui le fouillaient, pensait obtenir son pardon en la gâtant de toutes ses forces. Il s'humiliait devant elle, s'appliquait à lui plaire, à esquiver son blâme ; il était son esclave, son chien, son bouffon et, eût tranquillement appuyé une échelle aux nuages afin d'aller lui quérir le soleil, pourvu qu'elle consentît à paraître ne pas voir ce qu'elle voyait.

Servian était plus ferme ; il lui résistait..., il y eut entre eux, souvent, des scènes dont le bruit s'entendait à l'autre bout de la maison : le journaliste grondait Myrrha. Alors, elle, trépi-gnait, grinçait des dents, mettait ses jouets en pièces...

Il souffrait mille morts et ne cédait pas.

Le caractère de Myrrha Naphtali était fait d'oppositions : inexorable et sans pardon, elle ne pratiquait guère le commandement évangélique de l'oubli des offenses, mais absolue jusqu'au despotisme, elle n'admettait de lois que les siennes et, plutôt que de courber la tête devant une autorité



quelconque, se fût révoltée ouvertement ou se fût brisée elle-même, selon les circonstances. Servian seul triomphait de cet orgueil farouche.

Chez Naphtali, les intelligences supérieures ne pullulaient pas, et si la maison était toujours remplie d'étrangers, c'étaient, le plus souvent, des parasites que le banquier protégeait et qui étaient, vis-à-vis de lui, dans un état de dépendance qui, moralement, les réduisait encore. La puissance intellectuelle de Servian devait, par cette comparaison, avoir frappé Myrrha. Tant il y a, qu'il la dominait et qu'elle se montrait avec lui expansive, caressante, presque docile : il était sincère, il la chérissait et ne la flattait pas ; or, dans le milieu bigarré où elle grandissait, Myrrha avait pris l'hypocrisie et la dissimulation en particulière horreur ; le mensonge lui inspirait un mépris indicible, aussi ne pouvait-elle supporter qu'on doutât de sa parole : toute jeune, une punition à propos d'une faute qu'elle n'avait point commise l'exaspéra jusqu'à la faire tomber en attaque de nerfs.

On ne connaissait pas bien son cœur, qui devait être étrange et paradoxal comme son esprit. En elle, tout se décidait de prime-saut et d'élan : elle aimait ou n'aimait point ; si elle aimait, c'était à la première rencontre et aveuglément ; quand elle n'aimait pas, elle haïssait.

A la vérité, le nombre de ceux avec qui elle sympathisait était restreint, mais elle affectionnait les animaux sans distinction et pleura toute une nuit parce que le cocher d'un fiacre où elle était montée avait dit, en sa présence, que son cheval ne valait plus rien et qu'il serait mené chez l'équarrisseur le soir même. Naphtali n'avait pas voulu acheter cette haridelle malade et hors d'âge; Myrrha lui en garda une terrible rancune, elle le bouda pendant des semaines et, devant elle, personne n'osait faire allusion à ce drame; on avait eu beau lui dire que c'était là la fin commune à tous les chevaux : le souvenir de la pauvre bête exécutée froidement, impitoyablement, après une vie de services longs et pénibles, blessait la petite, chargeait sa conscience comme un acte vil, traître, ignominieux qu'elle se reprochait de n'avoir pu empêcher.

La peine des hommes la laissait indifférente et, après Sadowa, son père, qui la promenait alors en Autriche, lui faisant visiter les ambulances et les hôpitaux pleins de blessés, elle s'écria, les poings serrés, toute la violence de sa nature saisissable dans son accent, dans le pli rigide de ses lèvres :

— Pourquoi se sont-ils laissés faire?... Pourquoi reviennent-ils vivants puisqu'ils sont vaincus? Moi, je mourrais de honte.

Aussitôt qu'elle sut lire, elle dévora toutes les choses imprimées qui lui tombèrent sous la main et Dieu sait si les romans que Naphtali laissait traîner étaient édifiants !

Servian lui conseilla Dickens et Thakeray, mais elle n'y prit aucun goût : les aventures étaient trop simples, les personnages trop réels, les péripéties trop vraisemblables ; elle ne put jamais aller jusqu'à la fin de *Vanity fair* et *Little Doritt* la trouva insensible. Par contre, Héliade Agelasto l'ayant, par hasard, dirigée vers les Grecs modernes, les poètes thessaliens dont la langue est si mélodieuse et le charme si pénétrant l'enchantèrent. Ce mélange d'œuvres, dont l'inspiration et le génie n'avaient aucun point de contact, produisit un singulier chaos dans sa mémoire.

Mais la bibliothèque de Naphtali, plus que tout le reste, piquait sa curiosité et, c'était navrant de voir son jeune esprit tendu vers l'explication de toutes les hideurs que ces livres lui révélaient peu à peu, en des termes qui n'étaient pas toujours à sa portée et qui lui nécessitaient l'emploi d'un dictionnaire.

A treize ans, elle savait bien des choses troubles qui ne font point partie, ordinairement, de l'éducation des demoiselles. Pourtant, elle gardait un grand fond d'innocence, une candeur que n'a-

vaient pas même effleurée les vilenies de ses lectures.

Elle affichait le cynisme et n'admettait pas qu'on la crut niaise.

Jeune fille, elle fut hautaine, versatile, indomptable ; elle eut des colères jalouses et des caprices extravagants, des sautes d'idée que rien n'expliquait. Elle se prit de vraie rage pour la musique et restait devant son piano des heures entières, à déchiffrer des partitions, à transposer des motifs classiques qu'elle jouait nerveusement, le regard noyé, retenue par la suavité d'une phrase, par la tristesse vibrante d'un accord..., impressionnée parfois jusqu'à la souffrance, jusqu'à l'évanouissement.

Puis, du jour au lendemain, elle se lassa ; le piano fut fermé : une juive arménienne, horrible et tragique, avait sonné à sa porte, demandant l'aumône. Myrrha la reçut et, aussitôt, naquit

une intimité extraordinaire entre elle et cette femme. Ce fut du délire : M<sup>lle</sup> Naphtali se passionna pour les pratiques de sa religion, courut les prêches, fit des querelles à son père qui mangeait sans remords des viandes non saignées, du porc quand on lui en servait et, le jour de la Pâque, du pain qui n'était pas *kasher*.

Elle catéchisait ses gens, prophétisait, avec de beaux gestes d'extase, l'imminente arrivée du Messie, s'entourait d'une cour d'enfants de Moïse, aux yeux de feu, aux barbes de patriarches, aux crânes d'ivoire... ; et tous les nez sémitiques échoués dans Bruxelles, marchands de lunettes besogneux, merciers ambulants, vieilles sorcières misérables, modèles d'ateliers ou vendeurs de parfums, trouvaient boulevard du Régent une générosité royale, pourvu qu'ils pussent fournir un billet signé de leur rabbin et attestant leur assiduité aux offices.

Le grain de superstition qui gît au fond de tout descendant des races orientales, éclatait en elle : on la vit interroger, avec un sérieux que rien ne pouvait distraire, les évolutions du marc de café dans le filtre ; suivre le vol des oiseaux ; chercher dans le ciel, dès que tombait la nuit, le triangle mystique, l'astre qui se lèvera du côté de la Chaldée, après tant de siècles d'attente, pour annoncer le triomphe d'Israël. Elle croyait aux

pressentiments, aux avertissements des rêves..., laissait sa fenêtre ouverte les jours d'orage, quand il tonnait, pour que l'Envoyé divin pût entrer..., et si quelque « nabi » au bec d'aigle, après des signes cabalistiques faits dans le vide, sollicitait la faveur de lui dire sa bonne aventure, Myrrha, toute froide, muette, des gouttes de sueur perlant à son front, mettait solennellement sa frêle menotte dans la patte sèche qu'on lui tendait. Un frisson de volupté dévote parcourait son être.

Malgré cela, elle restait très mondaine : cinq bals par semaine, en hiver ; des réceptions, le lundi, dans les grands salons de l'hôtel ; la promenade à cheval, chaque matin ; les courses, qu'elle suivait régulièrement dans toutes les villes de grand sport ; le patinage au Bois, par les fortes gelées ; des *fancies-fairs* et des loteries pour les œuvres charitables dues à l'inspiration de ses coreligionnaires ou de ses compatriotes ; les bains de mer à Ostende, l'été ; les chasses en Ardennes aussitôt l'ouverture..., ces choses l'absorbaient.

De plus, elle s'était laissée prendre au goût du bibelot, et elle ne manquait pas une vente d'objets d'art ; sa préférence allait aux curiosités ruineuses, ce qui n'empêchait pas sa collection d'être disparate, contestable et désordonnée : elle avait des tableaux japonais sur tulle ; de ces délicates

sculptures d'ivoire ou d'ébène que les Levantins appellent *netskés* ; des guipures vénitiennes venues du palais des doges ou de la garde-robe d'une madone de chapelle ; de précieuses dentelles flamandes : aubes au point de Bruges à grand dessins mats, à motifs en relief ; fins surplis tout en malines ; nappes d'autel oubliées depuis des siècles dans quelque sacristie villageoise et que le marchand avisé qui les avait découvertes lui faisait payer vingt fois leur valeur. Elle avait des tentures d'Andrinople et des tapisseries de haute lice ; elle avait des vases et des bols de vieux Satzuma, de la vaisselle en pâte tendre, estampillée du grand dragon volant de l'empire du Soleil ; elle avait des cristaux, des argenteries, des meubles rapportés de tous les coins du monde et que frôlaient des imitations grossières dont l'authenticité lui avait été garantie, qu'elle accueillait sans discussion...

Orgueilleuse à l'excès, dépensière et frivole, magnifiquement bienfaitante, à la manière de la fée des contes bleus, M<sup>lle</sup> Naphtali ne comprenait l'argent que pour le jeter par les fenêtres ; aussi n'avait-elle jamais assez de la pension que lui servait son père. Lui, à la moindre réquisition, donnait, donnait sans compter, bourrait à plaisir cette bourse des Danaïdes et, s'il disait parfois : « Saprísti, mon mignon, comme tu en manges ! »



c'était bien plutôt avec l'accent de satisfaction d'un homme très vain de pouvoir satisfaire de pareilles fantaisies, et il n'y avait là aucune intention de reproche.

Cependant, il advint que Myrrha manqua d'argent : elle avait sacrifié à une quête qu'organisait le consistoire israélite pour l'érection d'une synagogue en province, le montant d'une traite que tirait sur elle sa couturière. Naphtali était en voyage ; Myrrha ne voulut point s'adresser au caissier de la banque. Elle se laissa protester sans rien dire. Son père fut très mécontent et, pour éviter que de semblables accidents pussent l'atteindre une seconde fois, il accorda à la jeune fille une double clef de son coffre-fort.

Tout en lui expliquant le mécanisme de la serrure à secret et la manière d'ouvrir, il répétait, trouvant gentille cette innovation :

— Comme ça, quand tu voudras de l'argent, tu n'auras qu'à puiser.

Dès lors, Myrrha ne connut plus jamais la gêne : avait-elle besoin de quelques milliers de francs, elle descendait aux bureaux, gagnait le cabinet de son père et, que celui-ci fût présent ou non, elle ouvrait la caisse, *elle puisait*.

Son gaspillage n'eut plus de frein. Elle aimait le luxe, et non pas le luxe hypocrite, distingué et savant de la vraie grande dame qui se pique de

passer inaperçue avec des étoffes d'un prix fou sur les épaules ou une fortune en pierreries aux oreilles : le luxe de M<sup>lle</sup> Naphtali était un luxe éclatant, fastueux, tapageur, le luxe à outrance d'une enfant mal élevée qui se sait très belle et que tout ce qui brille éblouit. Elle acceptait sans hésitation des toilettes dont l'excentricité aurait fait peur aux irrégulières les moins timides, et inaugurerait bravement les modes nouvelles, dès qu'on lui certifiait qu'elle serait seule à les lancer.

Elle avait des bijoux de toutes sortes, de ceux qu'on permet aux très jeunes filles et de ceux qui ne conviennent qu'aux douairières ; elle choisissait ses ajustements de nuances vives, heurtées, même criardes ; elle portait des chemises de nuit en soie de Chine et des corsets parfumés à l'héliotrope. Son linge était merveilleux et elle en achetait tellement qu'il jaunissait dans les armoires et, souvent, passait de mode avant qu'elle s'en fût servie.

Il y avait en elle une tendance à l'exagération, comme un besoin d'étonner, de faire grand, rare, fabuleux, une propension vers l'extrême qui l'amenait à des puérités regrettables. Elle était heureuse de voir l'argent lui couler des doigts ; elle se grisait de sa prodigalité qu'elle trouvait digne d'éloges et, six mois après son entrée dans le monde, Servian la surprit assise devant un tas

de factures acquittées dont elle additionnait les totaux et ravie de pouvoir se dire, qu'à elle toute seule et rien qu'en superfluités, elle avait absorbé un revenu égal à celui de la plupart des ménages de la bourgeoisie riche.

Il essaya de blâmer, car bien des choses lui déplaisaient dans cette vie à toute vapeur que menait « sa camarade » ; l'atmosphère inconsistante qu'elle respirait, mélange de plaisirs mondains et de fanatisme religieux combinés, épouvanta le journaliste. Lui, qui avait entouré Myrrha d'une sorte de culte profond et attendri, ne risquant pas un mot malsonnant vis-à-vis d'elle, évitant tout ce qui aurait pu désenchanter sa jeunesse, il souffrit à l'idée de ce que la société allait lui apprendre, de ce que l'Ancien Testament, avec ses préceptes barbares et obscurs, allait mettre de trouble, de vague rêverie et de mysticisme exalté dans ce cerveau toujours en ébullition, altéré d'héroïsme et où avait germé déjà, lorsque Myrrha était bien enfant, un projet inouï : n'avait-elle pas eu, un moment, la tentation d'imiter les femmes de la Bible, de s'en aller vers Berlin toute seule et d'affranchir les juifs allemands, en tranchant la tête au docteur Stoëcker l'antisémite acharné ?

Cela lui était venu au cours de cette semaine printanière fleurie du mois d'*Adar*, où l'on célèbre

la fête du *Purim* dans toutes les synagogues, en lisant à haute voix l'histoire d'Esther et du massacre des Perses; l'épouse d'Assuérus sortait de là, ironique et cruelle, dans une apothéose sanglante; son insistance à faire accorder aux Hébreux un jour de tuerie supplémentaire devenait, dans le texte du Talmud commenté par le lévite, un droit de plus à la sanctification. Sous les voûtes du temple, les mots tombaient, un à un, sonores et graves; et quelques-uns des fidèles, chaque fois que le nom d'*Aman* revenait dans cette lecture, frappaient des mains, pour indiquer qu'il leur faisait horreur; la petite, très émue, écoutait. Après Esther, ce fut Judith, celle-ci, plus intrépide encore, plus mystérieuse et plus séduisante, poétisée davantage par la légende, entourée de je ne sais quelle sombre auréole qui en faisait une espèce de prêtresse guerrière, fatalement poussée à l'accomplissement d'un vœu terrible et sacrifiant un homme pour racheter un peuple.

— Je le tuerais, s'était écriée Myrrha tout à coup, pensant à Stoëcker; je ferais comme Judith et je délivrerais les Juifs!

Servian se rappelait cet épisode et, entre le vertige mondain et les prophéties abstruses des Écritures sacrées, il ne savait ce qu'il devait craindre le plus.

— Ma pauvre chérie, tu deviens infréquentable,

lui dit-il, un jour que l'heure de leur causerie habituelle avait été dérangée par une multitude de personnes. Maintenant que te voilà tout ensemble coquette et dévote, il n'y a plus place pour moi dans ta vie. Nous allons nous brouiller.

Elle se moqua; elle prétendit qu'elle appréhendait par-dessus tout la solitude et essayait de se distraire. Elle fit des instances très vives pour qu'il continuât ses visites du matin :

— Viens, va ! Viens toujours, ajouta-t-elle en lui sautant au cou. Tu me manquerais trop.

Elle allait avoir dix-sept ans ; c'était la période des travestissements et des soupers de garçons avec Vigiiane et Benkens, dans les appartements privés de « mademoiselle ». Myrrha, le lundi, recevait beaucoup de monde et sans qu'on eût toujours le temps de trier bien soigneusement ceux qui se faisaient présenter à ces réceptions. Servian parla au père ; il dit ce qu'il pensait d'une liberté aussi large accordée à une enfant de cet âge. Benkens et Vigiiane surtout l'indisposaient :

— Sont-ce là des gens à conduire à ta fille ? s'écria-t-il, — un vieux noceur qui finira gâteux, et ce petit polisson de caricaturiste !... Sans compter ces inconnus, ces rastaquouères hétéroclites qui encombrent son salon, le lundi... Balaye-moi tout ça ; fais acte d'autorité une fois en ta vie. Tu es le père !

— Eh ! qu'y puis-je ?... Ils l'amusement, répondit le banquier, de son air léger.

« Ils l'amusaient... ah ! vraiment, là était le mystère ? — Ils l'amusaient ; cela ne suffisait point et il eût été désirable que M<sup>lle</sup> Naphtali cherchât ailleurs des divertissements. »

— Ne trouves-tu pas quelque chose d'inconvenant, de hors nature à voir cette toute jeune fille courant les bals et les prêches sous la seule égide de la maniaque risible que tu lui as donnée pour gouvernante ? ajouta le journaliste, en manière de péroraison.

Naphtali éclata de rire :

— Tu te prépares à devenir trappiste, toi ? interrogea-t-il d'un ton persifleur. Servian, *mon* Servian, prude ! — Laisse faire, va, la petite tient de moi, elle prend son plaisir où elle le trouve ; ça lui passera tout seul. Et puis...

Là, il changea de tactique et, affectant un grand sérieux :

— Ne faut-il pas songer à son avenir, au mariage ?

Servian, à ces mots, avait senti pour le banquier comme un instinctif mouvement de haine contre lequel il lutta de toutes ses forces, et c'est d'un air très paisible qu'il prononça enfin :

— Oh ! le mariage..., si jeune ! Elle a le temps !

Le mariage, le mariage! — Elle se marierait donc?

Eh! oui, elle se marierait, certainement; le père avait raison, et c'était lui, Servian, lui seul, qui était absurde.

Alors, confusément, le soupçon qu'il se pourrait bien qu'il aimât la petite Naphtali autrement que d'amitié lui avait traversé l'esprit. Il n'avait pas hésité : précisément, on lui offrait une situation à Paris, dans un journal qui s'organisait. Il était parti, évitant de prendre congé des Naphtali.

Durant les premières semaines, le banquier, qui ne comprenait rien à cette fugue, lui avait écrit lettre sur lettre, le pressant de s'expliquer, de lui dire si quelqu'un des leurs lui avait déplu; si Myrrha n'avait pas été méchante. Et il rappelait que la fillette avait un mauvais caractère, qu'elle blessait souvent ses meilleurs amis; Servian, qui la connaissait bien, aurait dû tenir compte de cela et l'excuser si elle lui avait fait de la peine.

Celui-ci ne répondit pas; il tint bon. Peu à peu, un sentiment, en quelque sorte égoïste, avait exagéré son désir de rompre avec le père et la fille; il se disait : Myrrha se mariera un jour, c'est sûr; je ne lui suis rien..., elle m'oubliera; bientôt, elle en arrivera à ne plus me considérer que

comme le premier étranger venu. Je souffrirai de cela. Mieux vaut m'y préparer d'avance.

Au bout d'un mois, il écrivit qu'il avait fondé un journal à Paris et qu'il comptait s'y établir définitivement. C'était vrai.

Il y resta un an.

Un beau matin, une lettre de Myrrha était tombée chez lui, bouleversant ses projets. Elle déclarait à son « vieux ami » qu'il lui manquait horriblement; elle ne pouvait plus se passer de sa présence... Elle *s'ennuyait de lui*; elle mourait de ne plus le voir. S'il n'accourait pas tout de suite, elle partirait elle-même, pour aller le chercher dans son Paris. Longtemps elle lui avait tenu rigueur de son départ, mais elle faisait taire sa rancune pour le rappeler. Elle finissait en l'embrassant.

La lettre était tendre, naïve, enfantine. Servian eut de bonnes larmes en la lisant : « Chère petite, comme elle l'aimait bien ! »

Il interrogea son cœur; il le trouva très calme, tout plein de Myrrha, mais d'une Myrrha bébé, d'une Myrrha espiègle et joueuse, aux gamineries candides..., et qui était tout à la fois sa fille et son camarade.

Il songea qu'en dehors de cette enfant, il n'avait rien au monde, lui; qu'elle lui tenait lieu de famille et qu'elle valait bien qu'on lui sacrifiât de



vulgaires intérêts d'argent. D'autre part, Bruxelles et tout le ban des anciennes manies, des anciennes relations lui manquait : on n'habite pas une ville pendant vingt-cinq ans sans y garder des liens, sans s'attacher fatalement aux pavés de ses rues et aux murailles de ses maisons. Une sourde et persistante nostalgie l'avait saisi ; l'air de Paris le suffoquait.

Bien peu d'heures après qu'il eût reçu le petit mot de Myrrha, il était rentré à Bruxelles, il s'était réinstallé dans son ancien appartement de la rue Neuve qui, par hasard, se trouvait vacant : lui aussi, *s'ennuyait d'elle!*... Et il se disait qu'il avait été fou de se croire, ne fût-ce que pendant la durée d'une seconde, amoureux de M<sup>lle</sup> Naph-tali.

Alors, les visites du matin, ces longs tête-à-tête où il se grisait de la voir, avaient recommencé. Il abandonna son journal parisien et rompit ses engagements de là-bas, pour reprendre des correspondances étrangères.

Il avait joué pendant six mois encore, ce rôle sacrifié du vieil oncle-gâteau, qui apporte des fleurs et des friandises dans ses poches, qui gronde parfois, mais qu'un mot de câlinerie apaise.

Et cela lui semblait bon, et il n'en demandait

pas davantage..., pourvu qu'elle lui réservât son heure de délicieuse intimité, chaque matin.

En dehors de cette apparition quotidienne et régulière boulevard du Régent, ses habitudes insouciantes, débraillées, ses habitudes de cabaret, de flânerie, de stupide flirtage autour des filles, dans les coulisses des théâtres de genre, au promenoir de l'Éden, restèrent ce qu'elles avaient toujours été. On ne saurait trouver beaucoup d'inspiration, à Bruxelles, pour des correspondances d'où la politique est bannie, sans se mêler aux sociétés où l'on s'amuse et où l'on *potine*. Servian, privé de ses relations aurait vite perdu ce qui faisait la verve et le montant de ses articles.

C'est que le journalisme, tel qu'il le pratiquait, est un art de tact et de ruse où il faut avoir constamment l'oreille ouverte, car, tout en donnant beaucoup de soi, il reste encore à choisir ce que l'on empruntera aux autres. Sur ce dernier point, il était d'une force peu commune : il savait le moyen de faire jaillir spontanément l'information nécessaire, la particularité inédite, le détail passionnant. De là, certaines fréquentations louches dont Naphtali ne s'offusquait pas et qu'il partageait, pour la plupart, mais dont Servian eût rougi devant Myrrha et qu'il lui cachait avec soin.

Un soir de première à la Monnaie, celle-ci, de sa loge, l'aperçut, debout, dans l'ombre d'une avant-scène, derrière une célébrité du demi-monde, qu'on prétendait être sa maîtresse. Au mouvement de la jeune fille, Servian comprit qu'elle le reconnaissait.

Le lendemain, M<sup>lle</sup> Naphtali, de sa voix claire, avec un grand rire qui lui perça le cœur, railla doucement son « vieux ami » :

— Ah ! ce Servian... Mais, monsieur, c'est très vilain ! Comment, comment : vos cheveux grisonnent ; il faudrait vous ranger...

Cela lui fit une étrange impression. Dans son culte religieux, Myrrha tenait la place d'une créature à part, supérieure, planant dans une atmosphère idéale, au-dessus des misères humaines. Hélas, la voix, sa terrible voix jeune et mélodieuse poursuivait :

— Ainsi, Servian, tu as des maîtresses ? Cachot-tier, va !

Elle lui demanda des renseignements sur ces demoiselles dont il faisait sa compagnie, sur leurs façons d'être : cela l'intéressait ; elle voulait savoir, elle n'avait aucune prévention, aucun parti-pris de blâme..., ma foi, non ! Cette fille qui était avec Servian la veille, chantait des bouts de rôles à l'Alcazar, dans l'opérette ; elle la connaissait de vue : c'était Zélie Danglars :

— N'est-ce pas, dis ?

Et comme il se taisait, tout abasourdi de la trouver si savante, elle continua :

— Cela doit être très gai, d'entendre un public vous applaudir. Tiens, sais-tu, j'aurais dû devenir actrice, moi, comme ta demoiselle Danglars ; c'était ça ma vocation. Par exemple, rien de l'opérette... mais la tragédie, c'est mieux dans mes cordes !

Et, pour faire montre de ses moyens dans ce genre spécial, elle récita les premiers vers des imprécations de Camille, lentement, d'un ton sonore avec je ne sais quoi de comiquement fatal dans le geste et l'attitude :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment ;  
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant ;  
Rome, qui t'a vu naître et que ton cœur adore ;  
Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore...

Puis, insistant sur la répétition des anaphores, elle alla plus loin, jusqu'aux délirants souhaits qui terminent le passage :

Puissè-je, de mes yeux, y voir tomber la foudre ;  
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre ;  
Voir le dernier Romain à son dernier soupir ;  
Moi seule en être cause et mourir de plaisir !...

Malgré qu'elle eût commencé en plaisantant, elle jetait ces derniers anathèmes avec une sorte

de furia convaincue : ces choses violentes et de sentiment impétueux étaient dans sa nature et elle y mettait l'accent voulu. Elle le comprit si bien qu'elle demanda, tout d'un coup, s'arrêtant :

— C'est ça, hein?... Quand je te disais que j'ai la vocation? Au fait, conclut-elle, il n'est pas trop tard ; un jour, tu verras..., quand j'aurai de tout par-dessus la tête, je ferai quelque bêtise, et j'entrerai au théâtre, ne serait-ce que pour m'assurer si c'est vrai qu'on s'y amuse bien... je meurs d'envie de voir l'envers de ce monde-là et si, réellement, il est moins banal que le nôtre.

Ses yeux luisaient de convoitise, elle tendait les mains d'un geste suppliant, comme pour empêcher Servian de l'interrompre, comme pour arrêter les paroles qu'elle voyait venir sur ses lèvres et qu'elle devinait désapprobatrices. Il haussa les épaules, il finit par s'écrier :

— Tais-toi, c'est choquant de t'entendre bavarder ainsi d'un tas d'affaires que tu ignores. Cela me déplaît.

Cette curiosité malsaine, cet instinct pervers qu'il découvrait en elle pour la première fois, la rapprochaient de lui. Il lui parut que sa radieuse petite Myrrha se détachait du nuage à travers lequel il l'avait contemplée jusqu'alors, et, de ce jour, il s'observa davantage ; il fut d'une circonspection extrême dans tout ce qu'il disait en sa

présence. Il l'entretint de puérilités, de sujets frivoles et agréables, afin de distraire son attention de ces dessous pénibles de la vie qu'elle ne devait pas connaître, qu'il redoutait qu'elle connût jamais.

Alors, elle tapa du pied, elle se boucha les oreilles comme une personne obsédée de la conversation qu'elle entend :

« Ah ! mais c'était fastidieux, à la fin, ces pauvretés qu'il lui débitait. Elle savait qu'il était tout autre ailleurs..., pourquoi donc s'obstinait-il à se montrer si fadasse avec elle ? — Fallait-il qu'il fût lui, qu'il eût de l'esprit, qu'il sût des histoires drôles, pour être là à lui faire des contes à dormir debout ! Elle n'était plus une enfant, aussi ! »

Et elle redressait sa longue taille d'almée, plongeant ses yeux verts tout au fond de ceux de Servian. Elle s'était approchée du fauteuil où il était assis et le parfum de ses vêtements, ce fort et terrible parfum d'héliotrope qu'elle affectionnait, allait d'elle à lui comme le souffle d'une tiède haleine,

Ah ! Dieu, non, elle n'était plus une enfant !

Cette conviction stupéfia le journaliste, en même temps qu'il en éprouvait comme une mystérieuse et ardente joie. Malgré lui, il cherchait qui avait bien pu instruire ainsi Myrrha, et, tout

de suite, il eut le pressentiment que c'était son père, ce qui le fit sourire.

En vérité, il était joliment bête, lui, avec ses scrupules ! Tant pis pour Naphtali s'il élevait mal sa fille.

De ce moment-là, Servian se relâcha un peu ; il fut moins « oncle ».

Deux semaines passèrent, et, brusquement, brutalement, avec la grossièreté d'un rustre, il avait dit son amour à Myrrha.

## VII

Cependant, lorsque la jeune fille, rentrant en retard de sa promenade à cheval, ne trouva point Servian chez elle comme elle s'y attendait, sa première impression fut complexe.

— Tiens, murmura-t-elle, en posant sa cravache sur un meuble, il n'est pas venu ; il a eu honte. C'est très juste.

Elle eut un petit geste approbatif ; elle trouvait cela bien ; Servian regrettait ce qu'il avait osé la veille, plus encore qu'elle n'aurait cru ! Et, tout naturellement, elle songea que la matinée allait lui paraître longue, sans lui. Alors, se ravisant :

— Il aurait bien pu envoyer ses excuses, me faire parvenir un mot pour m'épargner de l'at-



tendre, au moins, ajouta-t-elle, en fronçant ses beaux sourcils.

Miss Maud s'occupait à ranger de la musique dans la chambre voisine; Myrrha entr'ouvrit la porte de communication, elle demanda :

— Monsieur Servian n'est pas venu ?

— Non, mais il a écrit.

La gouvernante prit la lettre sur un guéridon, pour l'apporter à M<sup>lle</sup> Naphtali, qui la décacheta prestement; et tandis qu'elle lisait, quelque chose qui ressemblait beaucoup à un éclair de dépit passa sur son visage.

Servian lui écrivait, comme il lui avait toujours écrit, une lettre amicale et familière, très gaie, d'un vieil homme à une gamine :

Figure-toi qu'il montent ma grande machine, à l'Alcazar; on a besoin de moi, tu penses! — Cela leur a pris, comme ça, tout d'un coup : *Brucelles port de mer* passera beaucoup plutôt qu'on n'aurait cru, à cause d'un opéra-bouffe sur lequel on comptait et qui est tombé à plat, hier soir. Ton Servian est noyé dans les flons-flons. Dis donc à ton père qu'il te conduise au théâtre pendant une des répétitions, quand nous serons un peu plus avancés; ainsi tu auras une idée de cet envers de la scène, que tu désires connaître. — Un caprice bien saugrenu, ma pauvre enfant... Cela n'est pas drôle!

En attendant, me voici privé du plaisir de te voir aujourd'hui; j'essaye de me consoler en pensant que vingt-

quatre heures passent vite et que, dès demain, nous pourrions reprendre cette chère habitude à laquelle tient tant ton vieux ami qui, bien respectueusement, *Mademoiselle*, serre vos menottes dans ses grosses pattes,

JULES SERVIAN.

Myrrha avait froissé entre ses doigts la lettre et l'enveloppe ; elle les roula en boule et les jeta au feu, sans mot dire. Puis, elle s'enferma dans son cabinet de toilette, où elle se déganta lentement et remplaça son amazone par un peignoir. Elle se demandait pourquoi cette lettre de Servian lui était désagréable.

Donc..., il ne viendrait pas ? — Pourtant, elle lui avait permis de revenir..., elle tenait à le voir.

Elle sentit comme une mortification à l'idée qu'il pourrait bien se faire que Servian ne vînt plus jamais ; elle se railla de son indulgence : à quoi bon ?... Puisque, tout de même, ce qu'elle avait voulu éviter arrivait !

Et, sourdement, son amour-propre de très jeune fille s'insurgea :

« Servian agissait avec elle comme avec une enfant ; il oubliait son âge... ; elle était, pour lui, comme une jolie et brillante poupée dont on s'amuse... Vraiment, ce n'était que cela, l'amour?... On pouvait feindre si bien !... Et, quelques heures

après une scène comme celle de la veille, le même homme qu'elle avait vu délirant, fou, prosterné, pouvait lui écrire, à elle..., elle Myrrha Naphtali, elle, la terrible et l'impitoyable, une lettre si banale et si simple, pareille à celle qu'elle venait de recevoir ! »

Soudain, elle eut de l'antipathie pour lui et du mépris pour elle-même. C'était la première fois de sa vie que Myrrha voyait quelqu'un enfreindre ses ordres : comment, elle avait dit à Servian : « Tu peux revenir », et il ne revenait point !

Elle se laissa aller sur une causeuse, horriblement agacée ; son pied battait le tapis en cadence et elle répétait :

— Il ne viendra pas ; il ne viendra pas...

Elle pensait que Servian jouait là un rôle assez ridicule, en somme ; et elle souffrit de ce qu'il eût pu se priver de la voir tout un jour : Myrrha était femme et elle était orgueilleuse ; son premier mouvement, après la déclaration d'amour de Servian, avait été un mouvement de révolte..., mais il y a, dans toute déclaration d'amour, d'où qu'elle vienne, quelque chose qui plaît à la vanité féminine et qui la flatte. Aujourd'hui Myrrha était plus blessée de l'apparente insouciance de Servian qu'elle ne l'avait été de son audace, la veille. Et si elle ne s'avoua point qu'au lieu de la lettre qu'elle venait de recevoir, elle eût préféré

des phrases de tendresse brûlante comme celles murmurées à son oreille, par le journaliste, le soir précédent, au fond de la serre, c'est qu'elle était très ignorante des choses de la passion et qu'elle ne pouvait guère souhaiter une lettre d'amour, ne sachant pas ce que c'était.

Pourtant, elle comprenait que, depuis la veille, un incident s'était produit qui avait changé la forme de ses relations avec Servian, qui faisait qu'ils ne sauraient plus jamais être l'un vis-à-vis de l'autre comme ils avaient toujours été. Son instinct de fille d'Eve et son despotisme d'enfant gâtée l'avertissaient que le pardon accordé par elle à cet homme était une victoire bien glorieuse pour lui, et il lui parut qu'il n'en faisait pas assez de cas.

Peu à peu, un travail s'opérait dans son esprit : elle en vint à se répéter que Servian était laid et vieux... ; en même temps, le soupçon que cette petite actrice, cette Zélie Danglars qu'on disait sa maîtresse, jouerait probablement dans sa nouvelle revue et qu'ils étaient ensemble, au théâtre, à cette minute précise, la fit bondir...

« Au fait, oui, qu'est-ce qu'il avait à lui parler d'amour, à elle, puisque cette fille était sa maîtresse ! »

Elle prononçait ces gros mots sans effort et sans confusion, pour les avoir entendus trop souvent

autour d'elle, mais sans savoir d'une manière positive quelle valeur il fallait leur accorder ; toutes les susceptibilités de son sexe s'éveillaient : elle fut jalouse, comme une amante, de cet homme pour lequel elle n'avait jamais éprouvé qu'une affection quasi-filiale ; elle s'écria :

— Il a menti ; il ne m'aime pas !

La colère, une de ces enfantines colères à poings fermés, des êtres très nerveux, s'emparait d'elle ; elle devint toute blanche, ses yeux s'injectèrent, les mèches lourdes de ses cheveux fauves se collaient à ses tempes moites de sueur, et son cœur soulevait sa poitrine à grands battements précipités :

— Je l'exècre, je l'exècre ! gronda-t-elle, les dents serrées, d'une voix qui condamnait sans rémission.

Et c'étaient, en elle, le même tumulte, la même fureur haineuse que, dix ans auparavant, lors de son unique querelle avec Servian, ce jour où, toute enfant, elle le bannissait de sa présence parce qu'il l'avait fait attendre.

Dès ce temps-là où chacun, autour d'elle, était son esclave, Servian seul lui avait résisté quelquefois. Elle s'avoua que l'ascendant de celui-ci sur elle venait de là justement, et son ressentiment s'en accrût ; des injures affreuses, des phrases sans suite, balbutiées, lui tombaient des lèvres

durement, dans des apostrophes sardoniques où revenait cette question :

— Est-ce qu'il la trouverait plus jolie que moi, par hasard ?

Puis, tout d'un coup, elle se leva ; elle se tint droite, immobile. Une psyché, devant elle, la reflétait entièrement.

Myrrha Naphtali, qui ressemblait à sa mère, avait la beauté rigoureuse du type grec unie à quelque chose de plus fin, de plus vivant, de plus expressif et de plus gracieux, qui lui venait de son origine sémitique et plaçait son berceau en Asie. On aurait fini par découvrir, dans son ascendance paternelle, un ancêtre chassé de Syra par les persécutions de Justinien ou d'Héraclius et qui, réfugié au-delà de la mer Rouge, s'était allié à quelque *hourî* de l'Hedjaz. Elle avait, des Arabes, le teint doré, le cou mince et flexible, le parfait ovale du visage, le menton arrondi, le sourire grave, le port majestueux, la démarche rythmique. Elle avait, au coin de l'œil, près de l'oreille, sous l'arc des lèvres qu'on eût dites peintes, les trois signes noirs et veloutés, si chers aux Orientaux qui en font une condition de l'absolue beauté féminine... ; puis, encore, je ne sais quoi de souple, de félin dans la nonchalance de ses gestes brisant, pour une seconde, et transformant en elle l'harmonie des lignes ; je ne sais

quoi d'ineffablement doux et d'inquiet, en même temps, dans le regard de ses yeux pers où sa pensée en courroux passait, soudain, toute noire, farouche lorsqu'on la mécontentait. Il y avait dans sa personne des oppositions qui dénonçaient le mélange des deux races : l'excessive sveltesse des extrémités rappelait l'esclavage des Musulmanes, évoquait le souvenir d'une aïeule ayant aux poignets et, même, aux chevilles d'autres cercles que le léger porte-bonheur de nos élégantes tandis que le front bas et volontaire, le nez aquilin, la bouche mystérieuse, les cheveux crépus, nuancés de cuivre et de soleil, étaient bien d'une *youdaïos* des temps héroïques, d'une émule des Déborah et des Hérodiade, fille de Judée tenue dans l'étroitesse d'une civilisation d'Europe et enchaînée mais non soumise aux exigences des mœurs modernes.

La réponse de la glace fut triomphante : Myrrha était belle à miracle.

Et, pendant qu'elle se voyait là, attentive et sérieuse, très grande dans sa tunique de cachemire écarlate qu'une simple corde d'argent serrait à la taille, sa colère tomba ; une sorte de pudeur superstitieuse la prit : « Elle avait eu tort d'écouter Servian la veille et de lui pardonner ; elle aurait dû lui faire honte, le foudroyer de son indignation ! »

Alors, elle eut une crise de larmes, et elle finit par se jurer de mettre Servian à la porte, le lendemain, s'il venait.

Le lendemain, en arrivant à l'heure ordinaire, il allait à elle, les mains tendues, s'écriant :

— Bons camarades, n'est-ce pas, petite ?

Rien de plus.

Il y avait, dans l'accent du journaliste, quelque chose d'humble et de repentant qui demandait grâce. Il regrettait de s'être laissé aller à parler d'amour à cette enfant et il l'implorait :

« Qu'il n'en soit plus question ; pardonne-moi, oublie !... Pas un mot à ton père... »

Tout cela était résumé dans cette phrase dite à voix basse, d'un ton à la fois timide et protecteur. Puis, un baiser d'aïeul effleurant son front... ; et Myrrha comprit.

Il n'y avait rien au fond de l'ardente déclaration de Servian ; pour lui, la scène de l'avant-veille n'était qu'un épisode sans valeur, une bêtise déplorable que la force de l'habitude et peut-être, aussi, un rien de champagne superflu l'avaient poussé à commettre vis-à-vis d'elle, comme il l'avait commise vis-à-vis de bien d'autres auparavant.

Elle s'en voulut d'y avoir attaché de l'importance, elle rougit de s'être laissée troubler par une chose qui le troublait si peu, lui, et d'avoir



été près de donner des proportions démesurées à ce qui ne méritait pas seulement qu'on s'y arrêtât.

Elle ne répondit point; les mots qu'elle venait d'entendre lui produisaient l'impression d'un soufflet reçu, publiquement, sur les joues.

Elle devait garder de cette aventure une grande amertume, une prévention de scepticisme et d'ironie pour les serments des hommes, qui la jeta plus avant dans l'austérité des rites de sa religion et la rendit moins que jamais accessible à la cour que lui faisaient ses soupirants.

Elle devint la croyante têtue et rigoureuse qui ne manque à aucun des exercices du culte, qui suit les offices, observe les commandements des Écritures, sans en négliger les plus infimes minuties, et que le prêtre consulte sur les secours à donner aux indigents, les frais à faire pour l'embellissement du temple.

Rien ne fut changé dans ses rapports avec Servian; les visites de celui-ci ne furent pas même interrompues : une habitude de quinze années avait rendu ces deux êtres inséparables. Le journaliste venait chaque matin, comme par le passé, seulement, il avait soin de mettre toujours quelqu'un entre lui et la jeune fille; avant de monter au petit salon rose, il cueillait sur son chemin,

soit miss Maud, Benkens, ou ne fût-ce qu'Héliade Agélasto, le Palikare. Myrrha le gênait..., il redoutait le frisson de désir que sa vue faisait passer en lui; il s'en voulait de cette faiblesse et ne parvenait pas à se vaincre : il avait une peur véritable de se retrouver seul devant elle, et sentait bien que le jour où cela arriverait, malgré lui, follement, il lui parlerait de son amour.

Au surplus, le tête-à-tête avec Myrrha devenait de moins en moins probable : on ne pouvait pas être chez elle un quart d'heure sans voir sortir, de dessous les meubles ou de derrière les tentures, des gens vêtus d'oripeaux innommables, de guenilles sordides : protégés qu'elle avait fait cacher en entendant la porte s'ouvrir et qui s'impatientsaient.

Elle ne s'émouvait guère de ces apparitions; elle disait, d'un air bienveillant, avec son sourire d'impératrice :

— Ça, c'est Zahra Jacob; elle vend des bas; je vous la recommande!...

Ou bien :

— Tenez, voici Raphaël Ephraïm, il m'apporte un morceau de la vraie manne du désert; il n'en avait pas plus de quatre onces, il me les a cédées, à moi, plutôt qu'à la duchesse de Rorcourt qui lui en offrait un prix énorme.

Elle refusa trois mariages en moins d'un mois.

Puis, un matin, elle aborda Servian avec cette nouvelle :

— Tu sais, je me marie ?

Elle le regardait droit, dans les yeux, souriante; il sentit comme une piqûre au cœur: il se doutait bien qu'elle éprouvait une jouissance profonde à l'idée que l'annonce de cette union allait lui faire de la peine.

— Peut-on savoir quel est l'heureux mortel?... interrogea-t-il, en essayant de plaisanter.

— Oh ! certainement : c'est Henri des Adlères.

— Allons donc ! la famille est catholique et très orthodoxe, on voudra que tu abjures avant la cérémonie.

— Hein !... Moi..., abjurer ?

Elle jeta ce cri d'un tel ton d'horreur et de révolte que Servian crut devoir atténuer ce qu'il venait de dire :

— Voyons, voyons, ne t'emporte pas... Si ce garçon t'aime, il en passera par où tu voudras. Ah ! ma belle dévote, comme la voici bien tout entière : abjurer, elle !... Mânes de Moïse, qu'avez-vous entendu !

Le soir même, le mariage était rompu, et Myrha congédiait son fiancé.

## VIII

— Monsieur Paul de Coudenberg, duc de Lyden, le dernier rejeton d'une noble race, un aimable jeune homme que votre père connaît bien et qui, depuis longtemps, sollicite l'honneur de vous être présenté, ma chère Myrrha ; jusqu'ici, l'occasion avait fait défaut, et je le regrette d'autant plus vivement que l'endroit où nous sommes ne me paraît guère propice à une formalité de ce genre.

Servian se tut ; Myrrha et M. de Coudenberg-Lyden saluèrent.

C'était sur la scène du théâtre de l'Alcazar, à deux heures de l'après-midi, un peu avant qu'on ne commençât la répétition de *Bruxelles, port de mer*. A la lueur de l'unique bec de gaz qui brûlait

chichement devant la rampe éteinte, la jeune fille reconnut que celui dont on venait d'énumérer ainsi les titres et qualités n'était guère plus âgé qu'elle, qu'il devait avoir vingt-cinq ans à peine, qu'il était de taille moyenne, fluët et très distingué, avec de longs cheveux noirs qui frisaient légèrement, des yeux bruns et une fine moustache d'un ton plus clair que les cheveux.

Il ne disait rien; il se tenait incliné devant M<sup>lle</sup> Naphtali respectueusement, la tête découverte. Elle comprit qu'il l'admirait; elle était très vaine de sa beauté et fut sensible à cet hommage sans un mot. Elle connaissait Coudenberg de vue, vaguement; son nom était des plus illustres de l'armorial de Belgique; une de ses parentes, qui avait tenu, à la cour, sous le précédent règne, la charge de demoiselle d'honneur de la reine Louise, était actuellement grande maîtresse de la maison royale et très connue, très en évidence par ses fonctions mêmes. Brièvement, M<sup>lle</sup> Naphtali avoua son ignorance au sujet des liens de famille qui l'unissaient, lui, à cette duchesse de Coudenberg-Lyden : était-ce sa cousine ou sa tante ?

— C'est ma grand'mère, répondit le jeune homme.

Servian remplissait en conscience son rôle de

maître des cérémonies et il continuait ses présentations :

— Le prince Raoul de Vigliane...; M. Cordelier, mon directeur; Aubray, du *Parlement*; Benkens, le fortuné peintre qui brosse les décors de la machine...; Artaban, pianiste d'avenir, nommé ainsi par euphémisme, car il n'est pas fier...; mon vieux camarade Salomon Naphtali...

Puis, tout à coup, changeant de ton, sa montre aux mains :

— Deux heures vingt-cinq ?... Qu'on me fiche la paix. Allons, que tous ceux qui ne sont pas du bâtiment filent d'ici, qu'ils se casent où ils pourront : aux stalles, aux galeries, là-haut; qu'ils escaladent les baignoires s'ils veulent..., je m'en lave les mains. Il n'y a pas place pour tout le monde sur les planches, sacrebleu !

Ce fut un branle-bas général : les hommes, très amusés, s'en allaient les uns derrière les autres, se cognant dans l'obscurité des couloirs. Myrrha, qui ne connaissait pas le « bâtiment », se laissait guider par son père et par M. de Coudenberg.

Arrivés au vestiaire des loges de rez-de-cbaussée, il leur fallut avoir recours à un homme de service : ils ne trouvaient aucune issue. Les deux Jeunes gens riaient, marchant à tâtons, se jetant des questions de voyageurs perdus, en détresse :

— Vous y êtes, mademoiselle ?

— Non, pas encore.

— Prenez bien garde : il y a un trou dans le parquet, je le connais pour l'avoir expérimenté ; vous pourriez faire un faux pas...

Et on entendait Servian crier, du fond du théâtre, à des intrus qu'il chassait :

— Non, non ; pas dans les coulisses... Ah ! sapristi, mais où voulez-vous que je mette mes artistes, moi, si vous envahissez tout ? Il faut que les coulisses soient libres, vous me comprenez, ab-so-lu-ment libres !

— Ton Servian gronde, mignonne, fit le banquier avec un effroi comique.

Ils s'installaient dans l'orchestre, à côté de Vigliane déjà comme chez lui.

Il y eut un instant de silence : la répétition s'organisait. Servian, après l'appel des noms et une généreuse distribution d'amendes aux retardataires, fit manœuvrer ses « artistes », pour la plupart, sujets de troisième ordre : cabotins en maigres costumes de ville, cabotines blêmes et minables qu'écrasait la splendeur de Zélie Danglars et de l'ancienne amie d'un financier, toutes deux se servant de cette scène modeste comme du tremplin nécessaire à leur ambition. L'auteur les interpellait chacun à son tour :

— Toi, tu seras le Trésor public !... C'est convenu, tu auras de l'or partout.

Et, à un autre, long et grêle personnage, funèbre comme un pitre anglais :

— Le coiffeur te fera la tête de Vandivoet; ça n'est pas bien malin : tu auras la perruque et les favoris, on te grimera. Ce qui me préoccupe, ce n'est pas le maquillage, c'est la tournure, c'est la façon de se tenir, de marcher, de parler, surtout : Oh!... sa façon de prononcer certains mots..., si tu attrappais jamais ça ! Une vraie chance de succès, vois-tu, mon garçon... Un inédit, ce type-là, unique en son genre. Quel bon jobard !... mais compliqué en diable, dur à saisir.

L'acteur, sur le devant du théâtre, écoutait tout cela d'un air distrait :

— Pas si difficile que vous croyez..., je sais bien, moi ; je vais l'entendre, à la Chambre ; je l'étudie, vous pensez !

Et, sans transition, penchant l'épaule, relevant la tête, écarquillant les yeux comme quelqu'un qui porte lunettes, gonflant les joues et fronçant le sourcil :

— Messieurs, la ville de Bruxelles avait autrefois un jardin zoologique...

Un fou rire, partant de l'orchestre, accueillit cette phrase dite solennellement, avec l'accent extraordinaire et célèbre du député flamand, et qui rappelait l'exorde d'un de ses discours les plus topiques.



— Ça y est, ça y est, criaient les invités. C'est Vandivoet craché.

L'autre poursuivit, imperturbable :

— ... On parle, à c'tt heure, de faire venir l'Océan aux portes de la capitale ; ça n'a pas le sens commun : l'Océan baigne les côtes de notre Flandre ; c'est bon. Rendez à Bruxelles sa zoologie et laissez sa mer à la Flandre. J'ai dit.

Et, reprenant sa voix naturelle :

— Eh ! bien, croyez-vous que ce soit ressemblant ?

Servian grommela un : « Mais oui, assez » qui n'encourageait guère.

Il s'était établi contre un portant, sur la scène représentant un salon Louis XVI, un décor resté en place après le spectacle de la veille. Il tourmentait entre ses doigts la brochure de sa revue et jeta encore quelques recommandations à droite et à gauche. Enfin, brusquement, de sa voix de basse-taille :

— Tout le monde sur le pont ; allez-y. On commence.

On commença.

Artaban s'était mis au piano et plaquait des accords. Une petite actrice vint débiter une sorte de prologue sur l'air des *Lampions*. Puis, ce fut la complainte des monuments publics, interrompue par le récitatif bouffe de Godefroid de

Bouillon dont la statue équestre devait figurer dans la pièce ; ce furent les chœurs des *Animaux aquatiques* et le rondeau des *Légumes*, ces derniers représentés par des femmes qui, l'une après l'autre, se détachant du groupe, marchaient vers le trou du souffleur et, la bouche en arc, confiaient au public qu'elles étaient le chou-vert ou le céleri, le navet ou l'asperge...

Les spectateurs, d'abord très attentifs, commençaient à se relâcher un peu ; quelques-uns fumaient des cigarettes en causant de leurs affaires et, à chaque fin de couplet, ils disaient « bravo ! » d'une façon discrète ; ils applaudissaient correctement, ainsi que des personnes qui remercient du privilège qu'on leur accorde et qui en apprécieraient toute l'importance. Ils étaient, d'ailleurs, complètement désintéressés de l'action, à cent lieues du spectacle : Naphtali révélait au jeune chroniqueur du *Parlement de Bruxelles* la rupture scandaleuse et burlesque d'un notaire bien connu et de l'un des « légumes » justement en scène ; à deux pas, Benkens qui n'aimait pas Servian, racontait comment celui-ci avait perdu une forte somme au baccarat, la nuit précédente :

— Grand temps que sa pièce le remette à flot, concluait perfidement le jeune homme, dont la haine s'exaspérait encore de cette circonstance

que Servian venait de le sauver de la misère en lui faisant obtenir cette commande de peintures pour l'Alcazar.

Il ajouta :

— Sa machine tombera à plat. Vous verrez !

Myrrha entendit et cela l'indigna. La revue l'ennuyait ; elle eut un bâillement désespéré : tous ces gens chétifs et mal mis allant et venant dans un décor d'emprunt, disant des inepties d'un air gauche, chantant du bout des lèvres, sourdement, pour ménager leur voix que le piano soutenait d'un mince filet de son, d'un petit accompagnement poussif, saccadé et lamentable tandis que Servian et le metteur en scène les réprimaient vertement, corrigeaient leurs bévues avec des railleries très acerbes, des mots de pions irascibles et pointilleux : « Saperlote, où sont tes mains?... Tes mains, je te dis ! — Vous chantez comme une locomotive, mademoiselle ; vous ne savez pas votre rôle, je le reprends. Allez vous promener. — Ah ! comparse !... Mécanique va ! A-t-elle l'air assez bête ! » Tous ces gens lui faisaient l'effet de piteuses marionnettes, éperdues dans un jeu à la fois difficile et niais.

Une lumière de cave, une lumière verdâtre et fanée qu'augmentait, de chaque côté des avant-scènes, le papillon vacillant d'un seul bec Brenner, enveloppait la salle et, par petits souffles affadis,

puant le renfermé, un air rare, lourd, moite, saturé de carbure venait des coulisses. Les longues jupes des actrices soulevaient, sur les planches, des nuages de poussière qui semblaient compacts vus d'en bas ; le balcon, les loges, et les stalles, étaient revêtus, comme des squelettes l'auraient été d'un linceul, de housses de percale grise retirées seulement aux places où les spectateurs s'étaient assis. Myrrha aimait le théâtre, ou, plutôt, dans le théâtre elle aimait l'éblouissement des lustres, le velours rouge des tentures, l'or des crépines ; les toilettes des femmes, les épaules nues, les diamants, la musique, l'entrain, le bruit des applaudissements, la cohue..., tout ce qui n'était pas là et qui fait l'attrait capiteux, le montant et la fièvre d'une représentation. Elle dit soudain :

— C'est ici, n'est-ce pas, que le plafond s'ouvre ? je voudrais bien voir ça.

Servian l'avait entendue et, un peu vexé de l'interruption, il proposa de faire ouvrir, pour satisfaire M<sup>lle</sup> Naphtali.

Le pompier de service et un homme de peine furent requis. Bientôt, avec un grincement des poulies glissant sur un treuil mal graissé, le plafond se fendit et laissa voir un coin du ciel. Naphtali, entre ses dents, fredonnait la scie de circonstance :

L'plafond s'ouvre,  
L'plafond s'ouvre !

— Tiens, c'est beaucoup plus simple que je ne pensais ! fit la jeune fille.

Elle ajouta étourdiment, en se tournant vers Paul de Coudenberg, son plus proche voisin :

— Moi, je n'y résiste pas ; je monte là-haut, dans les combles. C'est joli ce morceau de ciel, n'est-il pas vrai, monsieur ?

Le jeune homme, heureux de la diversion, s'était levé, prêt à montrer le chemin à M<sup>lle</sup> Naph-tali.

Cet incident avait interrompu la représentation, Servian, très agacé, arpentait la scène de long en large, son manuscrit aux doigts ; il finit par dire s'oubliant jusqu'à tutoyer Myrrha, ce qu'il ne faisait plus devant le monde, depuis qu'elle avait passé l'âge où les jeunes filles portent des jupes courtes et des tabliers à manches :

— Oh ! tu sais, ne te gêne pas. A ton aise ! Quand tu voudras bien te tenir tranquille, nous continuerons, nous autres.

Elle ne broncha point, souriant avec une indifférence suprême. Elle se tenait debout à sa place, le front haut, mais, comme son regard s'arrêtait sur Paul de Coudenberg, elle pâlit, gênée, quoi qu'elle en eût, du ton de Servian.

Autour d'eux, les invités s'interrogeaient : « Comment..., est-ce que Servian était réellement sur un tel pied d'intimité avec M<sup>lle</sup> Naphtali?... »

Et le banquier, dans une béate quiétude, poursuivait son refrain :

L'plafond s'ouvre...

Myrrha, sans s'occuper davantage des gens qui étaient là, se dirigeait vers les loges, guidée par Paul de Coudenberg :

— Je n'ai jamais su comment était disposé le paradis...; je voudrais y aller ! disait-elle. Je crois, d'ailleurs, qu'on entend très bien de là, puisque le son monte.

Coudenberg la prévint que ça n'était pas confortable ; elle haussa les épaules : « Ah ! bah, qu'importait ? »

Et ils se risquèrent tous les deux par les couloirs, faisant des détours sans nombre, la plupart des portes étant closes. Ils riaient, glorieux de leur escapade, enchantés comme deux gamins qui font ce qui n'est pas permis.

— C'est amusant ! s'écria M<sup>lle</sup> Naphtali.

Et le jeune homme, sans penser seulement à placer un mot de galanterie, répondit vivement :

— Je crois bien !

L'originalité du lieu les soulageait de ce premier moment de contrainte, inévitable dans un salon entre gens qui ne se connaissent pas. Leur jeunesse les rapprochait, les mettait aux bras l'un de l'autre, comme deux camarades du même âge et qui s'aiment bien. Toute l'enfance qui était encore en eux leur remontait au cœur.

— Quand j'étais en pension, j'adorais de jouer à cache-cache, expliquait Paul. C'était en Angleterre, près de Cambridge, chez un prêtre ; la maison était pleine de coins et de recoins, tout noirs, comme ici. On s'en donnait !

Et Myrrha répliquait :

— Oh ! moi, au contraire, j'ai très peu joué pendant mon enfance ; mais, ce que j'aimais, c'était, quand nous étions au château, en Ardenne, de grimper toute seule en haut des montagnes !... Il faudra venir au château, M. de Coudenberg. Vous verrez quel beau pays !

Ils étaient parvenus aux galeries supérieures ; ils s'assirent.

A leurs pieds, la salle s'étendait vide et triste, avec les rares spectateurs disséminés par groupes de deux ou trois personnes, tandis que sur la scène tout un monde d'acteurs et de figurants se remuaient. Les voix, à cette élévation, arrivaient plus nettes, soutenues par le chant très aigu et très grêle du piano.

— A la bonne heure, murmura la jeune fille, ici il y a de l'illusion au moins. En bas, nous voyions le jeu de trop près, décidément ; et puis, on respire, il y a de l'air..

Elle levait la tête : elle aperçut le morceau de ciel encadré dans la baie du plafond et très pur, d'un bleu fin, tendre et uni comme un ciel de printemps ; elle s'interrompit. Paul de Coudenberg la contemplait sans rien dire ; encore une fois, leurs yeux se rencontrèrent et, subitement, ils se sentirent très seuls, là, sous ce ciel flottant qui leur paraissait à portée de leurs mains.

Il y eut un silence que Myrrha rompit la première : la barre du garde-fou leur venait au nez, et elle trouvait cela absurde :

— Alors, les pauvres gens qui paient pour venir ici, le soir, sont obligés de se tenir debout pour voir la représentation ? exclama-t-elle.

Elle s'emportait, elle partit de son plus bel enthousiasme, invectivant à la fois l'architecte du théâtre qui n'était qu'un maladroit, et la direction qui se souciait vraiment trop peu de satisfaire les habitués des petites places : « Ah ! c'était bien toujours la même chose : jusque dans leurs distractions, les humbles devaient pâtir de la prodigieuse injustice de la société ! »

— Aussi, ce que je m'en moque de la société ! conclut-elle, d'un ton méprisant. J'ai parfois



honte d'être riche, quand je vois comme on opprime les pauvres autour de moi.

Coudenberg essaya de lui démontrer qu'elle avait tort, qu'elle allait trop loin ; il se sentait tout désorienté par la boutade inattendue de Myrrha, surpris, dans ses préjugés de caste, par le dédain véhément que professait cette millionnaire pour ses millions. Il se retranchait derrière des lieux communs surannés ; il prêcha la modération, la conjurant d'être équitable, répétant que l'origine de toute fortune étant, en somme, ordinairement le travail, il était rationnel que ceux qui possédaient jouissent de certains avantages, pussent revendiquer certaines prérogatives...

La jeune fille lui coupa la parole, elle dit :

— C'est inique ; ne prenez pas la peine de discuter : je ne saurais être convaincue.

Il n'insista plus ; seulement, il blâma, sans rien préciser, certaines utopies à la mode, certaines idées nobles, en principe, mais impraticables, qui gagnaient, de proche en proche, jusqu'aux plus hautes classes et qui, poussées à l'extrême, étaient de nature à produire de grands désastres. Incidemment, il signala la grève de Fleurenche, qui battait son plein : les mineurs soulevés courant les bois en rangs formidables, par une température sibérienne, tandis que la gendarmerie était à leurs trousses : ils avaient tué un ingénieur.

C'était la ruine et la disette là-bas : des gens mouraient de faim, d'autres avaient été trouvés gelés sur les routes...

Myrrha répondit simplement :

— Je sais : j'y suis allée.

— Comment, vous êtes allée là, vous, mademoiselle ?

Il regardait cette mince et frêle jeune fille, et il songea que si c'était une banale curiosité qui l'avait conduite à entreprendre un pareil voyage, par ce froid, dans ce pays en révolution, au milieu de ce peuple exténué de misère, le caprice était au moins bizarre.

— Monsieur votre père vous a permis cette imprudence ? demanda-t-il encore.

Elle sourit, pendant que ses yeux se remplissaient de larmes : un souvenir espiègle devait être mêlé aux souvenirs douloureux que lui laissaient son séjour en Hainaut :

— Mon père ? reprit-elle, oh ! mon père a mieux fait que de m'y laisser aller : il m'y a suivie. Il était actionnaire du charbonnage de Fleurenche ; c'est aux actionnaires que ces malheureux en voulaient surtout : il leur a abandonné une somme équivalente à la valeur totale de ses actions. Moi, j'aurais souhaité qu'il les vendît, qu'il n'eût plus rien de commun avec les exploiters...

— Oh ! mademoiselle !...

M<sup>lle</sup> Naphtali répéta :

— Les exploiters de ces malheureux ; mais le cours des actions de Fleurenche baissait en Bourse, à cause des troubles ; mon père est banquier avant tout : plutôt que de vendre dans un mauvais moment, il a pris l'argent dans sa caisse. Il en avait pour trente mille francs ; j'ai tout donné aux grévistes.

Myrrha ignorait que son père avait un peu triché dans cette affaire, à laquelle on ne l'avait décidé qu'avec peine, et que c'était à beaucoup plus de trente mille francs que se montait son apport dans la Compagnie houillère de Fleurenche ; elle éclata de rire, jouissant de son triomphe.

La pensée de Naphtali amené à une telle extravagance de générosité, alors que personne n'en devait rien savoir, ne laissait pas que d'égayer aussi Coudenberg. Il se représentait cet homme, intéressé par état comme par nature, et que la vanité seule avait pu rendre prodigue quelquefois, fournissant à sa fille et de ses propres deniers le moyen de soutenir une rébellion qui, en se prolongeant, pouvait causer la ruine d'une entreprise où il avait de forts capitaux engagés.

— C'est très beau, ce que vous avez fait là,

mademoiselle, dit enfin le jeune homme. Très beau, mais bien inconsideré.

Et, comme Myrrha riait toujours, il ne se contenta pas d'avantage, il sourit, lui aussi, avec la certitude qu'elle avait deviné tout ce qui venait de lui traverser l'esprit. La glace était rompue. Ils ne s'occupèrent plus de ce qui se passait dans la salle ni sur le théâtre, ils parlèrent d'eux, de leurs goûts, de leurs préférences et de leurs habitudes. Un courant de sympathie, qu'auraient glacé partout ailleurs les conventions mondaines, s'était établi immédiatement entre eux. Ils se racontèrent l'un à l'autre spontanément, naïvement, poussés par on ne sait quelle expansion irrésistible que le tête-à-tête favorisait.

Paul avait été élevé par sa grand'mère, la duchesse de Coudenberg-Lyden, l'ancienne demoiselle d'honneur de la reine Louise; elle le voulait diplomate : il n'était pas majeur qu'on l'envoyait à Berlin, comme attaché d'ambassade..., mais il n'avait pas le feu sacré, il s'en fallait. Au bout d'un an, il avait donné sa démission, il était revenu en Belgique.

— Depuis, je pratique tous les sports, dit-il, se raillant lui-même; je suis grand chasseur, grand amateur de chevaux et de chiens; j'ai essayé de perfectionner l'agriculture et l'élevage des bestiaux et j'ai même appliqué mes découvertes à

l'exploitation d'une ferme modèle que nous possédons en Campine, dans un de nos domaines..., sans grand succès, par exemple. Mais l'inaction m'est odieuse. Il faut bien qu'on s'occupe à quelque chose !

Myrrha se plaisait à l'écouter : il l'intéressait ; il y avait en lui beaucoup de grâce et de séduction, une gaieté communicative qui l'avait charmée tout de suite et, surtout, ce rien de poésie carressante, d'illusion et de sensibilité que gardent, dans le langage et dans les manières, les tout jeunes gens élevés par des femmes. A la vérité, il énonça sur différentes questions d'ordre général des aperçus assez mesquins, que Myrrha, avec l'indépendance de son esprit impétueux et passionné trouvait rétrogrades, conventionnels inadmissibles... ; mais, cela encore, il le tenait de son éducation autant que de sa nature et il en atténuait la formule, en homme de bonne compagnie et de grand tact, par égard pour son interlocutrice dont il prévoyait l'hostilité.

Les minutes s'écoulèrent : Paul de Coudenberg et M<sup>lle</sup> Naphtali continuaient à causer familièrement, intimement, comme deux amis ; et ils se souriaient, ravis l'un de l'autre, étonnés de tout ce qu'ils se découvraient mutuellement de neuf et d'imprévu. Cependant, après ce long tête-à-tête, le jeune homme seul s'était livré tout

entier, tandis que la jeune fille ne se livrait pas.

La répétition touchait à sa fin ; Servian, sur la scène, apostrophait à mots très gros Zélie Danglars qui devait figurer la commère, dans la Revue, et qui ne savait pas son rôle. Il employait, pour la confondre, le même ton qu'il avait eu, une demi-heure plus tôt, en s'adressant à Myrrha ; il tutoyait cette femme comme il l'avait tutoyée, elle...

La jeune fille tressaillit et, prise du besoin d'expliquer le sans-façon du journaliste vis-à-vis d'elle et sa familiarité :

— Il m'a connue toute petite ! fit-elle, avec un mouvement des yeux et du menton qui le désignait.

Coudenberg, assez gêné lui-même, dit seulement :

— Ah !

Puis, il se reprit, il ajouta :

— Un ami de vos parents ?

— Oui, un ami de mon père.

Elle avait eu une commotion à ce mot : « vos parents » et, comme Coudenberg, qui ignorait le divorce du ménage Naphtali, disait, avec un intérêt réel, d'une voix émue :

— Vous n'avez plus votre mère ?

Elle répondit sèchement :

— Non ; je l'ai à peine connue.

Dans son âme hautaine éclatait, tout à coup, un

ferment de colère contre ce garçon qui avait une mère à chérir et dont la vie avait coulé, de l'enfance à l'adolescence et de l'adolescence à la jeunesse, paisiblement, sereine et heureuse, dans une auréole de respectabilité. Elle sentit cruellement qu'il y avait là comme quelque chose d'imperceptible et d'indéfinissable qui les séparait.

Et ceci se développa, prit de la consistance, pour ainsi dire, lorsque, après la répétition, tous les spectateurs se retrouvant ensemble dans la rue, elle se vit seule de femme au milieu d'eux. On plaisantait discrètement l'étrange fantaisie qui lui avait fait passer l'après-midi là-haut, dans les combles, avec Coudenberg. Naphtali chantonnait des mélodies incohérentes, du bout des lèvres ; il ne s'interrompt que pour solliciter « la faveur d'un cigare supportable... Il avait oublié son étui et en était fort privé. »

C'était une des puériles économies de ce Crésus, à la fois bouffi d'ostentation et rapace instinctivement, de n'acheter jamais de cigares que pour ses réceptions et de ne fumer au dehors que ceux qu'on lui offrait ; de même, il écrivait son courrier sur la feuille blanche coupée soigneusement des lettres qu'il recevait et il cachait dans son coffre-fort les fournitures de bureau, afin que ses commis n'en fissent point un usage abusif.

Coudenberg s'empressa de lui passer ses ci-

gares. Naphtali fit son choix et, d'un ton très engageant, il dit au jeune homme, en lui serrant la main :

— Maintenant que vous connaissez ma fillette, cher monsieur, vous voudrez bien vous rappeler que le jour de réception de M<sup>lle</sup> Naphtali est le lundi et que ce serait nous faire plaisir, à tous les deux, que de sonner quelquefois chez elle ce jour-là.

Coudenberg remercia et ils se rapprochèrent du groupe où trônaient le directeur de l'Alcazar et l'auteur de *Bruxelles port de mer*, tandis que Vigliane s'occupait de faire avancer la voiture de Myrrha.

Cordelier, qui tenait à la réclame pour son théâtre, avait saisi Aubray par le bouton de son pardessus et il lui racontait une anecdote « très caractéristique, à mettre dans son journal, pour allécher le public » :

— Vous avez vu, mon bon, qu'il y a dans la pièce de Servian une *Vérité*. La *Vérité* doit sortir d'un puits : c'est la légende et c'est aussi le rôle ; on aura donc un puits, je ne suis pas chien quand il s'agit des accessoires. Oui, mais, vous savez dans quel costume la *Vérité* sortit du puits mythologique !... Servian était embarrassé, il se disait : « Quelle est la femme qui osera, qui risquera, qui consentira ?... » Il n'est guère prude ; cependant, ma baraque n'est pas le paradis ter-



restre et, depuis notre mère Ève, les modes en tant que toilettes de dames, se sont sensiblement modifiées. Moi, je l'avoue, j'étais séduit ; je me grattais l'oreille, pourtant : si ces demoiselles allaient faire leur mijaurée ?... Bref, nous hésitions. C'est ici que cela devient drôle : le personnel féminin a su de quoi il retournait... Mon cher, elles se sont toutes disputées à qui aurait le rôle..., uniquement pour le costume ! — Si ça n'est pas caractéristique.....

Les hommes éclatèrent de rire pendant qu'Aubray murmurait d'un air maussade :

— Mais non, mais non. Vous faites de cela un esbrouffe ! c'est le contraire qui aurait été curieux.

M<sup>lle</sup> Naphtali salua gravement et monta en voiture, le cœur serré.

## IX

Des semaines passèrent sans que M. de Coudenberg se présentât à l'hôtel Naphtali. Son aïeule, une vieille aristocrate fourvoyée en notre siècle égalitaire, lui avait inculqué quelques-uns de ses principes : la fréquentation d'une famille juive n'eût pas été dans les goûts de la duchesse : Paul le savait et il n'en avait pas fallu davantage pour motiver son abstention.

C'était d'ailleurs une personne peu ordinaire que cette M<sup>me</sup> de Coudenberg-Lyden, et qui tranchait absolument, par l'austérité de sa vie et la profondeur de sa foi, sur le scepticisme facile des mœurs d'à présent. Elle était Française et avait bien la physionomie de sa nationalité, l'élégance naturelle, la finesse des traits, le tour d'esprit,

mais avec quelque chose de plus positif et de plus grave, qui lui venait des tristesses d'une union mal assortie et des embarras d'une situation financière, contre lesquels elle avait lutté pendant une bonne partie de sa longue existence.

Elle était l'une des trois amies qui, en 1832, accompagnèrent la fille de Louis-Philippe en Belgique et, peu après, son mariage avec le chef de la plus ancienne famille princière du pays fournissait aux Saxe-Cobourg un argument péremptoire à opposer au petit groupe de patriotes qui s'obstinaient à réprouber l'avènement au trône d'une dynastie étrangère : quand un duc de Coudenberg épousait la première fille d'honneur de la reine et reconnaissait l'autorité royale, qui donc eût osé élever la voix ? Cette union rallia plus de sympathie au gouvernement que des années de sage et savante administration constitutionnelle ne l'avaient pu faire.

D'emblée, la jeune duchesse comprit la prépondérance du grand nom de son mari et, par instinct de caste, par suggestion logique de la précieuse souche noble dont elle-même provenait, elle aima ce nom vénérable, elle l'entoura d'un culte plein de ferveur. Celui qu'elle tenait de ses parents ne compta plus : elle devint Coudenberg et voulut n'être que Coudenberg. En six mois, elle avait appris la langue flamande et la parlait couram-

ment ; l'histoire des communes belges la transporta d'admiration, elle se prosterna devant les mémoires glorieuses des guerriers qui avaient illustré la famille et, bientôt, oubliant son origine, ses liens étroits avec la cour, pour ne se souvenir que des hauts faits des preux dont elle avait épousé le descendant, au fond, tout au fond de son âme, elle songea que les Bruxellois avaient eu raison et qu'un prince belge eût été mieux à sa place qu'un prince allemand à la tête de ce pays, pour la liberté duquel sept ducs de Coudenberg avaient versé leur sang.

Elle ne réussit jamais à communiquer rien de cet enthousiasme chevaleresque ni de cette belle émulation à son époux, assez piètre sire, joli, nonchalant et égoïste, qui, au lendemain des journées de septembre, eût été roi s'il y eût consenti, mais qui ne se souciait guère d'ajouter un sceptre entraînant de grandes responsabilités et réclamant une énergie constamment en éveil, au blason azuré du Lignage de Coudenberg, insigne honorifique d'une charge tombée en désuétude depuis longtemps. Comme au prince de Ligne, sur qui les membres du Congrès avaient eu des vues, au moment de la constitution du nouvel État, son indépendance lui tenait plus au cœur qu'un royaume.

Il en abusa, mena une vie assez dissolue et

mourut jeune, léguant à son fils, outre un patrimoine très écorné, consistant en domaines lointains, grevés d'hypothèques pour la plupart, ou que des intendants peu scrupuleux achevaient de manger, tout un lot de vices aimables qui en firent, à vingt-cinq ans, le plus décavé et le plus chauve des gentilshommes à marier.

Heureusement, il avait sa mère, la duchesse de Coudenberg-Lyden, qui, en cette occasion, joua pour lui le rôle de Providence et qui eut tôt fait de lui découvrir une héritière charmante, orpheline, seule au monde et qui l'épousa par amour.

Celle-ci s'éteignait au bout de deux ans, d'une maladie sans nom, sans cause apparente et qui venait du désastre de ses illusions; par une prévoyance trop justifiée, elle laissait tout son bien à son enfant encore au maillot, en stipulant qu'il n'en aurait la jouissance qu'après sa majorité révolue; le mari était exclu du testament et on lui eût dénié jusqu'à ses droits de tuteur si c'eût été possible; mais il eut à peine le temps de souffrir de cette disgrâce, non plus que d'exercer ces droits, une épidémie de typhus l'ayant choisi peu après pour première victime; et c'est alors que Paul fut recueilli par son aïeule.

Elle se prit d'adoration pour lui; cette intelligence de baby, ouverte et vierge, lui avait paru

bonne à manier, docile aux enseignements qu'elle lui donnerait, à tout ce qu'elle y sèmerait de grand, de hardi, d'héroïque et, peu à peu, son rêve d'autrefois, rêve de pourpre et d'or, que l'indifférence des derniers Coudenberg avait réduit à néant, revint hanter ses nuits.

Elle qui, depuis la mort de Louise d'Orléans, s'était tenue éloignée de la cour, elle y reparut, sollicita et obtint une fonction auprès de la duchesse de Brabant; à l'avènement de Léopold II, elle fut nommée grande maîtresse de la maison de la reine : elle voulait se ménager des influences dans la place; et, les années courant, c'est avec une âpre satisfaction qu'elle vit se perpétuer l'absence de mâles dans la branche aînée de la famille régnante : le premier-né du couple royal était une fille et, douze ans après, une méningite emportait, tout d'un coup, l'héritier présomptif du trône, le petit comte de Hainaut.

Tandis que le pays entier prenait le deuil et qu'elle-même s'habillait de crêpe, M<sup>me</sup> de Coudenberg ébauchait, dans sa tête bouillante, on ne sait quel poème épique où se trouvaient réalisées ses plus chères, ses plus folles espérances; et elle ne s'inquiétait pas des articles de la Constitution belge, qui règlent la succession du souverain et, à défaut de toute descendance masculine, lui accordent la latitude de désigner lui-même son

héritier, pourvu que les Chambres en aient ratifié le choix. Elle passait outre, imaginant, du reste, un système de gouvernement en opposition complète avec les préceptes du Congrès : un esprit d'intransigeance animait cette ambitieuse ; elle ne comprenait que le pouvoir absolu, la monarchie despotique : « Est-ce que c'était régner, ce qu'avaient fait les Saxe-Cobourg depuis quarante-cinq ans?... »

Chose inouïe : dans le milieu spécial, un peu factice où elle vivait, habituée au respect pompeux qui met le souverain à part des autres hommes et l'enveloppe de prestige, elle sut se faire des prosélytes, noua des intrigues, souleva des rancunes dont elle se servit. Et elle se représentait Paul, enfin majeur, prenant d'assaut ce trône dont son grand-père n'avait pas voulu ; elle se le représentait beau, entreprenant, valeureux, soutenu par le vœu du peuple tout entier, que fanatisait l'éclat d'un nom belge célèbre et honoré. De même, tout naturellement, une flatteuse alliance venait s'offrir au jeune homme : il inspirait l'amour comme il inspirait les dévouements...

Aussitôt que les devoirs de sa charge et les bruits du palais lui laissaient quelque répit, M<sup>me</sup> de Coudenberg rentrait chez elle pour se recueillir un peu, et il lui suffisait de baisser les

paupières pour, avec les yeux illusionnés du désir, voir son petit dans cette apothéose, vêtu du manteau rouge fourré d'hermine, le front ceint du diadème, le fier lion héraldique rampant à ses pieds, en bête soumise; elle assistait aux cérémonies du mariage, du sacre et du serment; la musique des *Te Deum* lui caressait l'oreille et quand, accompagnant ses maîtres à quelque solennité, elle entendait la foule crier autour d'eux : « Vive le roi ! » il lui semblait que cette acclamation allât à un autre, à l'orphelin qui était là-bas, place du Sablon, en plein cœur de la vieille capitale brabançonne, et qu'on préparait aux surprises d'un si fabuleux avenir, au fond de la demeure de ses ancêtres, les impeccables et puissants ducs de Coudenberg !

Les années avaient passé et, de toute cette étonnante combinaison, Paul ne savait rien. Il avait grandi dans les douceurs et le charme d'une éducation très délicate, très religieuse, austère seulement sur les questions de morale et rendue presque féminine par la sollicitude de cette femme distinguée, ne vivant que pour lui. Aussi, bien qu'il se fût affranchi fort jeune de la direction et même de la surveillance de M<sup>me</sup> de Coudenberg, en allant s'établir loin d'elle, dans un petit logis de garçon, tout à fait indépendant du palais ducal, son respect pour elle l'arrêtait toujours dès qu'il



s'agissait de ces choses infimes qui eussent pu blesser les préjugés de la duchesse.

Absolue comme elle l'était, et un peu en retard sur son siècle, frayer avec des banquiers israélites lui eût semblé le comble de l'inconvenance pour un duc de Coudenberg : Paul, édifié là-dessus dès longtemps et n'éprouvant, d'ailleurs, aucune sympathie trop irrésistible pour cette nouvelle relation, n'avait pas jugé utile de pousser plus loin ses rapports avec les Naphtali : le père, qu'il connaissait bien, comme avait dit Servian, qu'il avait rencontré maintes fois dans les endroits où l'on s'amuse et où ses quarante ans très jeunes et très joyeux ne paraissaient point trop déplacés, le père ne lui plaisait pas et la fille, avec ses allures libres, sa mise excentrique, sa rare beauté, l'inquiétait un peu.

Tous les lundis, des tas de personnes venaient rendre hommage à Myrrha qui les recevait sans se gêner beaucoup, dans ses petits appartements, en haine des vastes salons du rez-de-chaussée où M<sup>me</sup> Naphtali avait promené ses intrigues, quelques quinze ans plus tôt. La jeune fille accueillait ses visiteurs comme une suzeraine ses vassaux, avec l'intime assurance qu'ils devaient s'estimer trop heureux si elle consentait à leur adresser deux ou trois paroles de temps en temps : c'était sa ma-

nière et son habitude, et jamais aucune créature vivante, priée par elle de venir à ces réceptions, ne lui avait fait l'injure d'y manquer. Aussi, son orgueil souffrit-il affreusement de ce que Paul ne paraissait point.

— Ce petit monsieur n'a pas l'air de vouloir profiter de notre invitation, hein, fillette? remarqua son père, un matin, en déjeunant.

Elle eut un sourire moqueur, un : « Bah! ça le regarde; tant pis pour lui! » qui remettait ce *petit monsieur* à sa place et lui enlevait toute importance.

Cependant, les Naphtali et Paul de Coudenberg s'étaient revus, fréquemment, dans le monde et, chaque fois que le père et la fille le retrouvèrent, ce fut dans des circonstances brillantes pour lui, où il figurait avec tous les avantages de sa situation privilégiée et toute la supériorité de son *cant* de grand seigneur. Un jour, c'était à la solennelle inauguration d'une exposition horticole qu'ils l'apercevaient, ayant son aïeule au bras, mêlé à la suite de la famille royale; ou bien, il présidait une fête de nuit sur la glace, pour le compte d'un club de sportsmen qui s'étaient avisés de louer l'île du Bois de la Cambre, afin d'y organiser leurs distractions hivernales, et c'était à lui que revenait l'honneur

d'offrir des bouquets aux princesses, installées sur le rivage, dans une tribune tendue d'étoffes éclatantes et surmontée de drapeaux aux trois couleurs... ; ou, encore, les jours de bals au palais, Myrrha l'apercevait, de la porte, paradant dans le *cercle* avant qu'on ne commençât les danses, le fameux *cercle* de sélection tenu dans la salle de marbre vert, ornée des portraits de Charlemagne et de Charles-Quint, et où les Coudenberg, comme représentants de la première famille noble du pays, suivaient immédiatement le frère du roi et avaient le pas sur tous les autres ducs ou princes.

Là, surtout, dans la cohue des uniformes militaires, des épaules découvertes et des habits brodés, la fine silhouette du jeune homme, très à l'aise dans son costume de cour, l'épée au côté, le claque sous le bras, avait un charme incomparable, le charme un peu mièvre des grandes races où le raffinement des belles manières est de tradition autant que la croyance au droit divin.

Chaque fois, les Naphtali et lui avaient échangé un salut correct, de loin, et Myrrha n'avait pu se défendre d'un brusque sursaut, d'un froissement d'amour-propre qui la faisait pâlir tandis qu'elle se rappelait cette bonne après-midi passée là-bas, à ce petit théâtre, où Coudenberg s'était montré si confiant, si expansif, si plein d'admiration pour

elle. C'était bien étrange, après cela qu'il n'eût jamais été tenté de la revoir ! — Décidément, la vie était moins simple qu'elle n'aurait cru ; peu à peu, elle y découvrait des incohérences inexplicables.

Une saison en suivit une autre, et encore une autre. Servian n'était plus aussi assidu boulevard du Régent ; il se relâchait, restait souvent une semaine sans paraître, puis, faisait irruption tout d'un coup, pour demeurer cinq minutes et s'en aller bien vite, en prétextant un rendez-vous ; par surcroît, Naphtali traitait avec la Roumanie une grosse affaire d'émission, pour l'entreprise d'un chemin de fer du côté des Balkans, qui l'obligeait à d'incessants voyages.

Myrrha se sentit très seule ; elle atteignait sa majorité : le jour où elle eut ses vingt-et-un ans accomplis, elle songea qu'elle devenait vieille.

Vers la même époque, elle avait assisté à la noce de sa meilleure amie, Ruth Dietrich, avec laquelle elle était liée depuis l'enfance et, pour la première fois, en suivant des yeux cette jeune fille vêtue de blanc, qui s'en allait aux bras de l'homme aimé, M<sup>lle</sup> Naphtali s'était rendue compte de l'importance qu'a le mariage dans la vie féminine.

## X

Le soir de ce jour-là, rentrée chez elle et assis au coin du feu, avec son petit chien Dill sur ses genoux, elle revoyait la cérémonie : la synagogue aveuglante de lumière, les officiants précédés des lévites en robe blanche, acclamant le couple aux cris de : « soyez les bienvenus dans la maison du Seigneur ! » tandis que la fiancée, très jeune, plus jeune que Myrrha, s'inclinait au seuil du temple, profondément, avant de prendre place sous le dais nuptial en velours pourpre, frangé d'or, entouré de bougies, orné de palmes vertes, et que l'orchestre, soutenant les chœurs liturgiques, entonnait une *Invocation* magistrale.

Elle revoyait tout cela d'une façon nette, comme

en un songe, depuis l'échange des anneaux et la succession de la coupe de fiel et de la coupe de miel, où les conjoints boivent tour à tour et qui symbolise l'avenir du ménage fait de bonnes et de mauvaises heures également partagées, jusqu'au grand geste du rabbin les bénissant une dernière fois, aux sons divins de l'orgue et de la harpe qui chantaient l'*Hallelouyah*..., jusqu'au regard que les jeunes gens s'étaient jetés, quand, après l'allocution du vénérable Hiram Raffaéli, ils étaient montés en voiture, se tenant par la main, gauchement, un peu intimidés par tout ce monde qui les considérait de l'intérieur à la sortie, sur deux haies partant de l'autel pour aboutir à la rue de la Régence, baignée de soleil, d'un de ces soleils pâles et doux comme l'hiver en a quand il finit, et envahie par une foule qui se bousculait sur le passage de cette noce israélite si luxueuse, de ces nouveaux époux dont le mariage allait unir la fortune de deux des plus riches barons de la finance de Belgique.

Au milieu de cette fête de la jeunesse et de l'amour, Myrrha s'était trouvée étrangère, dépaysée, mal à l'aise ; Ruth attendrie et rayonnante sous sa couronne de fleurs virginales, l'agaçait sans qu'elle eût pu dire pourquoi. Et, au moment du départ, quand l'épousée, se jetant à son cou, s'écriait :

— Ma chère, je m'en vais avec Léo, nous partons; je crois que je rêve..., c'est étrange: répète-moi donc que je suis bien éveillée, que c'est bien toi que je vois là et non pas ton ombre, que c'est bien moi..., que je suis bien M<sup>me</sup> Léo Farenheim désormais..., et que, bien réellement, on nous a mariés ce matin!

Une terrible indifférence avait glacé, tout à coup, l'âme de la jeune fille qui, souriant de son sourire de sphinx, répondait:

— Un rêve? Mais non.

Puis avaient suivi les confidences, les naïfs chuchotements de la petite mariée invraisemblablement innocente, contant ses secrets d'amoureuse: « Et qu'elle avait accordé de ses cheveux à son futur depuis bien longtemps, sans que personne s'en fût douté; et qu'ils avaient échangé leurs photographies un jour, tout au début de leurs accordailles, derrière le dos de M<sup>me</sup> Dietrich, la mère, qui les surveillait de près, pourtant!... Enfin, qu'ils s'étaient donné un long baiser, le matin même, seul à seule, dans leur coupé, au sortir de la synagogue... »

L'autre écoutait distraitemment; et quand Ruth en était venue à ses pudeurs, à ses curiosités nuancées d'appréhension vague devant le définitif problème de l'amour, cette réalité physique de l'union conjugale dont son ignorance se préoccu-

pait, M<sup>lle</sup> Naphtali s'était levée, le rouge au front, subitement gênée de ces aveux qui la faisaient plus enfant que cette enfant émancipée par son mariage.

— Pourtant, j'ai quatre ans de plus qu'elle ! songeait la jeune fille, toute seule devant son feu ; j'ai vingt-et-un ans...

Elle repassait dans sa mémoire les noces successives auxquelles elle avait assisté déjà : combien de ses amies étaient mariées depuis longtemps !... Combien, qui avaient à peine son âge et qui promenaient, dans des petites voitures à courtines chargées de dentelle, des bébés blonds qu'elle se prenait à envier sourdement !

Myrrha fronça les sourcils avec un mépris indigne : elle s'avouait qu'elle n'aurait pas consenti à se marier comme ces filles-là s'étaient mariées : la plupart, au sortir de pension, sans qu'elles se fussent seulement rendues compte de la gravité de l'acte auquel elles s'engageaient, sans qu'elles eussent seulement soupçonné la vie ! On leur avait dit :

« Tiens, vois-tu ce monsieur qui est là ? Ce sera ton mari ; regarde-le bien quand il s'approchera de toi, et puis, tu nous préviendras si tu l'agrées. »

Elles avaient dit *oui*, chacune à son tour, et elles s'étaient trouvées, un beau matin, l'épouse



de ce monsieur inconnu. Généralement, elles étaient heureuses..., certes; mais d'un bonheur très aléatoire que Myrrha ne devait ni désirer ni même admettre. Son caractère, à elle, était tellement différent du leur!

Cependant, elle doutait si, toute jeune, elle n'eût pas fait comme celles-là: elle avait bien été sur le point d'épouser Henri des Adlères! A présent, elle ne l'eût jamais accueilli, elle n'aurait pas pu; quelque chose, une réserve très intime et très formelle l'aurait retenue, l'aurait fait s'insurger contre l'horreur d'une union de simples convenances.

Rapidement, en une sarabande nombreuse, elle vit défiler devant ses yeux tous les hommes qui avaient demandé sa main avant Henri des Adlères, et elle comprit que si elle eût accepté l'un d'eux, son sort eût été pareil à celui de ses amies: elle ne regrettait pas ces mariages. Avec les années, lui était venue une plus juste notion de ce qui se passait autour d'elle; intuitivement, elle devinait l'amour: elle se le représentait comme un sentiment exclusif, fatal, irraisonné, d'une excessive violence et contre lequel il ne fallait pas essayer de réagir; aussi, elle pardonnait à Servian, elle s'expliquait le mouvement irréfléchi qui, un soir, l'avait poussé vers elle. Puisqu'il l'aimait!... Et elle comprenait de même que, si, à ce moment-

là, elle avait eu une idée moins confuse de cet énigmatique amour qu'on déguise si maladroitement pour en sauver les vierges et qui les guette partout, elle se fût défendue bien mieux, elle n'eût pas eu à subir la déclaration salissante de cet homme : dès ses premiers mots, elle lui eût imposé silence, tout son être se fût cabré.

Ce qui l'étonnait, c'est que Servian eût pu se vaincre..., car M<sup>lle</sup> Naphtali savait bien que si elle en venait à aimer quelqu'un, elle, elle n'aurait ni hésitation ni résistance, qu'elle serait trop heureuse d'abdiquer et de s'anéantir dans une passion qui la dominerait.

Plus que jamais, elle se sentait à l'étroit au milieu des conventions de la société, en guerre ouverte avec toutes les règles établies. Pourtant, elle avait la certitude qu'ici, c'était la société qui avait tort, que c'étaient ces mœurs, en apparence si rigides, qui étaient anormales, surannées, dangereuses et qu'il y avait urgence à ce qu'on accordât à la femme une conduite plus en harmonie avec son état d'âme, plus conforme à l'état de la civilisation.

Myrrha se redressa, de toute sa haute taille, fière de se retrouver libre, dans sa souveraine volonté, en opposition à tant d'autres qui avaient laissé au hasard le soin de disposer de leur personne.

Maintenant, et par une ironie singulière, chantaient en elle les naïves strophes d'une romance grecque que le Palikare avait l'habitude de fredonner à tout propos :

Jeunes garçons, venez danser ; jeunes filles, venez chanter : tous, venez voir comment se prend l'amour... — Il se prend par les yeux, il descend sur les lèvres ; — des lèvres, il se glisse dans le cœur et, dans le cœur se fixe.

— C'est une chanson nuptiale de mon pays, répondait Héliade Agelasto quand on lui demandait la signification de ces vers langoureux, modulés dans sa langue thessalienne, si douce, qui a de l'euphonie un tel souci qu'elle a préféré avoir recours à de longues périphrases, plutôt que d'employer jamais certains modes du verbe, dont les terminaisons ne sont pas harmoniques.

... Il se prend par les yeux, il descend sur les lèvres des lèvres, il se glisse dans le cœur et, dans le cœur se fixe....

— Je ne me marierai jamais ! fit Myrrha, tout haut, comme se répondant elle-même à une pensée secrète.

En dehors des fokousas du Japon, il n'y avait dans le boudoir de la jeune fille qu'une seule

peinture : c'était un portrait de Naphtali, un grand portrait à cadre sombre, où le banquier, avec ses yeux fendus en amande, câlins et veloutés comme tous les yeux d'Orient, son teint chaud, ses cheveux noirs, son sourire de malice inquiétante, apparaissait d'une ressemblance si absolue que c'était à croire qu'on avait l'homme lui-même devant soi ; Myrrha le contempla longuement : Naphtali était à Bucharest à cette heure, bien loin !... A la pensée qu'elle n'avait pas d'autre parent que lui, elle frissonna.

Ainsi, elle ne se marierait jamais...

Et si, comme l'indiquaient toutes les probabilités, toutes les lois de la nature, son père venait à mourir avant elle, pourtant... Elle resterait donc seule au monde ? Elle qui avait un si impérieux besoin d'affection, elle n'aurait plus personne pour l'aimer... ; elle serait, dans cette grande maison, telle qu'elle était là, devant son feu, seule toujours seule !

L'heure s'avancait ; Myrrha trouvait je ne sais quelle amère volupté à creuser jusqu'au bout cette perspective d'avenir. Elle se voyait vieillie et seule à son foyer... ; elle regardait le portrait, et il lui semblait que celui qui souriait au fond de ce cadre et dont les yeux câlins la fixaient obstinément quoi qu'elle fît pour leur échapper, que celui-là était mort depuis longtemps.

Cette sorte d'hallucination devint bientôt si obsédante que Myrrha s'enfuit de la chambre et gagna son lit sans oser tourner la tête, poursuivie par le regard câlin de ces yeux de velours qui la fixaient, et se répétant :

— Il est mort ; il est mort !

## XI

Depuis dix-huit mois, aucun prétendant à la main de M<sup>lle</sup> Naphtali ne s'était présenté ; sa rupture inexplicable et soudaine avec Georges des Adlères avait fait du bruit ; il faut qu'un homme soit bien téméraire ou bien amoureux pour aller au devant d'un refus, de propos délibéré, et l'on disait d'une façon générale, un peu partout, que Myrrha ne voulait pas se marier.

La vérité était que celle-ci, après avoir goûté à toutes les superficielles satisfactions de vanité que peut procurer à une femme une grande fortune unie à une grande beauté, après avoir aimé passionnément le monde et ses plaisirs, s'était dégoûtée tout d'un coup et vivait chez elle, très simplement, partagée entre son affection pour

son père, et l'observance rigoureuse des pratiques de son culte.

Peu à peu, chez cette superbe créature dont la forme physique venait d'atteindre son complet développement avec un éclat incomparable, quelque chose comme une vague mélancolie, une paresse extrême se manifestaient. L'invincible ennui dont elle souffrait depuis son enfance s'aggrava. Elle passait des journées entières somnolente, couchée sur une chaise-longue dans son petit boudoir, près de la loge vénitienne qui regardait la rue, et miss Maud ne réussissait qu'avec peine à lui arracher une ou deux paroles toutes les heures; son goût pour la musique lui était passé et, successivement, elle se fatigua des tableaux, auxquels elle s'était intéressée jadis, des chinoiseries, dont elle avait eu le caprice un moment.

Dans la maison, où l'on obéissait avec piété à la loi du Sinaï concernant les pauvres et qui était plus que jamais conquise par les protégés du père et de la fille, tout allait à la débandade, bien que le banquier, de temps en temps, entre deux voyages, entreprît de réformer le train de son intérieur et condamnât ses gens à la portion congrue, en mettant sous clef jusqu'aux provisions de bouche, jusqu'au charbon et au bois de chauffage dont ses cuisines faisaient, prétendait-il, une

consommation exorbitante. Ces tendances à la sévérité se manifestaient chez lui, ordinairement, le lendemain des jours où il avait été amené à souscrire pour une forte somme en faveur de quelque œuvre philanthropique, lorsqu'il s'était laissé aller à rembourser les traites acceptées par Servian et que celui-ci lui retournait sans vergogne, ou, encore, quand la demoiselle de la rue Blanche avait réussi à lui soustraire son portefeuille.

Alors, c'était un véritable désarroi du haut en bas de l'hôtel, du sous-sol aux combles, des bureaux à l'office et jusqu'à l'appartement de miss Maud ; celle-ci s'empressait de dissimuler sous ses matelas les flacons de whiskey et de *pick-pick* qu'elle avait coutume de vider en cachette. Naph-tali inspectait les moindres recoins de son immeuble, remuant tout, interrogeant ses parasites sur le compte de ses domestiques et, ces derniers, sur l'appétit coûteux d'Agelasto, sur les relations extérieures de Michel Fodor, un ancien *rabb* réfugié de Pologne, qui remplissait au logis l'emploi d'homme de confiance, mi-intendant, mi-factotum : la manie de la conspiration était chronique chez lui, comme celle de faire fortune était chronique chez Lia Mérari, une juive ionienne préposée à la lingerie, soupçonnée du vol déjà lointain d'un carton de dentelles, mais



maintenue dans sa charge en considération de sa nationalité.

Durant quelques heures, c'était un immense bouleversement : Naphtali se fâchait, clamait, sacrait, exprimait l'intention formelle de jeter tout son monde à la porte, répétait, les larmes aux yeux :

— Ils me mangent, ils me mangent !

Et se plaignait aux uns des autres, sans se décider à en exécuter un seul ; il sortait de là, après la confiscation de quelques paquets de bougies, de quelques pots de confitures ou de quelques kilogrammes de sucre trouvés dans les hardes de ses sujets, très glorieux de cet exercice d'autorité.

Il y avait des années que les mêmes scènes se renouvelaient périodiquement, sans que, jamais, elles eussent eu aucune conséquence pour personne ni pour le ménage, qui demeurait également mal tenu. Mais cela flattait le banquier de voir la fausse terreur de la valetaille et des commensaux devant ses façons de croquemitaine et le tonnerre de sa voix.

Myrrha, elle, n'avait pas même cette apparence d'émotion : elle laissait passer l'orage et en percevait à peine les échos, occupée qu'elle était à se faire chanter des romances thessaliennes par le Palikare ou à se faire brûler des pastilles du

sérail par Zarah Jacob..., d'ailleurs, à cent lieues de ces subalternes comme de tout le reste !

Elle se complaisait dans une étrange torpeur, dans une sorte d'attente indéterminée, dans elle ne savait quel chimérique espoir d'une aventure qui changerait sa vie. Elle s'habitua à penser des romans dont elle était l'héroïne et qui se déroulaient dans sa tête d'une manière si précise et si minutieuse que, s'en détachant complètement, elle en voyait agir tous les autres personnages : ils parlaient et elle les entendait parler ; leurs actes étaient fort logiques et tous les épisodes qu'elle enchaînait prenaient l'autorité des faits accomplis. Elle se regardait vivre ainsi, comme on vit en rêve..., mais avec la conscience que c'était un rêve, un rêve possible, un rêve qu'elle ne subissait pas, mais qu'elle évoquait et où son âme superstitieuse découvrait une sorte de révélation de ce que serait son avenir.

Maintenant, ce n'était plus une Myrrha vieille fille et délaissée qui lui apparaissait dans ses contemplations intérieures : elle se voyait heureuse ; aux bras d'un homme, elle ignorait lequel, mais qui l'aimait, qui la regardait de ce même regard qu'avait eu le mari de Ruth lorsqu'il l'emmenait dans sa voiture, au sortir de la synagogue, le jour de leurs noces. Elle l'entendait lui dire des paroles fascinantes et charmeresses

comme elle devinait que doivent en échanger les amants : il s'intéressait à ses pieds, qu'elle avait petits et délicats ; aux fins cheveux roux qui frisaient aux coins de ses tempes et au bas de sa nuque ; à ses yeux clairs et profonds, si radieusement beaux. Il caressait ses doigts l'un après l'autre, puis, demeurait en adoration devant elle.

Et, un soir de mai, par un de ces soirs lumineux et tièdes où il semble que tout s'assoupit avec le premier frisson du crépuscule, la jeune fille, couchée sur sa chaise-longue, dans son petit boudoir où tremblait un rayon de lune, tressaillit sous l'impression de deux lèvres qui effleuraient les siennes ; elle ferma les yeux et son visage s'empourpra : pourtant, elle savait bien qu'elle était seule, que sa porte était close et que ce baiser faisait partie de l'illusion qu'elle poursuivait depuis le commencement de l'après-dîner.

Des jours et des jours passèrent où Myrrha recommençait sans cesse le même songe, faisait défiler les mêmes incidents et terminait sur ce baiser d'amour, qui l'étourdissait une minute et la remplissait d'un trouble à la fois aigu et ineffable. Une singulière faiblesse l'avait saisie ; l'idée seule de se lever, de marcher, de parler, lui était à charge ; toute son énergie native semblait morte et son caractère perdit de ses aspéri-

tés : elle n'eut plus ni préventions ni enthousiasmes et conservait devant tous les événements le même sourire mystérieusement extatique et délicieusement insensible ; avec l'éveil tardif de sa nubilité, toutes les langueurs, toutes les indolences de sa race se déclaraient en elle. Elle était bien la fille d'Orient, à la fois passionnée et nonchalante, qui a l'effroi de se mouvoir et redoute l'action à l'égal d'un malheur : la terre continuait à tourner, et les individus à y souffrir sans qu'elle y prît garde ; elle abandonnait à d'autres sa loge au Conservatoire, les samedis de répétition aussi bien que les dimanches de concert ; n'allait plus au spectacle, ne lisait plus, se détachait, peu à peu, des choses qu'elle avait préférées, laissant s'étioler ses fleurs et son petit chien Dill gémir dans les écuries, plutôt que de permettre qu'on soignât ses jardinières en sa présence, ou que de supporter le bruit et le remuement d'une bête autour d'elle.

Sa coquetterie même avait changé de courant : elle recherchait toujours les riches étoffes, les couleurs vives, mais ne suivait plus les modes et s'habillait de vêtements amples, lâches, flottants, qui ajoutaient à l'aspect plastique de sa beauté et ne gênaient en rien ses poses étendues, ses gestes rares.

On parlait bas dans la chambre où elle se tenait

et, par ce printemps exquis, les fenêtres, fermées sur des stores hindous, y laissaient pénétrer tout juste assez de jour pour qu'on pût distinguer les êtres sans se cogner aux meubles : c'était comme un filet d'or rose qui, reflété en face, sur les murailles, traçait parfois un guillochis de lumière volante au long des frêles peintures japonaises, sur tulle, à cadres de bambou, qui y étaient appendues.

Elle ne montait plus à cheval et ne sortait guère que pour se rendre à la synagogue..., mais, continuait à recevoir Servian et tenait toujours à ses visites, qu'elle attendait sans agitation pourtant. Elle lui avait accordé une grande indulgence, aucun sentiment de rancune pour lui ne demeurait en elle : son pardon était entier ; toutefois, elle sentait bien que l'amitié qu'elle éprouvait pour cet homme ne pouvait suffire à combler son cœur.

Lui, s'étonnait des bizarreries de M<sup>lle</sup> Naphtali et, maintenant, il arrivait là, chaque matin, pénétré de curiosité, stupéfait de la nouvelle transformation de cette nature, du phénomène qui, de cette belle fille exubérante, avait fait tout à coup une sorte de vestale contemplative et sereine, aux yeux pâmes, au sourire vague et dont la pensée, lorsqu'on l'entretenait, paraissait bien loin, au delà des réalités de l'existence, dans

quelque pays bleu parfumé d'aromates, où les femmes vivent prostrées en un luxe magnifique, tandis que des esclaves leur chantent des chœurs infiniment mélodieux et que d'autres s'occupent à brûler sous leur nez un encens très pur, dont les fumées, en indécises spirales, monteront dans l'éther.

Elle l'intriguait ; le changement était pour lui si intempestif et si particulier qu'il ne pouvait l'admettre ; il finit par croire à une feinte, à une sorte de comédie dont la jeune fille n'était pas précisément responsable, mais qui la divertissait :

« Dès son enfance, elle cherchait à se singulariser, pensait le journaliste ; elle nous en fit voir alors de toutes les couleurs et de fantasques ; elle continue. »

Et il le lui dit :

— Tu sais, petite, commença-t-il, un matin, en ouvrant les fenêtres et levant les stores, ça n'est pas gai, les ténèbres ; je hais cela..., et puis, il pue le musc chez toi. Ah ! fi, c'est une abominable odeur. Ta façon de vivre ne m'irait point. Tu es plus mal qu'en prison ici, sans air, sans clarté. En voilà une fantaisie !

Elle suivait chacun de ses mouvements sans manifester aucune surprise. A sa dernière phrase, elle partit d'un petit rire insouciant et jeune :

— Bah ! va toujours, va ; ça m'est bien égal :

quand tu ne seras plus là, je dirai qu'on ferme, voilà tout.

Il se rapprocha d'elle et, lui prenant la main :

— Mon enfant, tu m'inquiètes ; sérieusement, tu deviens absurde ; tu te complais dans je ne sais quoi de malsain et que tu crois, sans doute, très gentil, très extraordinaire..., ce n'est qu'idiot, tout bonnement ; il faut changer ça, ou tu te rendras malade. Je te demande quel plaisir tu peux bien trouver à être là, jetée dans ces coussins, immobile pendant des journées, à rien faire ?

Elle avait les yeux au ciel : elle joignit les mains d'un geste fervent ; elle murmura, tout extasiée :

— Oh ! si tu savais comme c'est bon !

Servian sursauta : le doute n'était plus permis : Myrrha était sincère. Il la considéra attentivement : « Qui expliquerait jamais les rouages de cette machine compliquée et déconcertante qu'est la femme ? »

Elle restait là, devant lui, indéchiffrable, sourieuse, le regard perdu :

— Écoute, reprit-elle, je ne suis pas comme les autres ; j'ai des idées à moi, qui sont révolutionnaires et qui me feraient juger bien mauvaise ou bien insensée si je les confessais : les gens sont si bêtes ! Que veux-tu, j'ai mieux aimé vivre à ma guise ici... et ne plus me plier à des préjugés qui

me blessent. Je ne saurais plus, du reste ; je ne saurais plus !

Servian haussa les épaules :

— Il faut te marier, ma fille ! lui cria-t-il, en s'en allant.

Myrrha avait rougi ; elle le laissa partir, puis elle fit signe à Zarah Jacob qui était là, à ses pieds, son éventaire de bonneteries épars devant elle :

— Ferme tout, ordonna la jeune fille : les fenêtres, les rideaux, les stores...

Et elle reprit son rêve, voluptueusement, tout juste au point où il en était lorsque Servian l'avait interrompu.

Dès lors, une sorte de honte de sa folie s'empara d'elle, et quand son père l'interrogeait sur les causes de cette claustration obstinée, elle se bornait à répondre :

— Mais, enfin, qu'est-ce qu'il y a là de si étonnant ? J'ai du monde et de la société par-dessus la tête : je connais cela depuis quinze ans ; j'en ai assez, je suis lasse physiquement et moralement. Je me repose... Ne l'ai-je pas bien gagné !

Naphtali, qui ne demandait qu'à être rassuré, trouva cette explication toute simple : il admit que Myrrha s'arrangeât à sa guise, comme lui, de son côté, s'arrangeait à sa guise.

Et elle s'enfonça plus avant dans cet état de



prostration où elle se trouvait bien ; elle continua de réédifier constamment le même roman, avec les mêmes péripéties, les mêmes ivresses troublantes et aigües.

La saison lui permettait de fermer sa porte aux importuns et de négliger ses plus intimes relations sans trop d'impolitesse : elle se recueillait, elle se repliait sur elle-même, effroyablement déçue, et elle aspirait au calme, au silence, à la solitude, dans un besoin de ressaisir sa personnalité ; d'ailleurs, indifférente à tout et ne tenant pas plus à la vie qu'elle ne redoutait la mort. Elle jouissait à la manière des fumeurs de haschisch et sentait profondément les douceurs artificielles de l'existence qu'elle s'était arrangée, mais, fataliste comme eux, elle eût accepté l'idée de l'éternel sommeil sans regret.

Sa dévotion seule restait très vivace : elle avait étudié les Livres saints et en suivait les ordon-

nances avec une exactitude rigoureuse, ne manquant ni aux prières, ni aux jeûnes fréquents et prolongés, ni aux confessions publiques; observant le jour du Sabbat selon le rituel; ne touchant ni au fromage, ni au beurre, ni à aucun poisson sans écailles, ni à aucune viande d'animal impur. La plus légère infraction à ces règles compliquées la bouleversait; elle en poussait le scrupule jusqu'à en être puérile et se plaisait à se voir sans reproche, obéissant au Seigneur jusqu'en ses moindres désirs et, de vertu si impeccable que, parfois, la conscience de sa perfection l'attendrissait: alors, il lui semblait que le ciel allait s'ouvrir pour la recevoir et, son rêve profane se confondant avec son rêve mystique, que là se spiritualiserait délicieusement tout ce qui demeurait de matière vile, de terrestres aspirations en son corps périssable.

Cependant, la réalité devait finir par l'atteindre au milieu de ces enchantements: après Servian, ce fut Vigliane, qui voulut l'amener à se distraire, et il organisa dans l'un de ses domaines, en Hesbaye, une fête monstre dont le programme comprenait toutes les sortes de réjouissances aimées de Myrrha:

« Si elle ne vient pas, je me perce le corps d'une épée, comme Vatel, » répondit-il, par dépêche, à une lettre de Naphtali qui refusait l'in-

visitation pour eux deux et disait quelque chose du nouveau et si singulier genre de vie de sa fille.

Elle ne voulut pas venir ; le prince insista, il fit le voyage exprès, malgré les canicules et, croyant l'argument péremptoire, car il connaissait la vanité de la jeune fille :

— Eh ! petite, vous allez enlaidir à vous calfeutrer ainsi, s'écria-t-il.

Elle le toisa d'un air d'excessif mépris et elle quitta la chambre, en répliquant simplement :

— Vous m'ennuyez.

Le soir même, regagnant sa châtellenie, le vieux beau, très mélancolique, songeait que sa science du cœur féminin venait de se trouver en défaut et qu'il n'y comprenait plus rien.

Puis, ce furent Ruth et son mari qui sonnèrent à la porte de Myrrha ; ils revenaient des Indes : la maison Dietrich-Farenheim ayant une succursale à Bombay, les grands-parents, en personnes pratiques, avaient jugé bon que le jeune ménage passât sa lune de miel en cette ville plutôt qu'en toute autre partie du monde : Léo y surveillerait leur Comptoir et, de cette façon, son voyage serait profitable aux affaires.

Un an s'était écoulé depuis le jour de noces de son amie : M<sup>lle</sup> Naphtali n'y pensait plus. Cette visite imprévue la contraria ; elle fut sur le point de ne pas recevoir les nouveaux époux :

mais on avait averti ceux-ci de sa présence chez elle et le couple, introduit en bas, dans les grands salons, attendait la maîtresse de céans. Force fut bien à la jeune fille de s'y rendre.

Elle trouva Ruth et Léo souriants, très jeunes, ravis l'un de l'autre..., s'entretenant avec émotion d'un joyeux événement qu'ils attendaient pour la fin de l'été et qui rendait M<sup>me</sup> Farenheim toute fière :

— Je n'aurais pas voulu que mon fils naquît là-bas, aux antipodes, tu comprends, Myrrha ? s'écria-t-elle immédiatement, donnant la cause de leur retour impromptu.

A quoi le mari répliquait, avec un sourire :

— Vous voyez, mademoiselle Naphtali, ma petite femme n'a pas l'ombre d'un doute sur le sexe de l'enfant : c'est « son fils » !... Et elle ne voulait pas qu'il fût asiatique...

— Oh ! avec ça que, toi-même, tu n'étais pas pressé de rentrer, interrompit Ruth.

Et ils allaient, se raillant, le mari s'obstinant à appeler leur futur héritier « Georgette » quand sa femme voulait qu'on l'appelât « Georges ».

Dix fois, M<sup>me</sup> Naphtali, que ces espérances si ingénument exprimées mettaient mal à l'aise, chercha à détourner la conversation : le ménage y revenait toujours ; et, comme le jeune homme

plaisantait la solennité comique avec laquelle M<sup>me</sup> Farenheim articulait ce mot de « Georges », Ruth menaça de le battre : elle s'était levée, elle se tenait debout devant son mari, mutine et charmante, la main en l'air... ; il l'attira à lui et, l'ayant sur ses genoux, il la baisa longuement dans les cheveux. Quand ils se lâchèrent, Myrrha comprit qu'ils l'avaient oubliée complètement.

Elle s'efforça de paraître contente de leur retour, flattée de leur visite..., mais, devant son beau visage pâle et glacé, leur bonheur les rendait confus ; ils ne savaient où le mettre.

Ruth, avec son aimable nature tout en dehors, ne pouvait réussir à garder auprès de Myrrha les réserves qui sont de convenances vis-à-vis d'une fille à marier ; pour elle, M<sup>lle</sup> Naphtali qui était son aînée de quatre ans, demeurait l'amie la plus chère, la confidente indiquée, quelqu'un qui, en tout, devait avoir plus de bon-sens et de sagesse qu'elle-même..., pour qui il ne fallait point se gêner.

Elle venait de passer treize mois librement, seule avec son mari, dans une ville étrangère ; et ce long tête-à-tête l'avait habituée à oser toutes les folies que son petit cœur honnête et amoureux la poussait à commettre ; il lui semblait qu'y eût-il eu là cent personnes, elle n'eût pu s'em-

pêcher d'embrasser son Léo quand l'envie lui en prenait et, bien que, tout d'un coup, elle eût senti s'élever entre Myrrha et elle comme quelque chose d'inexplicable et de menaçant, elle continua son frivole bavardage, énumérant et détaillant ses joies d'épouse, la douceur de leur vie à deux, les mœurs saugrenues de certains des pays qu'elle venait de traverser sans les voir, absorbée qu'elle était par son amour.

— Bombay? répliqua-t-elle à une question de M<sup>lle</sup> Naphtali, Bombay!... je ne sais pas; c'est un endroit où il fait chaud et où le ciel est bleu. Moi, quand j'y pense, il ne me rappelle rien, sinon que j'y ai été heureuse.

Ruth eut un rire frais et cristallin : elle était devant le front sévère de la jeune fille, comme le petit oiseau qui pressent l'orage, mais qui chante tout de même, malgré lui, jusqu'à l'enrouement, parce que c'est sa vie de chanter.

Naphtali venait d'entrer et causait politique avec M. Farenheim; on avait servi des vins de l'Archipel et des biscuits. Les deux femmes s'isolèrent.

Elles s'étaient assises l'une à côté de l'autre, sur un divan, et Ruth passa, d'un geste tendre, son bras autour de la taille de Myrrha :

— Figure-toi, lui disait-elle, j'ai vu chez Antoinette Bath, rue de la Madeleine, des robes de baptême tout en valenciennes, entre-deux et

volants : je voudrais que mon petit en eût une pareille..., il y avait des manteaux en satin brodé, aussi..., oh ! des manteaux ! — Mon beau-père sera parrain, c'est lui qui offrira la layette, je sais qu'elle sera très belle, qu'il fera bien les choses... oui ; mais il n'y aura certainement, dans ce qu'il me donnera, rien de si joli que ces robes que j'ai vues et ces manteaux. Écoute, veux-tu venir avec moi demain : nous irons les acheter, sans rien dire à personne ?

La jeune fille songeait à refuser, à prétexter un empêchement, mais elle ne trouvait aucune bonne raison à fournir ; aussi, accepta-t-elle, mais, avec le secret espoir d'une catastrophe qui anéantirait cette corvée. Et, comme elle regardait son amie à ce moment-là, la gentille petite M<sup>me</sup> Farenheim ne put se retenir de s'écrier :

— Mais, ma chère, qu'est-ce que tu as ? tu as l'air fâché. — Voyons, est-ce que tu m'en voudrais ? je t'ai fait de la peine, dis ? — Non, tu m'aimes toujours ? Eh bien ! répète-le moi..., là. Je viendrai te chercher demain, en voiture.

Elle prit congé sur ce mot ; elle se retira au bras de son mari, expliquant, avec une grande volubilité, que leur rendez-vous du lendemain était un mystère, que personne, personne qu'elles deux, ne saurait où elles comptaient aller.



### XIII

Myrrha se laissa séduire. L'enjouement de Ruth lui sonnait le rappel de la jeunesse. Elle avait accompagné son amie chez la grande lingère : M<sup>me</sup> Farenheim revenait de son voyage aux Indes, avec une fringale d'achats qui ne pouvait trouver sa satisfaction qu'après une visite scrupuleuse à tous ses fournisseurs. Et ce fut, autour des étalages, cette lente et sérieuse flânerie que les femmes anglaises ont caractérisée d'un mot ironique, presque intraduisible : *schoping*, boutique. Cette importante occupation prit l'après-midi tout entière et, comme le crépuscule tombait, Ruth entraîna M<sup>lle</sup> Naphtali chez elle et la garda à dîner.

A partir de ce jour, la jeune fille fut initiée à tous les détails de l'installation du ménage Farenheim, et elle s'y intéressa; ce fut comme un coup de fouet donné à ses rêves maladifs, une sorte d'invite de la Destinée qui la voulait rattacher au cours des choses, aux habitudes de vie et aux lois communes. Léo et Ruth étaient parfaits pour elle, pleins de prévenance et d'affection. Elle subit le charme de ces deux êtres si heureux; leur nid d'amour, une villa toute petite, jetée au milieu d'un immense jardin feuillu et embaumé, au bout de l'avenue Louise, presque dans le Bois, lui fit l'effet du paradis des histoires fabuleuses, où de légendaires mortels jouissent d'une félicité que rien ne détruira jamais. Elle s'y plut et, bientôt, y passa toutes ses journées, pour arriver insensiblement à reculer l'heure du retour, le moment où, le coupé de sa jeune maîtresse devant la grille, miss Maud poussait la porte du salon de Ruth et, avec son salut cérémonieux, s'informait si M<sup>lle</sup> Naphtali était prête à l'accompagner.

Les deux amies se séparaient alors, en se promettant de se revoir le lendemain. Et, le lendemain, dès la pointe de l'aube, Léo Farenheim, parti pour sa banque, très bourgeoisement, par le premier *tram*, Myrrha venait tenir compagnie à Ruth.

Celle-ci, que son état excusait, ne recevait point : les deux femmes demeureraient ensemble, dans la même embrasure de fenêtre, avec la certitude que personne ne viendrait les troubler ; alors, tandis que M<sup>me</sup> Farenheim s'occupait du trousseau de son bébé, brodant d'innombrables petites chemises et cousant de merveilleux petits bonnets, Myrrha, qui ne savait ni broder ni coudre, s'établissait dans un fauteuil et n'en bougeait plus : au vrai, la jeune fille ne se corrigeait pas encore de ses entêtements d'apathie et de mutisme ; elle était là ce qu'elle était chez elle, à peu de chose près, et n'entendait point se rendre si vite ; mais elle échappait au danger de la solitude, des nuageuses et chimériques méditations de l'esprit, qui vident le cerveau en déséquilibrant tout l'organisme ; elle voyait, autour d'elle, chacun s'occuper et agir d'une façon normale et, peu à peu, elle en vint à se juger, à comprendre ce qu'il y avait eu de trop bizarre dans sa fantaisie de se mettre en dehors de la société. Ruth, tout naturellement, l'entretenait de ses affaires, disait ses joies d'épouse, la gloire ingénue de sa jeune maternité ; Myrrha, en général, était morose, inattentive, mais elle la laissait aller, plaçant même ici et là un monosyllabe bref ; ou bien, presque conquise à tant de grâce, elle s'ouvrait à son tour, elle lâchait ses lassi-

tudes, ses rancœurs, son grand mépris de fille sauvage devant les banalités du monde, l'hypocrisie humaine : « Elle observait bien tout, elle avait surpris ce qu'on cache ordinairement aux jeunes personnes ; son éducation était cause de cela, et elle savait » :

— Tiens, vois-tu, s'écriait-elle, je comprends les filles catholiques qui, riches, belles, heureuses, après une enfance toute d'illusion, se jettent dans un couvent aussitôt qu'elles se sont trouvées face à face avec la réalité : moi, qui n'ai jamais eu d'illusion, j'éprouve leur dégoût et, si les vœux des femmes et leur retraite étaient admis par notre religion, je ferais comme elles. La vie est laide, malpropre, odieuse. Oh ! ne me contredis pas : c'est vrai.

Alors, cruellement ironique, le front contre la glace de la fenêtre, le regard tourné vers l'avenue Louise, où des cavaliers caracolaient, où de grands landaux roulaient mollement, menant au Bois la fleur du quartier Léopold, tous ceux des représentants du high-life que les chaleurs de juin n'avaient pas encore chassés de Bruxelles, Myrrha rappelait les scandales récents dont ceux-là avaient été les héros : M<sup>me</sup> de Laufs prenant à condition chez son joaillier pour cinquante mille francs de pierreries, qu'elle faisait engager au Mont-de-Piété le soir même et qui, un peu plus

tard, soutenait avec aplomb, au marchand accouru lui-même pour la confondre, qu'il avait rêvé et qu'elle ne savait point ce qu'il voulait dire ; la famille avait payé tout ce qu'il avait fallu pour étouffer l'affaire ; — M. Adolphe Kahn, portant le deuil de sa femme, une demoiselle de Wysterloo puissamment riche, qu'il avait, assurait-on, laissée se tirer un coup de revolver sous ses yeux et sous les yeux de son amant, au moment où ils les surprenait aux bras l'un de l'autre, derrière une porte : l'amant était à Uccle, complètement toqué depuis cette tragédie, tandis que le mari héritait ; — le petit Van Oyë, un joli garçon dont une duchesse sur le retour avait payé les dettes à trois reprises ; — la belle M<sup>me</sup> de Southberland, l'un des plus grands noms de l'Angleterre, fille d'un ministre résidant, épouse divorcée d'un prince russe qu'elle avait planté là pour suivre un ténor de café-concert...

Et Myrrha s'animait, prenant plaisir à remuer ces abominations qu'elle étalait tranquillement, avec des mots énormes, cette hardiesse candide, cette fanfaronnade maladroite des ignorants de vice, qui veulent qu'on les croie très au fait :

« Miss Maud, en dépit de sa pruderie britannique, de ses manières correctes d'institutrice de grande maison, s'enivrait : dès son enfance. M<sup>lle</sup> Naphtali s'en était aperçue... ; le prince de

Vigliane, que son père lui amenait, était un vieux débauché capable de tout; Benkens, les jours de suprême dèche, et ils se représentaient souvent pour lui, n'avait pas honte de se faire nourrir par une cuisinière qui lui apportait les restes de la table de ses maîtres et dont il acceptait aussi l'amour. Oh ! tout était sale, tout, tout ! »

Ruth, ahurie devant ce flot d'immondices, se bouchait les oreilles, incrédule, ne voulant pas admettre que ce fût possible; et elle levait les bras au ciel, abandonnant son ouvrage, jurant à M<sup>lle</sup> Naphtali qu'elle se trompait, qu'elle était trop pessimiste, qu'elle se faisait des idées :

— Qui est-ce qui t'a appris ça, je te demande?... Qui, dis-moi...

Mais Myrrha hochait les épaules, poursuivant :

— Bien sûr, tu ne peux pas comprendre ; tu as eu tes parents, tes sœurs, un foyer comme tout le monde : on t'a empêchée de voir ce qui me crevait les yeux, à moi.

Et elle pensait à sa mère, cette descendante des Panijato tombée de si haut dans la boue et dont l'adultère cynique avait profané sa chambre d'enfant; elle pensait à la demoiselle de la rue Blanche, que son père lui faisait appeler *bonne amie* et à qui, toute jeune, elle avait dû offrir des bouquets

un jour de l'An... ; aux ombrelles et aux voilettes égarées sur les meubles et que Naphtali essayait de cacher avec précipitation quand elle venait le trouver inopinément chez lui ; aux jupons de batiste s'enfuyant effarés à son approche, un matin, alors qu'elle était déjà grande fille..., à l'embarras de son père voulant parer cette déroute, se plantant devant la porte dans l'espoir de masquer la vue d'un bout de dentelle pris entre les deux battants. Enfin, au baiser de Servian, à l'affront bu en silence, compris à présent et jugé, le désir de cet homme ayant soufflé sur elle, une seconde, lui imprimant à fleur de peau sa souillure.

« Oui, oui, tout était sale, tout était noir : la vie et les êtres ! »

Quand, après cette conclusion, Myrrha, laissant tomber le rideau de guipure sur la fenêtre qui montrait l'avenue Louise, revenait s'asseoir aux côtés de M<sup>me</sup> Farenheim, l'appartement bien rangé et si paisible, avec ses tentures neuves où couraient les rayons du soleil, lui apparaissait comme le temple de l'honnêteté discrète et des joies permises. Les tas de petits vêtements de linon épars sur le tapis ou dans des corbeilles à faveurs tendres, ces tas blancs, légers, plus purs qu'une tombée de neige, plus vaporeux qu'une floraison de printemps, la ramenaient aux grâces mysté-

rieuses et suaves des églises chrétiennes, la veille de Noël, quand les Jésus de cire rose sont endormis dans la paille collée de leurs crêches en carton.

L'idée de l'enfant qui allait naître l'occupait beaucoup; jusqu'alors, elle n'avait manifesté aucune sympathie pour les bébés : leurs gentillesses ne l'amusaient guère et leurs cris l'excédaient. Ce petit, vers lequel tout convergeait depuis quelques mois, dans le ménage Farenheim, dont les époux parlaient avec ferveur, ce petit s'empara d'elle despotiquement et elle se surprit à faire, pour son avenir, des projets insensés d'ambition; elle l'aima avant de le connaître, poussée par on ne sait quel secret instinct de maternité qui s'éveillait en elle tout d'un coup...; et, comme Ruth, durant des heures, avec un sérieux imperturbable, restait à la contempler, très convaincue que, grâce à cela, son enfant pourrait bien avoir les yeux de Myrrha, ces mêmes yeux extraordinaires, de nuance si rare, qui étaient la beauté et le charme de la jeune fille, celle-ci en vint à se représenter un petit Farenheim joli et blond, qui lui ressemblait.

— S'il pouvait avoir tes yeux, hein, Myrrha! répétait la future maman, enthousiasmée.

Et l'autre, toute grave, n'entendant jamais raillerie quand il s'agissait de ses perfections physiques, disait simplement :



— Il les aura : je les lui donne.

Elle les lui eût donnés volontiers si c'eût été possible ; toute la passion de son âme ardente, tout ce qu'il y avait en elle de romanesque et d'exalté allait à lui religieusement : elle avait pour cet enfant encore à naître et que la mère, avec la douceur et la passivité de sa nature, lui abandonnait d'avance, un sentiment comparable à celui que lui inspirait le Messie ; elle en fut jalouse et s'écria souvent, avec désespoir :

— Ruth est bien heureuse : elle sera sa mère !

. . . . .  
Quand elle rentrait boulevard du Régent, le soir, l'hôtel désert lui faisait l'effet d'une demeure inhabitée depuis longtemps et son silence la glaçait.

Naphtali, privé de sa fille, s'amusait dehors ; le Palikare traînait sa noblesse à l'office, en s'empiffrant de nourriture et Servian, très négligé de Myrrha, passait ses vacances au bord de la mer.

#### XIV

La naissance du bébé était attendue pour les premiers jours de septembre ; aussi, dès le mois d'août, M<sup>me</sup> Dietrich, laissant ses autres filles à la campagne, sous la surveillance de leur père et de leur institutrice, vint s'établir chez Ruth, qu'elle ne quitta plus, ni le jour ni la nuit.

C'était une de ces matrones allemandes, froides, têtues, d'éducation forte et de principes rigides, malgré des manières avenantes, des yeux bleus, des cheveux pâles et un esprit tourné vers la poésie ; ses enfants l'entouraient d'une vénération qui n'excluait pas une sorte de crainte indéterminée, et elle dominait Ruth, non seulement de toute l'autorité que lui donnait ses droits mater-

nels mais, encore, de toute la supériorité de son intelligence. Cet ascendant, la jeune femme le subissait, sans discussion, sans hésiter, sans même y réfléchir et, maintenant qu'elle était mariée, tout comme si elle n'eût eu que sept ans. Une fois sa mère à la villa, l'aimable créature fut tout à celle-ci ; elle redevint enfant, elle se montra respectueuse et soumise au point de ne plus faire un pas, de ne plus risquer une opinion, de ne plus décider de rien chez elle sans avoir, au préalable, pris les conseils de M<sup>me</sup> Dietrich. Ce fut un effacement complet. Myrrha eut la prescience qu'elle allait être reléguée au second plan, elle se vit plus étrangère dans cette maison qu'elle avait essayé de faire sienne et où elle n'avait aucun titre.

Entre la mère et la fille, la place de l'amie devenait bien insignifiante ; M<sup>lle</sup> Naphtali éprouva, lorsqu'elles étaient toutes trois rassemblées, la même impression, le même malaise irritant qu'elle avait lorsque le hasard la mettait en tiers entre les jeunes époux et qu'elle sentait sa présence inopportune.

Devant elle, M<sup>me</sup> Dietrich avait la grande retenue de langage qu'affectent les mères de famille devant les vierges : elle parlait de l'événement prochain avec une discrétion extrême en usant de périphrases ingénieuses pour éviter les

formules techniques, les mots en situation. De même qu'au retour du mari, le soir, il y avait de tendres embrassements à pleines lèvres, que Myrrha faisait semblant de ne pas voir, il y eut entre les deux femmes de longs conciliabules dont elle était exclue, qu'on tenait en dehors d'elle, à voix basse, pendant que, pour se donner une contenance, elle ouvrait un journal et feignait de s'intéresser énormément à la lecture du premier article venu.

Et tout cela la remplissait de tristesse, lui montrait le vide affreux de son existence de fille vieillissant seule, sans amour, sans foyer, sans enfants. Elle était parvenue à l'âge où celles-là mêmes qui ont grandi entourées de la sollicitude inquiète des parents, dans le bonheur patriarcal des familles unies, aspirent au but mystérieux, au changement qui décidera d'elles pour jamais en les appelant à la destinée commune aux femmes.

La réalité qui l'avait reprise malgré elle, la blessait ; elle pleura son rêve, les heures délicieuses qu'elle avait passées étendue sur sa chaise longue à refaire continuellement le même roman, un roman très doux, qui secouait son être physique et moral d'un frisson dont l'ivresse ne se retrouverait probablement dans aucune réalité.

Elle voulut se contraindre à ne plus retourner chez Ruth, à regagner la maison paternelle et à

s'établir pour jamais hors du monde, dans les parfums suaves et l'ombre voluptueuses de sa retraite ancienne. Elle ne put pas ; le charme était rompu : l'observation journalière de la vie vraie avait dompté chez elle l'entraînement au factice. Le souvenir des effusions du couple Farenheim lui aurait gâté les caresses idéales de son rêve... ; et puis, l'enfant l'attirait, la possédait de jour en jour davantage : elle voulait voir l'enfant. Cette poupée humaine, cette frêle créature, qu'elle ne devait connaître que plus tard, aiguillait toutes ses curiosités, la préoccupait au point que, chaque nuit, son image la hantait, que le petit lui apparaissait en songe... ; seulement, dans ces hallucinations, ce n'était plus aux Farenheim qu'il était, mais à elle, Myrrha ; il lui appartenait exclusivement, il palpait au fond d'elle-même, elle le mettait au monde et il lui déchirait les entrailles : il était le sang de son sang, le fils de sa chair et l'idée d'un partage possible la faisait rugir ; aussi, elle le serrait contre sa poitrine, d'un geste de lionne, répétant :

— Il est à moi, il me doit la vie... ; je suis sa mère !

Ordinairement, le paroxysme de son exaspération la terrassait, la laissant sans force et sans conscience : elle se réveillait haletante, moite de sueur, le gosier sec, et elle se tor-

daît les mains, pleine d'épouvante devant la tempête de ses pensées et se demandant si ce n'était pas de l'horreur, une horreur féroce, une haine à tuer que lui inspirait l'enfant de Ruth.

Un matin de la mi-septembre, en arrivant chez les Farenheim, elle trouva la grille du jardin ouverte et la maison dans un grand désordre : malgré l'heure, les jalousies étaient partout baissées et, poursuivant son inspection, elle fut très surprise de voir qu'è, dans la salle à manger, le plateau à thé de la veille au soir encombrait encore la table, que les serviettes pendaient sur le dossier des chaises et qu'aucun plumeau n'avait encore enlevé la poussière qui recouvrait les meubles.

Pareil désarroi dans un intérieur généralement très bien tenu et où régnait M<sup>me</sup> Dietrich, annonçait une circonstance exceptionnellement grave. D'autre part, personne ne venait au-devant de la visiteuse, bien qu'elle entendît, montant

des cuisines, un brouhaha de voix, comme un vague remue-ménage de gens affairés, dérangés de la routine de leurs habitudes, éperdus en face de quelque événement qui les prenait à l'improviste. La porte qui menait au vestibule était entrebaillée et le glissement mou, sur un tapis de feutre, de deux pieds chaussés de pantoufles arrivait de l'escalier de service, tandis qu'un groupe de palefreniers causaient à voix basse sur le seuil des écuries ; le fournisseur d'eaux minérales, apportant de vastes paniers fut introduit dans le sous-sol pour y ranger sa marchandise, sans que la jeune fille, qui était aux écoutes, entendît autre chose que le faible cliquetis des bouteilles placées une à une, avec précaution dans leurs cases respectives...

Et, soudain, au milieu de tous ces bruits divers, qu'on s'efforçait d'assourdir, un cri terrible passa ; Myrrha, revenue précipitamment dans la salle à manger, avait pâli... ; elle devinait : c'était l'accouchement. A cette pensée, elle se sentit défaillir : c'était Ruth, qui criait ainsi. Elle allait monter à la chambre de la jeune femme, quand l'effroi de ce qui devait s'y passer, de ce qu'elle y verrait de pénible, la cloua sur place, toute froide, immobile.

L'idée qu'elle se faisait d'un tel événement n'était pas très précise : une opération chirurgi-



cale dangereuse, mais qu'elle n'eût pu déterminer, une souffrance cruelle sans localisation fixe, quelque chose de brutal, de violent et de rapide..., une blessure saignante et un corps pantelant, secoué de fièvre, voilà tout ce que le mot disait à son imagination : élevée seule et par des hommes, elle était arrivée à vingt-trois ans sans que cette crise si grave de la vie des femmes lui eût été expliquée d'aucune manière. Le cri de Ruth, cri rauque, strident, atroce, cri particulier à cette douleur et qui ne ressemble à aucun autre, qu'on n'oublie jamais dès qu'on l'a entendu une fois, ce cri l'impressionna profondément et, comme il lui battait le tympan, coup sur coup, à des intervalles de plus en plus courts, d'une façon régulière, traînante, monotone, une irritation lui monta à la tête, elle craignit de se laisser aller au besoin qui la poussait de dire : « Mais tais-toi donc..., tais-toi, ta plainte est sacrilège ! »

Elle crut qu'elle ne pourrait plus se vaincre longtemps si elle continuait à écouter cette clameur déchirante, presque animale, arrachée à l'instinct d'un être en détresse ; et, sans s'informer de l'état de Ruth, sans appeler personne, elle quitta la maison en hâte, comme elle y était entrée vingt minutes plus tôt ; elle n'avait pas même pris le temps de se débarrasser de ses gants ni de son chapeau : elle étouffait.

Hors de la salle à manger, c'était une véranda qui menait au jardin, et, au delà du jardin, le Bois de la Cambre. Myrrha courait droit devant elle, automatiquement, sans aucun projet arrêté si ce n'est celui d'échapper à la persécution de cette souffrance qu'elle avait entendu gémir tout près d'elle et songeant, avec une sorte de colère envieuse et de regret poignant, qu'elle aurait eu tous les courages, elle, pour souffrir ainsi, que l'espérance de donner la vie l'aurait soutenue et qu'elle eût accepté avec joie un mal qui avait la maternité pour récompense, cette maternité radieuse qui est le but indiqué, naturel et auguste de l'existence des femmes.

Déjà, elle ne voyait plus les murailles de la villa ; elle était dans le Bois, et la majesté superbe des grands hêtres, lançant leurs cimes de pourpre et d'or dans le bleu du ciel, la soulageait ; la mince brise d'automne qui faisait onduler le gazon des talus lui mettait dans les veines je ne sais quelle fraîcheur délicieuse ; un parfum de violettes s'élevait de la terre humide et le soleil avait un éclat discret et charmant qu'adoucissait encore la nuance brouillée des feuillages.

Quand M<sup>lle</sup> Naphtali, tout à fait paisible, regarda autour d'elle pour s'orienter, elle vit qu'elle était dans une des allées qui contournent le Lac, im-

médiatement derrière l'Ile, à deux pas de la plaine des Ecureuils. Au-dessus de sa tête, les branches se serraient, se mêlaient au point d'intercepter la lumière; à droite et à gauche, la forêt se déroulait indéfiniment, immense et déserte..., sans autre bruit que celui des faînes mûres tombant de haut, par paquets, dans les tas accumulés de feuilles sèches; sans autre vie apparente que celle des libellules qui dansaient à fleur d'eau, leurs fines ailes déployées, ainsi que des parachutes de gaze verte et bleue, que le vent eût dirigés. La jeune fille se sentait très lasse et, comme elle s'asseyait sur un des bancs de la rive, elle entendit un aboi brusque, la chute d'un corps lourd fendant l'eau morte, en même temps qu'une voix qu'elle crut reconnaître, s'écriait derrière elle :

— Hardi, Zénor ! Plonge donc, animal...

Elle se retourna; un grand jeune homme portant avec aisance le négligé blanc, en grosse flanelle, des sportsmen qui sont matineux, avait posé sur le banc une laisse et un fouet de chien, et il se tenait devant elle, la tête découverte, saluant.

Elle ne put réprimer un cri de surprise : c'était Paul de Coudenberg; elle lui rendit son salut.

Il paraissait étonné de trouver là M<sup>lle</sup> Naphtali toute seule, si tôt; et la toilette de la jeune fille, une curieuse toilette de velours bleu de roi, lise-

rée d'argent, avec toque et paletot pareils et qui n'était plus de mode, l'étonnait aussi; elle voulut expliquer ce qui la chassait de chez Ruth et l'affolement qui l'avait saisie : elle ne put pas; un sentiment de gêne retenait les mots dans son gosier; elle dit, enfin, qu'elle faisait un tour, en attendant l'heure de déjeuner chez des amis qui demeureraient dans les environs..., qu'elle avait renvoyé sa voiture.

Elle parlait vite, de son air hautain, par saccades, avec un tout petit tremblement dans la voix, et il se douta qu'elle lui gardait rancune de ce qu'il n'avait pas profité une seule fois de son invitation durant les trois derniers hivers écoulés.

Ils se contemplèrent un moment en silence; Paul de Coudenberg tourmentait entre ses doigts le pommeau de son fouet; Myrrha cueillit une fleur dans l'herbe. Et chacun, à part soi, évoquait le souvenir de cette après-midi qu'ils avaient passée si gaiement dans les combles de l'Alcazar, sous le plafond ouvert, à se confier leur histoire, comme deux camarades du même âge, que le hasard a réunis et qui se conviennent, tandis que, sur le théâtre, une foule de personnes représentait un jeu auquel ils ne s'intéressaient pas.

Zénor, en sortant de l'eau, les ramena à la réalité des choses; M. de Coudenberg expliquait qu'il venait au Bois chaque jour, de très bonne heure,

pour faire baigner ce chien ; son petit logement de garçon était à deux pas, rue de Crayer, et il ne descendait guère en ville, M<sup>me</sup> de Coudenberg étant à Ostende avec les princesses. Lui, il revenait d'un voyage en Ecosse ; il en avait ramené ce grand setter, qui était tout jeune et dont l'éducation demeurait à faire entièrement...

Myrrha, d'un geste joli, donnait ses mains à baiser à Zénor, et les deux jeunes gens se prirent à rire de l'air qu'il avait avec sa fine tête mouillée et ses oreilles longues, ruisselantes d'eau. C'était encore un goût commun qu'ils se découvraient : tous les deux adoraient les bêtes. Et ils restaient là, vis-à-vis l'un de l'autre, ne parlant plus, heureux d'être ensemble, sentant toute leur jeunesse qui leur enivrait l'âme, pour les rapprocher et les unir.

A la vérité, l'imprévu de la situation les gênait un peu ; aussi se tenaient-ils à distance, lui debout, elle assise, évitant tout contact et jusqu'au moindre frôlement de leurs doigts gantés. Une intimité subite était née de leur première rencontre : ils s'étaient plu mutuellement, ils s'étaient voué une sympathie très franche et très cordiale, dégagée de tout préjugé ; leur première conversation avait été celle de deux amis. Depuis, le temps avait couru : la séparation avait donné de l'importance à ce jour sans lendemain... ; ils

se retrouvaient, non plus comme deux jeunes garçons qui s'ignorent et qui s'attireront bientôt par toutes les affinités et tous les contrastes de leurs natures, mais comme deux êtres de sexes différents, qui se devinent et qui ont eu le loisir de penser l'un à l'autre.

Perdus au fond de cette forêt où, en dehors d'eux, les insectes seuls vivaient, remuant faiblement leurs ailes de gaze sur l'eau stagnante, ils éprouvèrent un trouble extrême...; et, quand M<sup>lle</sup> Naphtali se leva pour partir, le jeune homme ne la retint pas; il ne lui offrit point de la reconduire jusque chez ces amis dont elle avait parlé et où elle se rendait.

Une extraordinaire timidité les avait saisis tout à coup, un respect des convenances poussé jusqu'au scrupule enfantin : eux qui, ingénûment, à peine présentés l'un à l'autre, s'étaient mis à part, pour causer tête à tête, malgré plus de vingt personnes qui les espionnaient, ne trouvèrent à se dire, ce jour-là, que les phrases compassées qui sont de politesse courante entre gens de bonne éducation, prenant congé. Paul courba la tête, le chapeau à la main, très bas, avec une déférence grave, exagérée; Myrrha eut une lente inclination des épaules.

Cependant, tandis qu'ils se saluaient ainsi, ils ne purent faire que leurs yeux ne se rencontrassent

point : le regard qu'ils échangèrent leur donna chaud au cœur, et ils se sourirent au milieu de la sécheresse de cette cérémonie, ineffablement :

— Au revoir, monsieur.

— Mademoiselle...

Elle s'éloignait, et il ne poursuivit sa promenade que lorsque, les branches refermées sur les pas de la jeune fille, le galon d'argent qui ourlait sa robe éclatante ne parut plus, dans les verdure fanées, que comme une étincelle métallique sortie des rayons du soleil. Un instant, il eut la tentation de courir après elle, de la ramener et de lui dire des paroles, il ne savait au juste lesquelles, qui lui montaient aux lèvres en tumulte et qu'il regrettait de ne lui avoir pas dites pendant qu'elle était là, si près de lui et qu'il lisait à livre ouvert dans ses yeux d'un vert profond, si purs et si limpides qu'il y avait vu toute son âme reflétée comme en un miroir.

Ce regret fut d'ailleurs très court et indécis : Paul de Coudenberg, debout à côté du banc que Myrrha venait de quitter, songea que puisque sa grand'mère était absente, rien ne l'empêchait d'aller faire une visite à M<sup>lle</sup> Naphtali chez elle ; elle l'en avait prié avec beaucoup d'empressement, autrefois, et il avait manqué aux devoirs de la plus stricte convenance en ne profitant pas plus tôt de cette invitation qu'il avait acceptée.

Une douceur attendrie noyait le cœur de Myrrha. Le regard de Paul de Coudenberg la suivait, elle avait conscience de cela. Puis, lorsqu'elle fut très loin du jeune homme et hors de sa vue, elle se retourna..., elle demeura là un moment, pensive : elle aussi avait un regret, le regret de cette nouvelle séparation ; il lui sembla qu'elle perdait quelqu'un de cher et qu'elle le perdait pour la seconde fois. Peu à peu, elle en vint à reconnaître qu'elle avait eu tort de ne pas renouveler à Paul son invitation de jadis, de ne pas lui dire tout le plaisir qu'elle aurait eu à le voir chez elle..., mais ceci ne fit que passer très vite dans son esprit : son orgueil repaissait, ombrageux ; et elle s'en voulut de cette



intention fugitive : non, il ne fallait pas ; elle avait dignement agi en feignant d'oublier tout ce qui se rattachait au jour de leur présentation.

Elle hâta le pas, comme désireuse de mettre au plus tôt une grande distance entre eux, comme si elle eût craint que, rapproché d'elle, Paul pût deviner l'importance qu'elle lui accordait dans le secret de ses pensées.

Et, après la surprise de cette rencontre si brève et si glaciale, bornée aux saluts et aux compliments de simple convention mondaine, elle gardait au plus profond, au plus intime d'elle-même le souvenir des yeux de Paul, ces yeux jeunes et, en même temps, sceptiques, railleurs et tendres, d'un noir de velours, aux prunelles ardentes, et qui, sous leurs paupières à grands cils recourbés, lui avaient souri..., dont le regard la poursuivait, la caressait longuement pour la remplir d'un trouble qui la rendait confuse vis-à-vis d'elle-même et qu'elle n'avait jamais éprouvé.

Sous ce regard, tout ce qu'il y avait en elle de féminin s'était réveillé : elle souffrit d'avoir été rencontrée si mal mise et du changement qu'elle devinait devoir s'être produit en elle depuis qu'elle se négligeait tant. Elle se rappela les pieds tout petits de Paul de Coudenberg, si soigneusement chaussés, ses cheveux fins et souples, qui bou-

étaient, et l'élégance, le charme un peu mièvre de ce garçon élevé par une duchesse et dont les moindres mouvements révélaient la distinction et la haute naissance.

Cette comparaison qu'elle fit, mentalement, de la grâce du jeune homme, si séduisant et si délicat dans son négligé du matin, et de l'excentricité trop criarde de son propre costume à elle, piqua M<sup>lle</sup> Naphtali d'une indéfinissable amertume. C'était bien toujours le même sentiment que Paul de Coudenberg lui inspirait, sentiment qu'elle avait subi dès leur première poignée de mains échangée, il y aurait quatre ans bientôt; puis, partout où elle l'apercevait de loin, sans que jamais il s'approchât d'elle : que ce fût dans la rue, à la cour, dans le monde, ou, enfin, tout récemment, à cette exposition de fleurs, où il suivait son aïeule, accompagnant le roi et la reine, de dix pas en arrière, selon l'étiquette, tandis que les organisateurs de l'œuvre s'empresaient à faire aux Majestés et aux personnes de la suite les honneurs de leurs salons..., sentiment mixte, où il y avait de l'affection spontanée et le dépit d'un amour-propre très susceptible.

Elle, qui avait grandi dans un milieu où chacun était prosterné devant sa beauté, indulgent à tous ses caprices, extasié devant sa fortune, comprit bien vite que, pour ceux-là, au-dessus de la

Beauté et de l'Argent, il y avait quelque chose qu'ils prisaient fort et qui lui manquait; mais elle se défendit, comme d'une faiblesse coupable, de souhaiter ce quelque chose qu'elle avait toujours tenu en absolu mépris.

Quand Myrrha parvint devant la grille ajourée des Farenheim, elle fut surprise du peu d'intérêt qu'elle avait conservé pour eux; la nature reprenait ses droits : avant cette famille qui ne lui tenait par aucune parenté n'y avait-il pas elle-même, son « moi », ses satisfactions et ses peines ?

La maison avait repris son aspect accoutumé, seulement, une couche de paille s'étendait sur l'Avenue, de toute la longueur de la façade et, au premier étage, les stores étaient baissés devant les fenêtres de Ruth.

La jeune fille trouva M. Farenheim au rez-de-chaussée, se restaurant debout, frugalement, d'un petit pain qu'il trempait dans un bol de bouillon et, aussitôt qu'il l'aperçut, ayant déposé son pain et son potage, il alla à elle, la mine épanouie, les mains tendues :

— Mademoiselle Naphtali, ma pauvre chérie est sauvée... Elle dort; j'ai un petit garçon !

Il répéta ces mots : « un garçon, un garçon !... »

plusieurs fois de suite, riant, les yeux pleins de larmes, si ému et si sincère que son bonheur donnait envie de l'embrasser ; et il décrivait ses angoisses, la nuit affreuse qu'il venait de passer là-haut avec M<sup>me</sup> Dietrich et la garde, pendant que Ruth se roulait sur son lit... Car, cela avait duré ! « Dès la veille au soir, après le départ de Myrrha, la jeune femme s'était plainte et le mal avait été toujours en augmentant, pendant douze heures, jusqu'au moment de la délivrance. »

M<sup>lle</sup> Naphtali écouta ce récit d'un front impassible, distraitement, et quand Léo lui apprit que la mère et le bébé s'étaient assoupis maintenant, elle prononça, du bout des lèvres, une interjection, un « ah ! vraiment... » qui n'était ni bienveillant ni hostile.

— Voulez-vous les voir ? fit le brave garçon, nous monterons bien doucement, nous ne les réveillerons pas... Pendant ce temps, on s'occupera de vous servir à déjeuner.

Myrrha dit oui, qu'elle voulait bien..., mais plutôt par condescendance et sans rien de cet enthousiasme qu'elle s'était attendue à ressentir pour l'enfant dès qu'il serait là.

Ils montèrent ; à la porte de la chambre à coucher, se tenait M<sup>me</sup> Dietrich, imposante, sévère, un doigt sur les lèvres. Elle les contraignit à

ôter leurs souliers avant de pénétrer auprès de Ruth et trouva fort mauvais que son gendre eût amené là quelqu'un si peu d'heures après l'accouchement.

— Oh ! je n'insiste pas, je vais redescendre, s'écria vivement la jeune fille.

Et elle l'aurait fait sans les instances pressantes de Léo Farenheim qui rappelait à quel point M<sup>lle</sup> Naphtali était dans l'intimité de Ruth et comme elle avait aimé leur fils bien longtemps avant sa naissance : « Elle devait être pressée de le voir, elle qui en parlait et l'espérait avec eux depuis des mois ! »

Dans la chambre, un jour rose et tamisé régnait ; les pieds déchaussés de Myrrha enfoncèrent dans la haute laine d'un tapis persan... ; on l'entraînait vers le berceau, et là, au milieu d'un fouillis de dentelles, elle vit une laide petite figure bouffie et rouge, aux yeux clos, au nez épaté, qui ne lui inspira rien, ni sympathie, ni aversion.

Léo Farenheim, debout à côté de la visiteuse, retenant son souffle, l'interrogeait du regard. Elle ne trouva pas un mot à dire et, comme Ruth, réveillée, les apercevant tous les deux penchés sur la barcelonnette, demandait qu'on lui mît son fils auprès d'elle pour qu'elle pût l'embrasser, Myrrha n'eut pas même cette tentation bien fémi-

nine de dorloter dans ses bras le nouveau-né.

— Voyons, Myrrha, prends-le ; tu peux le prendre, je te dis, répétait l'accouchée, s'impatientant, croyant deviner que son amie se méfiait de son inexpérience ou craignait d'interrompre le sommeil du petit.

Très délicatement, de ses mains fines, M<sup>lle</sup> Naph-tali souleva le poupon. Et quand elle l'eut posé sur le lit de Ruth, quand elle le vit là, couché tout contre celle-ci qui souriait, de ce sourire lumineux qu'ont les jeunes mères, en extase devant leur premier-né, elle comprit, tout d'un coup, que les femmes, arrivées à son âge, ne sauraient aimer que leurs propres enfants et que si un sentiment excessif leur était permis à l'égard des enfants des autres, ce serait bien plutôt de la haine que de l'amour.

Elle n'avait pas de haine, mais une indifférence absolue, incommensurable. Il fût mort là, à l'instant, sous ses yeux, qu'elle n'eût éprouvé aucune émotion.

## XVI

Rentrée chez elle, la jeune fille pensa que l'hôtel Naphtali était, ce soir-là, moins sombre qu'il ne lui avait paru depuis tantôt six mois ; elle eut même un certain plaisir à se retrouver dans cette demeure qui était la sienne, où elle était née, où elle avait grandi, où tout parlait d'elle.

Naphtali, par hasard, n'avait aucune affaire, et ne sortait point ; ils convinrent de dîner en tête à tête, dans le petit salon japonais, sur un guéridon en jaspe, que Myrrha, revenue à ses goûts fastueux, voulut couvrir, en guise de nappe, d'un drap d'autel en fine batiste bordé d'une dentelle flamande incomparable, et qu'elle prit dans une de ses collections, assurant que ce serait bien

plus gentil de manger sur ce linge qui avait trois siècles et qui coûtait tant d'argent.

Miss Maud était en vacances dans son pays ; le père et la fille mirent gaiement le couvert, celle-ci choisissant ses porcelaines les plus rares, ses cristaux les plus merveilleux, de l'argenterie à ciselures qui venait des Médicis, des couteaux damasquinés d'or, à manche de malachite ; et, pour donner à la table un air de fête, elle courut à la serre et en rapporta un bouquet énorme, une gerbe de fleurs étranges, aux nuances barbares, aux formes désordonnées et dont le parfum ne ressemblait à aucun parfum connu ou qu'on eût pu nommer.

Jamais Myrrha n'avait été plus enjouée, plus prévenante, plus savamment charmeuse. Elle entourait son père de soins empressés, quittant son piano, où elle improvisait une marche triomphale, pour aller lui chercher un livre qu'il réclamait, le baisant sur les joues, sur le front, dans les cheveux, les bras jetés à son cou comme lorsqu'elle était toute petite ; et Naphtali, enchanté, mis en belle humeur par cette perspective d'une longue, d'une saine et reposante soirée passée là, avec son enfant, après on ne savait quelle fredaine qui le tenait éloigné de la maison depuis des mois, lui rendait ses caresses, tout ému de la trouver si bonne.



— Oh ! fillette, fillette, pourquoi ne faisons-nous pas cela plus souvent ? répétait-il, en l'attirant à lui.

Elle avait tenu à ce qu'on allumât le feu, trouvant que les soirées étaient fraîches déjà, et puis, qu'ils seraient mieux chez eux, plus confortablement, avec la gaieté, le bruit joueur des bûches qui crépitent sous les morsures de la flamme. Et elle riait, sur les genoux de son père, heureuse de l'avoir, de le sentir bien tout à elle, sans autre préoccupation et sans autre amour :

« Comment pouvaient-ils faire, tous les deux, pour se passer l'un de l'autre ?... Et pourquoi aller chercher, des distractions au dehors, chacun de son côté, quand ils étaient si bien là, réunis !... »

— Oui, va, aimons-nous, aimons-nous de toutes nos forces..., tu as raison, s'écria-t-elle, la voix vibrante de tendresse, en se blottissant auprès de Naphtali. Pensons que nous ne sommes que nous deux : que je n'ai que toi, que tu n'as que moi !...

Elle s'interrompit, la tête tout contre l'oreille de son père, le corps secoué d'un frisson. Naphtali pleurait, confus et repentant, comme chaque fois qu'il voyait sa fille aimable pour lui et que l'élément féminin, de sa propre exécution ou de toute autre manière, se trouvait momentanément retranché de son existence.

— Je n'ai que toi..., bien sûr, je n'ai que toi

au monde, répondit-il enfin, d'une voix entrecoupée.

Et il reprit, avec feu :

— Aussi, je t'adore, tu sais bien; je t'ai toujours adorée; et comment n'en serait-il pas ainsi : tu es mon seul trésor, et je n'en aurai jamais d'autres ? Toi, au moins, tu te marieras, tu auras des enfants, une nouvelle famille; dans ton avenir, la place du père est toute petite... Moi, je n'ai pas d'avenir, ma vie s'arrête à toi !

Il parla encore quelque temps, en belles phrases sonnantes, entremêlées d'un peu de romain très doux.

Et, à voir son père, dans la fleur de l'âge, élégant et svelte en dépit de quelques cheveux qui grisonnaient aux tempes, à entendre cette voix chaude et persuadante, dont l'accent faisait écho aux meilleurs souvenirs de son enfance, Myrrha sentit une félicité indicible qui lui ensoleillait l'âme : elle était bien, bien jeune encore, la fille de ce joli homme qui n'avait que quarante-cinq ans et ne les paraissait pas !

Elle se regarda dans la glace et elle se trouva très belle; mais sa robe, une robe de soirée en velours nacarat que criblaient des pampilles de jais rose, lui déplut. Elle demanda à Naphtali ce qu'il en pensait, et il fut de son avis, citant aussitôt, à

l'appui, un cancan de coulisse : la petite Y., du *Parc*, le premier jour où elle parut en scène avec une toilette pareille et venant de chez le même couturier, fut sifflée par quelqu'un qui déclara la juger mal mise :

— Tu devrais t'informer, savoir au juste quel est le fournisseur de Lucy de Baral, l'ingénue du théâtre des Galeries ; voilà une fille qui sait s'habiller ! ajouta-t-il d'un air convaincu.

Myrrha le félicita de cette excellente idée : elle enverrait quelqu'un, on interrogerait habilement la femme de chambre de l'actrice. On saurait toujours...

Alors, ils partirent sur des projets de costumes tout à fait saugrenus, assortissant les tons, combinant des garnitures : « Myrrha était dépourvue comme la fourmi... Dame, depuis le temps qu'elle se fagotait ! Mais c'était fini : dès le lendemain, elle pousserait une reconnaissance en ville, chez les marchands les plus en renom. Elle voulait des choses renversantes de simplicité ; c'était son goût, à présent. »

Le maître d'hôtel venant annoncer que les huîtres étaient servies, les surprit, fort absorbés par une discussion touchant la forme des chapeaux qu'on porterait l'hiver.

Ils s'étaient composés d'avance un menu plein de recherche et, d'un commun accord, avaient

décidé de ne boire que du champagne frappé.

Ce fut une dînette qui leur rappela les plus joyeuses du temps de l'adolescence de Myrrha; elle disait :

— C'est bon, tu ne trouves pas ? Moi, il me semble que, depuis des années, je n'avais plus mangé d'un tel appétit... Et puis, il fait joli chez nous, joli et chaud.

Elle avait des espiègeries, des expansions de gamine; et, après minuit, lorsque, très lasse, anéantie par les fatigues de ce long jour, elle s'endormit sur l'épaule de son père, le buste abandonné, les cheveux défaits, il sembla au banquier qu'elle était redevenue petite fille; il se souvint de l'avoir tenue ainsi, bien des fois, en revenant du spectacle ou de la promenade, le soir, et qu'il lui disait :

— Nous recommencerons ça, mon mignon ; nous referons ça bientôt...

Hélas ! le temps avait passé, et combien ils avaient peu joui de ce saint bonheur d'être ensemble, tous les deux...

. Une heure plus tard, Myrrha, se réveillant en sursaut, jeta cette phrase négligemment, tandis qu'elle se disposait à passer dans sa chambre :

— A propos, l'évènement a eu lieu chez les

Farenheim : ils ont un petit garçon qui deviendra très beau, s'il faut en croire la garde. Pour le moment, il est vilain comme un singe.

## XVII

Le lendemain, Myrrha ne fit que passer chez les Farenheim, pour prendre des nouvelles de l'accouchée et, comme Léo lui proposait d'attendre une seconde encore : « Qu'on allait déshabiller l'enfant et qu'elle le verrait au bain... » la jeune fille s'excusa :

— J'ai affaire, je vous assure ; vous me le montrerez une autre fois... je reviendrai...

Elle s'échappait, fuyant l'envahissante personnalité de ce poupon qui lui devenait importun, décidément.

Et, tout l'après-dîner, elle courut les boutiques avec Naphtali qui en profita pour lui offrir un rang de perles admirables, histoire de marquer leur retour à l'affection paternelle et filiale. Ils

achetèrent des vêtements de toutes espèces pour Myrrha, des choses dont elle n'avait aucun besoin mais qui la tentaient. Soudainement, comme une inspiration inexplicable, un goût très raffiné et très subtil lui était venu : elle commanda chez sa couturière trois robes d'une grande simplicité, en exprimant le vœu d'en avoir au moins une tout de suite : c'était une robe de drap blanc brodée d'œillets, à mettre chez elle, en demi-toilette, qu'elle jura de n'accepter point si on ne la lui livrait dans les quarante-huit heures :

— Nous sommes jeudi ; faites en sorte que je l'aie pour lundi matin au plus tard, sinon je la refuse, déclara-t-elle.

La tailleuse, habituée aux bizarreries d'une cliente qui ne marchandait jamais, promit d'être exacte ; sans perdre une minute, elle fit bâtir le corsage, afin de l'essayer elle-même à Myrrha, séance tenante. Naphitali ouvrait de grands yeux, ne comprenant rien à cette hâte qui tourmentait sa fille tout à coup, après des mois entiers où elle ne s'habillait même pas :

— Mais enfin, qu'est-ce qui te presse comme ça?... Attendrais-tu quelqu'un pour lundi ? lui demanda-t-il en riant, lorsqu'ils furent remontés en voiture.

Elle hocha les épaules et, les yeux à la portière, d'un ton distrait :

— Moi ? pas le moins du monde.

Un nuage de pourpre lui était sauté aux joues.

« Au fait, mais, non, je n'attends personne », songea-t-elle.

Ceci la rendit soucieuse.

Elle n'attendait personne, mais elle espérait quelqu'un : depuis qu'elle avait revu Paul de Coudenberg, malgré elle, son esprit était occupé de l'idée qu'il pourrait bien venir lui faire visite, le jour où elle recevait ; tout d'abord, elle se jugea folle, de supposer une chose aussi invraisemblable : comment serait-il venu chez elle, justement, maintenant..., après des années qu'elle l'en avait prié sans qu'il en profitât jamais ?

En un souvenir brusque, elle se rappela leur rencontre au Bois, cette communion de leurs regards au moment où ils se séparaient. Alors, ce qui n'avait été pour elle que soupçon vague se métamorphosa en certitude : il viendrait, elle en était sûre.

Et, dévotement, avec ce fond de superstition qui était en elle, elle l'attendit.

Pour lui, elle fit ouvrir et aérer les riches salons de l'hôtel, où l'on n'entrait guère depuis le départ de M<sup>me</sup> Naphtali et qui étaient passés de mode, mais sans rien perdre de leur caractère de splen-



deur sobre et distinguée; pour lui, elle se voulut très belle... très belle et cependant très simple, comme sont les jeunes filles de l'aristocratie, selon les informations minutieuses et décoratives des journaux mondains. On eût dit que, de loin, à la muette, à travers l'espace, il lui dictait ses préférences et, déjà, elle, l'altière et l'indomptable, subissait cette suggestion sans lutter.

Pour lui, pour que son salon ne lui parût pas trop monotone, elle lança dans Bruxelles et chez des élus triés sur le volet, une trentaine de cartes d'invitation, où elle rappelait que M<sup>lle</sup> Naphtali avait repris ses réceptions et que c'était toujours le lundi.

## XVIII

Il vint... ; et son impression, en pénétrant chez Myrrha, fut la surprise. Ce qu'il savait d'elle, de l'indépendance de son esprit, de son éducation lâchée, de ses relations douteuses, ce qu'il devenait des habitudes de vie de cette originale affichant crânement son dédain de tout préjugé, et qu'il avait vue, une première fois, à l'Alcazar, suivre sans sourciller une pochade plus que leste, dans un milieu exclusivement masculin..., qu'il avait rencontrée ensuite, courant les bois, toute seule, à une heure insolite..., le peu de documents qu'il avait pu réunir sur le ménage du père trop jeune et de la fille mal surveillée ne l'avait point préparé à ce qu'il vit, ce lundi-là, chez les Naph-tali : une suite de trois grands salons d'un luxe

cosu mais, en même temps, sévère et dont la décoration de palissandre et de bronze doré rehaussant un meuble de Beauvais authentique, devait remonter à plus de dix ans; des tableaux d'un art fort sage, signés de noms indiscutables, des tapisseries de haute lice déteintes et des plantes vertes dans des cache-pot en rocaille; quelque chose de froid, d'honnête, de majestueux qui ne révélait pas du tout le parvenu et, à peine, le millionnaire : l'ensemble avait plutôt un je ne sais quoi vieilli, qui lui fit penser à l'hôtel glacé de son aïeule, cette paix grave, cette pointe de mystère morose qu'ont les appartements de parade où l'on n'entre que par exception.

Myrrha, rougissante dans une robe de drap blanc, l'accueillit ; il crut sentir que sa main tremblait lorsqu'il la lui serra et il eut vite fait de remarquer, dans la mise et le visage de la jeune fille, une transformation qu'il n'eût pu préciser mais qui le charma. Ses yeux éblouis la contemplaient et il la trouvait si autre qu'il ne s'y était attendu, si exquise dans sa toilette montante et que ne rehaussait aucun bijou, si nouvelle pour lui, qu'il se troubla et ne réussit à lui dire que ces mots, qu'il savait ridicules et qui lui montèrent aux lèvres malgré lui :

— Oh ! mon Dieu, que vous êtes belle aujourd'hui !

Il les dit très bas, avec conviction, d'une voix caressante, et il saisit, dans la physionomie de Myrrha, une lueur fugitive qui lui fit comprendre qu'elle était heureuse de sa présence.

— Il est positif qu'on ne connaît réellement une femme qu'après l'avoir vue chez elle, dans son intérieur, songea-t-il.

Pourtant, une métamorphose aussi radicale l'intriguait : entre la grande fille imposante dont il gardait le souvenir, et la vierge timide qui lui apparaissait ce jour-là, il y avait de telles oppositions que c'était à en nier l'évidence. M<sup>lle</sup> Naphtali l'intéressa davantage, par cela même qu'il la pénétrait moins ; et il se prit à l'observer attentivement, avec l'inavoué et ardent désir de résoudre une énigme où, sans aucune indication spéciale, il croyait démêler quelque chose qui le touchait, lui, personnellement.

Elle se montra affable, avec toutes les modesties et toute l'inexpérience d'une très jeune fille obligée, par hasard, de remplir seule le difficile emploi de maîtresse de maison et peu au fait ; elle eut un mot de bienvenue pour tous ses visiteurs, une inclination de tête infiniment naïve et presque gauche pour chaque nouvel arrivant qui allait la saluer ; elle parla peu, s'effaçant, laissant tout le poids de la réception à son père et à miss Maud,

assez embarrassés, d'ailleurs, et que la masse des figures inconnues qui défilèrent devant eux consternaient ; c'étaient de très jeunes garçons ou des vieillards, des familles à l'air obséquieux, des gens du monde financier, du grand monde et d'un autre monde encore, d'un monde louche, mal définissable, vivant on ne savait comme : étrangers de marque et exotiques venus de loin, introduits à la légère, acceptés de même ou, sur la foi de leur brochette ; la plupart étaient juifs et, probablement, pour Myrrha, ce titre avait suffi.

Au moment de l'entrée de Coudenberg, les premières fournées se retiraient déjà : il était plus de cinq heures. On prenait du thé froid avec un biscuit, des sorbets, des vins de dessert, une grenade ou du raisin ; les hommes ne fumaient point. Les femmes étaient peu nombreuses ; il s'en étonna et ne put s'empêcher d'en faire la remarque à Vigliane, la seule personne, de toute cette cohue, qui fût de son intimité et qu'il avait aperçu coquetant autour d'une fillette à peine nubile.

— A la bonne heure, mon ami, je constate que vous avez découvert ici une vraie rareté : une jolie femme ! s'écria-t-il, raillant imperceptiblement le vieillard qui allait à lui, les mains tendues, après avoir installé sa petite compagne devant une assiettée de gâteaux.

— Eh ! dites tout bonnement : une femme, rec-

tiffa celui-ci, de son ton finaud...; laids ou jolis, les échantillons du sexe faible brillent par leur absence, ordinairement, chez les Naphtali et je me demande encore comment cette enfant est tombée dans leur salon.

— Qui est-ce ?

— Oh ! rien ; une petite juive de Silésie, dont le père est accordeur de piano ou maître d'allemand, je ne sais pas au juste. Les autres sont des bourgeoises : la sœur d'un sous-rabbin et l'épouse d'un agent de change..., très bien, celle-là, par exemple : beau profil, beau galbe, une matrone de l'Ancien Testament..., vous la voyez d'où vous êtes : elle a une toilette mauve et un chapeau garni de plumes ; elle cause avec quelqu'un.

— Au fait, mais oui, dites-moi..., comment se fait-il qu'on reçoive si peu de dames ici ?

— Ah ! mon cher, vous ne connaissez pas Myrha : c'est un garçon ; la société des Eves, ses semblables l'excèderait.

Le vieux galantin avait dit cela d'un air tranquille, sans aucune arrière-pensée ; cependant Coudenberg en fut touché désagréablement : cette idée, d'une jeune fille entourée d'hommes et rien que d'hommes le blessait, dérangeait le modèle que son éducation lui avait fait concevoir de l'idéal féminin tendre, poétique et si bien admis par ses propres aspirations, qu'après huit ans de

libres amours, il le retrouvait doux, radieux et inviolé au fond de son cœur. Il cherchait Myrrha des yeux, dans l'instinctif espoir que sa vue seule allait le rassurer.

Et, en effet, il la vit si pure, si blanche, avec ses admirables cheveux d'or séparés en bandeaux, chastement, sur son front de divinité, si gracieuse et d'une grâce tellement ingénue que, prenant Vigliane par le bras et lui indiquant la jeune fille d'un geste victorieux, il répliqua :

— Ce que vous venez de me dire me consterne : je crois n'avoir jamais rencontré de femme plus vraiment femme que M<sup>lle</sup> Naphtali.

Ceci fut prononcé péremptoirement, non sans une nuance d'aigreur ; puis Coudenberg reprit, d'un ton badin :

— Les échantillons qu'on lui aura donnés à choisir étaient de mauvaise qualité, j'imagine, et cela l'aura dégoûtée de l'espèce en général.

Vigliane lustrait les pointes de ses moustaches trop noires ; il attira le jeune homme dans une encoignure et, avec une sorte d'indulgence protectrice :

— Mon cher petit, vous me faites l'effet d'être en bon chemin pour devenir amoureux de M<sup>lle</sup> Naphtali, lui glissa-t-il dans l'oreille. Prenez bien garde : d'autres, beaucoup d'autres s'y sont aventurés déjà, d'autres s'y sont brûlés les ailes !...

Paul allait protester ; il l'interrompit. Il continua, gravement, cette fois, presque solennellement, voulant qu'on ne se méprît point au sens de ses paroles :

— Je connais Myrrha depuis son enfance ; vous pouvez l'aimer..., elle le mérite. Mais, pensez à M<sup>me</sup> de Coudenberg-Lyden !

L'exorde du prince avait ravi son interlocuteur. Puis, brusquement, ces deux noms rapprochés : *Myrrha*, *M<sup>me</sup> de Coudenberg*, le bouleversèrent ; la consonnance seule que produisait cette réunion de syllabes lui parut choquante ; il y percevait comme un cliquetis de menaces, une odeur de bataille et de tempête. *Vigliane*, doctement, répétait :

— Pensez-y, pensez-y.

Alors, le jeune homme éclata de rire : pourquoi se mettre ainsi martel en tête ? Ces deux femmes ne se rencontreraient jamais. Il n'était pas amoureux de Myrrha.

Cordialement, il secoua la main du prince, il lui dit, d'un ton très dégage :

— Vous avez de l'imagination, cher monsieur ; sapristi, comme vous y allez ! Il m'a fallu m'interroger, me tâter bien, avant que je me risquasse à vous certifier que je ne suis pas atteint de la maladie que vous m'attribuez : j'ai eu une minute de doute, figurez-vous.



Vigliane hocha les épaules, à la manière de quelqu'un dont la conviction est arrêtée et qui n'en changera point.

Ils avaient fait le tour des salons, inconsciemment, pendant qu'ils causaient, et le hasard de leur promenade venait de les conduire devant une console en laque, incrustée de nacre et de corail, sur laquelle était placée une petite statuette, un marbre poli et jaune comme un vieil ivoire, représentant un enfant nu, riant :

— Tenez, voilà un chef-d'œuvre, fit le prince en s'approchant ; c'est la figure du *Rieur* de Donatello, dont le Musée de Florence ne possède qu'un moulage incomplet ; examinez mieux, remarquez l'anatomie et la ligne : est-ce assez fort, hein?... Est-ce assez vivant ? On a raison de donner ça à copier dans les écoles de dessin : c'est du grand art..., et si naïf, en même temps, si facile d'exécution... Chaque fois que je le retrouve là, ce petit bonhomme, j'en ai pour une semaine à y rêver. Malheureusement, Naphtali en sait l'importance et il ne me le céderait que s'il pouvait réaliser sur moi un sérieux bénéfice. Je le connais. Ah ! misère, il n'y a plus que ces gens-là pour avoir de belles choses !

Paul regardait autour de lui : à part les tapisseries de Flandre, qui prenaient les panneaux, quelques anciennes majoliques, vases et plats de

grande taille, et trois portraits dans le caractère néo-grec des disciples de M. Ingres, froids, gourmés et d'une pratique très mince, il n'apercevait aucun vestige de ces « belles choses » auxquelles Vigliane semblait faire allusion et dont le banquier aurait été l'heureux propriétaire.

— Ah ! mon fils, reprit le vieillard, qui l'avait deviné, ce n'est rien ici..., mais si on vous introduisait là-haut, si vous pouviez voir les appartements de Myrrha ! — Tout, je vous dis, elle a tout. C'est une passionnée, vous savez, Myrrha, une excessive et une orgueilleuse : elle aime faire immense, démesuré, fou ! Un moment, elle a eu le caprice des bibelots du Levant, des porcelaines de la Chine et du Japon..., ça arrivait chez son père, par déballages formidables, à croire qu'elle en allait frêter des navires ; puis, ce furent successivement : les verreries arabes, les étoffes persanes, les tableaux de Brueghel de Velours. A présent, l'heure de la statuaire a sonné, la statuaire moderne : il y a quelque part, au fond de je ne sais plus quel faubourg, un pauvre diable de bohême qui a du talent et qui crève de faim..., Myrrha a su son histoire, qui est touchante, à ce qu'il paraît : elle y est couru, avec Servian, un beau matin ; et, la voilà qui se toque de la sculpture de ce garçon, qui achète en bloc ce qui se trouve

dans son atelier et envoie ici, par une tapisserie, des nymphes, des lutteurs, des baigneuses de dimension naturelle, sans le moindre costume, et jusqu'à un projet de fontaine, un monument à mettre sur une place publique. Vous pensez bien que dans cette quantité de machines qu'elle garde là-haut, on compte quelques pièces acceptables et que si tout, absolument, n'est pas supérieur, il y a quand même des merveilles dans l'ensemble. Il faudrait trier, voilà..., mais, la modération n'est pas dans son tempérament; je vous l'ai dit : c'est une emballée. Elle a de l'argent, elle le jette par les fenêtres; elle fait bien : c'est la revanche du million. Ses ancêtres ont travaillé dur pour l'amasser, cet argent et ils ne le prodiguaient point..., elle, elle est magnifique et, en vérité, il n'y a plus que ceux de sa race pour pouvoir l'être. Nous autres, nous sommes finis; ainsi va le monde. Y a-t-il une famille noble, en Belgique, capable de rivaliser de générosité avec les Salvador, par exemple, qui viennent, de leurs deniers privés, d'établir ce refuge pour les errants de nuit, cette maison de santé au bord de la mer, pour les enfants rachitiques et cet ouvroir pour les jeunes filles, à Andenne, dans la province de Liège, où ils ont un château? L'autre semaine, un Doria a épousé] une juive : la dot de la demoiselle était de vingt millions et on les aurait donnés en numé-

raire si les Doria avaient voulu. Ah ! mon ami, mon ami..., même aux meilleures époques, avons nous jamais été grands comme ça, nous autres ?

— Non certes ; mais nous n'étions pas si riches non plus, répliqua Paul.

Sur quoi le prince poursuivit :

Voilà, nous en étions bien empêchés : notre oisiveté nous condamnait à la parcimonie ; à part l'état militaire qui, dans le cas général, n'a jamais été bien lucratif, on dédaignait le travail ; les fortunes ne pouvaient s'arrondir que par les alliances, l'or fuyait, coulait de main en main, s'épuisait et ne revenait plus, aucune source n'étant là pour alimenter. Ceux-ci, au contraire, continuent à peiner quelles que soient leur richesse : c'est dans le sang ça ; ils accumulent et ils nous engloutiront jusqu'à la dernière miette. Nous sommes des déclassés, promis au ridicule des troubadours avec notre fureur du clinquant. Eh ! juste ciel ! Soldat ? C'est ça qui vous donne du prestige dans un pays où l'armée n'a pas de raison d'être et, dans un siècle qui a jugé la guerre, qui la tient pour ce qu'elle est : une sanglante absurdité. Mieux vaut le trafic, n'importe quel trafic... Ainsi, que suis-je, moi qui siège au Sénat pourtant..., que suis-je à côté de ce Naphtali qui paie plus d'impôts que moi et qui donnera à sa fille, le jour où elle se mariera, un douaire royal ? — En

attendant, elle en gaspille, la petite ; il faut voir !...

Avec complaisance, il se remit à parler des appartements de Myrrha, de son boudoir couleur d'aurore, au plafond peint à fresques..., de la loggia qui s'avavançait sur le boulevard, aveuglante de dorures, si curieuse !... de son jardin d'hiver qui communiquait l'illusion parfaite d'une forêt de l'Équateur. Tout cela était un peu fantasmagorique, disparate et sans style, mais que de jolies bêtises elle avait, cependant !

Le vieux beau ne tarissait plus, il détaillait, il scrutait minutieusement les moindres futilités de cet intérieur, avec des phrases d'enthousiaste et de voluptueux : ça avait toujours été sa prédilection, ce coquet appartement de M<sup>lle</sup> Naphtali..., c'était le triomphe de la fantaisie extravagante, un entassement, un véritable entassement de riens précieux, resplendissants ou baroques !

— Et, ce que cela sent bon là-dedans, mon cher ! ajouta-t-il, en avançant les lèvres d'un air de gourmandise ; elle est bien de l'Orient, cette petite : elle raffole des parfums.

L'autre, très intéressé, ne put retenir cette question :

— Comment savez-vous cela ?

— Eh ! mon fils, quand Naphtali nous invite, c'est là qu'on dîne, entre hommes.

Vigliane avait toisé Paul, de haut en bas, surpris

de l'ignorance de ce garçon qui ne connaissait rien aux coutumes des gens chez lesquels il était. D'où tombait-il, pour être si peu au courant de la façon dont Myrrha recevait les intimes de son père !

— Cette habitude remonte au temps de la première enfance de M<sup>lle</sup> Naphtali, expliqua le prince : Servian et moi nous la gâtions et, comme cela flattait son petit amour-propre de nous donner la dînette chez elle, le père, qui n'a jamais su rien lui refuser, s'amusa à faire servir là-haut, quand nous en étions. Les années ont passé : la fillette est devenue une grande personne, mais le pli est pris : on continue.

Coudenberg n'insista pas davantage ; tout ce qu'il venait d'apprendre de Myrrha le déroutait encore une fois, détruisait la nouvelle idée qu'il venait de se faire d'elle, en le ramenant à ses premières incertitudes sur cette superbe révoltée, méprisante des usages et des exigences du monde. Et, soudain, une curiosité aiguë, un désir jaloux d'en connaître plus encore, de la voir, lui aussi, chez elle, là-haut, dans sa retraite où cela sentait si bon, le travaillèrent. Pourquoi pas lui, puisque tant d'autres y étaient montés !

Le prince s'en allait et, comme il l'engageait à l'accompagner, Coudenberg répondit vivement :

— Non ; je reste.

M<sup>lle</sup> Naphtali, appuyée à la cheminée de son salon d'apparat, reflétée tout entière, de face et de dos, dans deux glaces qui se faisaient vis-à-vis, était debout, la tête haute, le front pensif, un pied sur les chenêts, très grande, mais d'une taille souple et fine, qui accusait à peine dix-huit ans. Le crépuscule allait tomber et les derniers rayons du jour mourant l'enveloppaient d'une lumière indécise et rosâtre qui avait un éclat surnaturel ; le jeune homme allait à elle, magnétiquement attiré, oubliant déjà les espèces de doutes mauvais qui venaient de l'assaillir, quand il ouït la voix bien connue de quelqu'un qui arrivait et qui criait dès l'antichambre, familièrement :

— Fillette, je suis de retour d'Ostende..., ma première pensée est pour vous ; je ne m'attendais guère à vous trouver en aussi brillante compagnie. — Ah ! justement, votre jour de réception : lundi ?... je tombe mal.

C'était Servian ; il entrait. Myrrha avait fait quelques pas au-devant de lui ; ils se serrèrent la main. Le journaliste paraissait contrarié de ne l'avoir point trouvée seule ; il refusa de s'asseoir, répétant que « le monde, il n'aimait pas ça..., que ça le mettait mal à l'aise ; qu'il préférerait revenir le lendemain... »

Et, tout en se défendant avec une énergie co-

mique et une argumentation quintessenciée qui faisaient dire aux assistants : « Quel drôle de corps ! » il plaçait sur un meuble une gerbe d'orchidées et un petit paquet très enveloppé et très ficelé dont le contenu devait être fragile, à en juger par les précautions qu'il prenait en le maniant. Il ajouta, baissant le ton, parlant pour M<sup>lle</sup> Naphtali toute seule :

— Voici : je te rapporte un cadeau ; c'est un chalet suisse. Pas banal, hein, pour revenir d'Ostende ? — Un chalet suisse en coquillage. Tu ris ? C'est bien ; je suis content et je file. Attends-moi demain matin, comme d'habitude.

Paul de Coudenberg entendit, il surprit le regard d'intelligence qu'échangeaient le journaliste et la jeune fille ; il avait remarqué l'accueil que celle-ci avait fait à Servian et qui était plus cordial que celui fait aux autres. Il en conclut que, décidément, cet homme tenait beaucoup de place dans la vie de M<sup>lle</sup> Naphtali ; cela l'offusqua. Quels liens unissaient donc ces deux êtres, qu'ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre ?... Myrrha suivait la répétition des pièces de Servian, sortait seule avec Servian pour aller chez des bohèmes dont elle était la providence, recevait Servian à des heures particulières et quand elle ne recevait personne autre...

Je ne sais quel serpent venimeux mordit Cou-



denberg au cœur tandis qu'il s'appliquait à cette constatation ; et il souffrit du soupçon qui venait de l'effleurer. Il laissa partir le journaliste ; puis, immédiatement après, il prit congé.

Comme il atteignait la porte, salué par Naphtali et par la gouvernante, Myrrha qui lui faisait la conduite, lui tendit la main et, d'un accent très doux, où il y avait presque une prière :

— Monsieur de Coudenberg, est-ce que vous reviendrez ? murmura-t-elle.

Il s'arrêta, saisi, ne pouvant en croire ses oreilles ; il dit, poussé irrésistiblement à cette demande :

— Le désirez-vous ?

Ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune fille : elle avait pâli et toute sa physionomie trahissait l'effort qu'il lui fallait faire pour vaincre son orgueil qui, visiblement, réprouvait cette intempestive humilité. Elle répondit enfin, d'un ton net, en le regardant bien en face :

— Oui, je le désire.

Il comprit que, s'il restait une seconde de plus, ses paroles allaient dépasser ses intentions ; il s'efforça de réagir contre l'émotion qui le gagnait, de retrouver la formule du compliment usuel que doit à la femme dont il a été l'hôte, tout homme bien élevé quittant son salon ; il prononça avec

une politesse froide, que démentait l'altération de ses traits et de sa voix :

— Je reviendrai, certes, mademoiselle, trop heureux que vous m'en ayez donné la permission.

Il s'en fut, l'âme réjouie, les artères battant, gardant au fond des yeux la vision d'une Myrrha jeune et candide, vêtue de blanc, coiffée en bandeaux, s'appuyant à la cheminée de son salon d'apparat, vis-à-vis d'une glace qui la reflétait en pied, nimbée par les rayons du jour mourant. Et il se disait :

— Je n'y retournerai jamais plus ; elle m'ensorcelle !

Avant d'aller dîner à son cercle, il courut jusqu'à la place du Sablon ; il voulait voir si, d'aventure, M<sup>me</sup> de Coudenberg n'était pas revenue d'Ostende, elle aussi ; si elle n'avait adressé, de là-bas, aucune indication spéciale à ses domestiques. Le vrai, c'est que la perspective de la solitude lui était insupportable en ce moment-là et qu'il se sentait dans une de ces dispositions d'esprit où l'on a besoin de se retrouver auprès des siens : cette vieille femme qu'il espérait constituait sa famille.

Jeté à gauche de la place, dont il tient tout une longueur tandis que l'hôtel d'Aremberg en tient le fond, le palais des ducs de Coudenberg, qui s'étend jusqu'à la rue des Petits-Carmes,

était désert, morne, silencieux ; des folles herbes avaient poussé entre les ais disjoints de sa porte d'honneur à armoiries en relief, flanquée de torchères en stuc gris, que supportent des figures allégoriques d'un archaïsme rébarbatif.

Devant l'hôtel d'Aremberg, historique aussi, célèbre entre tous ceux de ce quartier où habitaient jadis, exclusivement, les grands seigneurs, s'élève une fontaine consacrée aux comtes d'Egmont et de Hornes et autour de laquelle règne un square tout en fleurs, d'un pittoresque ingénieux, grâce à son grillage en fer forgé, que surmontent, au lieu de fers de lances, des statuette très modernes d'hommes du peuple en costume de travail, posées haut sur des colonnades en grès bleu.

Au delà, vers la rue de la Régence, on distingue les roses gothiques, le portail à boulons, le clocher fruste, aujourd'hui mangé de mousse, de l'église Notre-Dame-des-Victoires. Et, ainsi dressées, entre des monuments d'un autre âge, dans un centre naguère aristocratique, les silhouettes aériennes de ces artisans ayant aux mains les outils de leur métier, soulignent d'une pointe d'ironie méchante le délabrement de l'église, l'abandon des deux palais où, le plus ordinairement, personne n'habite. Un groupe en pierre, des comtes d'Egmont et de Hornes, termine la fontaine, mais

cette représentation sentimentale des victimes de Philippe II, marchant au supplice en toquet empanaché et en manteau trop vaste, n'est guère impressionnante et tout l'intérêt, un intérêt de vie et d'action, se concentre sur les chaudronniers, les peintres, les arpenteurs, les forgerons des colonnades. Ils sont là une armée remuante, se détachant en vigueur dans la lumière et, comme le terrain de la place dégringole en pente roide vers le Bas-Bruxelles, ils semblent courir à la conquête de quelque idéal nouveau qui ne serait plus au ciel, mais sur la terre.

Un avocat à la Cour de cassation, alors député de l'Extrême-Gauche, d'humble extraction, Flamand de naissance, et très populaire parmi la jeunesse des écoles, ainsi que dans les cercles ouvriers qui le voulaient ministre, habite une petite maison, tout près ; et quand ses partisans viennent lui donner l'aubade, c'est à croire que tous ces plébéiens, que ce peuple de bronze est descendu de ses piédestaux dans la rue, pour applaudir à la fortune d'un des siens.

Cependant, le palais des ducs de Coudenberg a grande allure : un membre de la famille élevé à la dignité d'échevin de Bruxelles, fut autorisé, en 950 à prendre l'écu de sa charge, et ce vieil écu brabançon portant : « d'azur à trois piques d'or » se retrouve en cartouches, non seulement

sur la porte externe, mais sur le principal corps de logis, au fond de la cour d'honneur, et sur chacune des ailes qui en dépendent, et qui ont été construites, celle de droite par Carolus de Coudenberg, chef de la Commune bruxelloise lors de la révolution de 1477, et celle de gauche par Jan de Coudenberg, seigneur de Moendael, mort sur le champ de bataille d'Héligerlée, en 1568 : l'une a les tours rondes et les murailles à créneaux, du Moyen-Age ; l'autre remonte à cette époque transitoire des commencements de la Renaissance, où l'art s'affine et cherche la grâce tout en retenant quelque chose des raideurs du passé. Le principal corps de logis est de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle ; c'est de beaucoup le plus remarquable : il a des façades fleuries et des balustres à fioritures ; des gargouilles ouvrent leurs gueules monstrueuses le long de son toit de tuiles et des nymphes rieuses, partant du rez-de-chaussée, soutiennent le poids de ses étages, tandis que des bas-reliefs d'une extrême délicatesse festonnent ses balcons en corbeilles.

Paul ne trouva là que les concierges, toute la valetaille étant en congé et partie, en masse, pour une kermesse de village. M<sup>me</sup> de Coudenberg n'était pas rentrée encore ; elle avait envoyé sa femme de chambre en ville, quelques jours auparavant, mais sans faire aucune recommandation,

sinon qu'on tint ses appartements prêts pour le mois d'octobre, le retour des princesses dépendant uniquement de l'état du baromètre.

Cette villégiature prolongée qui le privait de sa grand'mère en une circonstance où il désirait si vivement la voir, contraria le jeune homme.

Il était entré dans le jardin ; il avançait sous les antiques charmilles qu'on aperçoit de la rue des Petits-Carmes, et qui, au temps des premiers ducs de Coudenberg, bordaient l'avenue carrossable menant aux écuries de la propriété. Depuis près d'un siècle, la porte cochère ouvrant sur cette avenue, était murée et l'avenue n'avait plus guère d'utilité : l'aïeule, presque constamment retenue à la cour par son service, ne faisait chez elle que de très courtes apparitions et le petit-fils, en mission à l'étranger, ou occupé de ses plaisirs, avait jugé plus convenable de prendre ses quartiers en dehors de cette demeure si magnifique et si austère qui, après avoir été le berceau de dix générations de gentilshommes ayant leur nom inscrit en lettres d'or à chaque page de l'histoire de Belgique, servait à présent de logis à l'ancienne amie de Louise d'Orléans.

Et Paul se revoyait enfant, tout petit, déjà orphelin, se promenant avec son aïeule dans les

allées sauvages de ce jardin qu'on n'entretenait pas. Elle était grande, mince et droite ; elle portait ses cheveux gris séparés en deux rangs de boucles vaporeuses qui dégageaient le front et prolongeaient l'ovale du visage, la coiffure de la feuë reine, et elle avait à la fois l'air très doux et très ferme : la douceur venait des yeux qui étaient d'un bleu limpide ; la fermeté venait de la bouche, petite, résolue et pincée aux coins. Sur ces jolis cheveux de neige et de lumière, elle mettait des fanchons de dentelle blanche un peu roussie ; mais son vrai luxe était dans l'étoffe de ses robes, qu'elle choisissait invariablement de nuance éteinte : gris, mauve, rose-thé, havane et, invariablement, de soie ou de velours de Lyon admirables. Elle les faisait faire tout unies d'ailleurs, fort amples, traînant loin derrière elle, en dépit de la mode.

Ainsi vêtue et avec sa démarche fière, son profil droit, son teint d'une pâleur mate, M<sup>me</sup> de Coudenberg-Lyden avait le maintien, le port, tout l'aspect d'une très noble dame et elle en imposait, même à Paul, qu'elle avait gâté pourtant.

A la vérité, l'existence qu'ils avaient menée place du Sablon, était assez précaire, malgré des habitudes fastueuses, en ce temps où il y faisait son éducation avec un précepteur ecclésiast-



tique, et les revenus personnels de la duchesse ne suffisaient que bien juste à soutenir leur maison dont le grand train était plus apparent que réel. Aussi, à peine l'héritier eut-il atteint ses quinze ans, qu'on dut se résoudre à l'émanciper; l'argent manquait. Cet acte capital s'accomplit dans des circonstances navrantes : Paul de Coudenberg devenu homme et errant, tout seul, par les allées de son parc que le crépuscule commençait à enténébrer, se le rappelait; il n'y avait jamais pensé sans émotion.

Son père et son grand-père avaient jeté au vent leur patrimoine, et celui de M<sup>me</sup> de Coudenberg avait été bientôt dévoré avec le reste. On en était à ce point où, la situation, tenue en équilibre jusque-là par un prodige de la vieille dame, devenait insoutenable : le palais et tout son contenu allaient être saisis.

La grand'mère qui, pour rien au monde, n'eût demandé à la cour de lui venir en aide, avait assemblé un conseil de famille, aréopage qui se composa d'elle-même et des deux frères de son mari, prêtres tous les deux, tuteur et subrogé-tuteur du jeune duc — les seuls parents qu'il eût en dehors d'elle et qui, presque autant qu'elle avaient le culte du nom qu'ils portaient. — En plus de ces deux prêtres, de cette vieille femme et du juge de paix exigé par la loi, il y avait un

notaire dans la sombre bibliothèque du palais lorsqu'on y avait fait entrer Paul :

— Mon enfant, lui avait dit la duchesse, vos oncles sont, comme moi, d'avis de vous émanciper afin qu'il vous soit loisible de disposer de la fortune que vous a laissée votre mère : cette maison est à la veille d'être vendue par nos créanciers. Comprenez-moi bien, tâchez pour une seconde d'avoir la raison d'un homme et prenez votre temps avant de me répondre : vous plaît-il de disposer d'une partie de votre héritage pour éviter ce grand malheur ? — Moi, je n'ai plus rien !

La voix de l'aïeule n'était pas très assurée et, à la dernière phrase, elle courbait la tête, comme humiliée de cet aveu.

Paul avait demandé à remplir les formalités tout de suite... Et il les avait remplies, il avait racheté le palais des ancêtres, lui si jeune encore !

On lui lisait les pièces sérieusement, une à une, avant qu'il ne les signât. Ce qu'il y comprit de plus clair, c'est qu'il était un pauvre enfant élevé, en vertu d'un puéril préjugé dans une opulence coûteuse qui le ruinerait fatalement.

Cette précoce initiation aux misères de la vie, qui eût impressionné profondément une nature moins superficielle, ne lui laissa de souvenir douloureux que celui de la solennité de son émancipation : le fait en lui-même l'occupa peu :

il était de ces gentilshommes bien « dans le mouvement » qui professent qu'un grand nom vaut un capital ; son adolescence fut pleine de philosophie et sa jeunesse fort joyeuse.

Pourtant, M<sup>me</sup> de Coudenberg poursuivait déjà son rêve immense : de bonne heure, elle le lança dans la diplomatie, après lui avoir fait faire des études solides en Allemagne et en Angleterre : elle le voulait armé et invincible dans le combat qu'elle lui réservait. Elle ne voyait pas les progrès du siècle en travail, qui, d'un pas sûr, d'un vol infaillible, allait vers l'affranchissement de toute suprématie ; avec patience, guettant l'heure propice, elle préparait son autocrate, sans seulement comprendre que, vienne l'initiation, celui-là même serait peut-être le premier qui lui échapperait.

Il n'était pas un héros des anciennes légendes, lui ; il était de son temps et dédaignait la lutte. Si son éducation soignée et délicate en avait fait un féminin aux raffinements subtils, le souffle puissant de l'époque ne l'avait pas moins saisi et influencé ; s'il affectait une certaine modération conciliante et discrète dans ses tendances, un certain respect doctrinaire de toute autorité reconnue, divine ou terrestre, c'est que cela était de courtoisie et presque de rigueur chez le rejeton d'une race qui avait marqué, dès le Moyen Age, par ses susceptibilités nobiliaires et théologiques.

Au fond, il ne croyait à rien et trouvait justes toutes réformes qui avaient pour objet l'égalité des hommes. C'était sa force de ne le point dire et de se garder neutre au milieu des déchirements d'opinions qui bouleversaient le pays.

Des projets de sa grand'mère, il ne devinait qu'une chose : l'union brillante qu'elle souhaitait pour lui ; mais ceci avait dû suffire à l'impressionner car, comme il évoquait l'image de la vieille dame, si majestueuse dans ses robes de moire antique, de satin broché ou de velours de Lyon..., si terrible, avec ses façons distinguées et sa petite bouche d'immuable énergie, il s'efforça d'écarter Myrrha de sa mémoire. Il sentait, d'avance, une inimitié menaçante entre ces deux femmes qu'un orgueil égal séparerait indubitablement. L'idée d'un mariage avec M<sup>lle</sup> Naphtali lui parut même si difficile à faire admettre à la grande maîtresse de la maison de la reine, qu'il n'osa s'y arrêter.

Semblable à une lampe d'argent suspendue dans le bleu du ciel, la lune venait d'apparaître au-dessus du logis séculaire et elle se jouait étrangement sur ses façades : la nuit, peu à peu, s'épaississait. Dans la rue des Petits-Carmes, les réverbères brûlaient déjà et la demeure seigneuriale, avec ses pelouses sans fin, ses longues charmilles,

ses grands arbres mal taillés et ses trois corps de bâtiments inondés de lumière, prenait un aspect fantastique : l'aile, bâtie par le sire de Moendaël, brodée de sculptures et d'arabesques, avait la couleur et le poli de l'ivoire ancien ; celle de Carolus de Coudenberg, au contraire, était d'un noir tragique ; la grande porte du palais, en chêne massif patiné par le temps, se détachait, monumentale, avec ses écussons polychromes et ses torchères où luisaient des éclaboussures de clarté blanche. On eût dit quelque riche édifice des contes de fées, apparu derrière un transparent, illuminé par un feu de Bengale : l'édifice était imposant, glacé et mélancolique... )

— Le séjour de la Belle au Bois dormant ! s'écria Paul, frappé du spectacle qu'il avait devant les yeux.

Il soupira : il n'y avait pas de Belle endormie au palais des Coudenberg et on n'y attendait aucun prince Charmant.

Alors, encore une fois, Myrrha se dressa devant lui poétique et candide, telle qu'il venait de la quitter, et il songea que ce serait une bien exquise duchesse à mener dans ce palais désert. Il savait que cela dépendait absolument de lui... ; il avait lu dans le cœur de la jeune fille : elle l'aimait.

Au vrai, l'épouser ne le séduisait pas absolument : il prévoyait de singulières divergences

entre eux : elle était une insurgée et lui, un raisonnable... Même en admettant qu'il réussît à fléchir M<sup>me</sup> de Coudenberg, s'entendraient-ils jamais, eux deux? — M<sup>lle</sup> Naphtali était de la caste qui s'élève et qui dirigera bientôt; lui s'embourgeoisait, s'effarant de tout ce qui sort de la banalité courante, de tout ce qui attire l'attention et la retient. Son objectif était plutôt de passer dans la vie, inaperçu, et de jouir à l'aise, sans autre exigence, sans tapage. Elle ne laissait pas que de l'effrayer un peu; il trouvait ses allures d'un goût discutable, en somme, et gardait mauvaise impression de sa camaraderie avec les familiers de son père :

— C'est une emballée..., une emballée ! murmura-t-il, répétant le mot de Vigliane.

Et, tout d'un coup, il rougit : une préoccupation d'intérêt venait de lui traverser l'esprit. Il s'était souvenu de la colossale fortune de Naphtali.

Myrrha Naphtali et Paul de Coudenberg se revirent quinze jours après ; ce fut fortuit, de part et d'autre : la jeune fille, entrant chez les Farenheim, y trouva le jeune homme installé entre Ruth et son mari ; elle ne put retenir une exclamation :

— Vous vous connaissiez ?

Et, comme Léo répondait qu'ils se connaissaient depuis des années, que Coudenberg était de ses bons camarades, elle sourit : au fait, qu'y avait-il de surprenant à ce que ces deux hommes du même âge, du monde, tous les deux, et si proches voisins fussent liés ?

Ruth, encore languissante, était étendue sur un lit de repos : c'était le premier jour où on lui

permettait de descendre et elle venait de quitter sa chambre ; tout près d'elle, son enfant dormait dans une berceuse enrubannée. Léo expliqua que, pour fêter les relevailles de sa femme, il sacrifierait le bureau cette après-midi là. L'un et l'autre rayonnaient, et l'arrivée de Myrrha fut saluée par les applaudissements du couple : ils étaient de ces simples et généreuses natures que la joie rend meilleures et qui croient ingénument que la vue de leur bonheur fera les autres heureux. M<sup>lle</sup> Naphtali était restée près de trois semaines sans se montrer à la villa et bien qu'elle sût Ruth souffrante : les Farenheim ne lui en gardaient point rancune..., à peine s'ils avaient remarqué cette défection ; il faut dire que Myrrha ne leur avait pas manqué : leur petit garçon les absorbait. Maintenant qu'elle était là, ils se montraient ravis de sa présence ; Coudenberg aussi les enchantait et ils décidèrent de fermer leur porte impitoyablement à ceux qui sonneraient encore, de façon à rester là, tous les quatre ensemble, les deux amis et les deux amies, sans avoir à craindre d'intrusion inopportune.

Il faisait un temps d'automne paisible et resplendissant : de la véranda ouverte venait une pénétrante odeur de jacinthes et une grosse souche se consumait dans la cheminée. On entendait le bruit des feuilles mortes



tombant dans les allées du jardin et celui, plus lointain, des sabots des chevaux et des roues des voitures courant dans l'Avenue, vers le Bois ; la lumière entrait, franche et limpide dans la chambre tendue d'étoffes à bouquets, meublée de vastes fauteuils moelleux, de paravents lavés à la gouache sur fond jaune d'ambre et gris clair : Ruth aimait les choses gaies à l'œil, douces et sourieuses ; dans la rage de bibelots dont son siècle était possédé, elle ne comprenait que la préférence inspirée par les tapisseries d'Aubusson, de nuances si fraîches et si délicates, les figurines de Sèvres et de Saxe, d'une mièvrerie coquette, les bergeries peintes de Watteau, les pastels de Rosalba et les frêles enluminures de Mignard. L'art flamand, robuste et de coloration chaude, l'indisposait et elle eût honni Rubens pour avoir vu la nature trop rouge, trop saine, trop plantureuse !

Aussi, dans son salon, c'était merveille de voir tout un petit monde galant peint, sur les toiles, en des cadres d'or joliment travaillé ou bien, étalé sur les guéridons, sur les étagères, derrière les vitrines..., et se courtoiser, s'enlacer, se baiser, se déclarer une flamme sans seconde, avec des gestes mignons, d'aimables poses guindées, de fins sourires en arc ! Il y avait une lanterne en verre de Venise dans l'antichambre et

le vestibule était pavé de mosaïques d'un bleu céleste, avec des glaces, très hautes, sur toute l'étendue des murailles. La félicité se devinait dans cette maison dès la porte : une félicité juvénile qui mettait du rose en l'âme des visiteurs tout de suite. On aurait eu envie d'y chanter des romances, rien qu'à regarder autour de soi, tant tout y était avenant, affable et de belle humeur.

Dans ce milieu d'élection, les quatre jeunes gens se sentirent en confiance et en verve, unis, bientôt, comme des amis intimes dont toutes les idées sont d'accord, tous les goûts communs, toutes les volontés pareilles. Des rires volaient d'un bout à l'autre du salon et, de temps en temps, l'un d'eux s'interrompait pour s'écrier :

— Sommes-nous enfants, tout de même, de rire comme ça !

Cependant, la conversation, qui n'avait d'abord touché qu'aux banalités, tomba tout d'un coup sur le mariage : Léo prétendait qu'il n'y avait de bonheur véritable, de joies saintes et profondes que dans la vie de famille et que c'était là l'idéal humain par excellence; que l'union conjugale constituait, pour l'homme comme pour la femme, l'état normal, la situation rationnelle; Myrrha le combattait, disant qu'elle n'avait jamais compris, telle que la société était faite, qu'un homme ne restât point célibataire.

Paul essaya de lui prouver qu'elle avait tort, que le célibat était une chose hors nature et peut-être plus triste pour l'homme que pour la femme. Moqueuse, elle secouait la tête, ne disant pas toute sa pensée, retenant les arguments trop positifs qu'elle aurait pu lui opposer..., et, lui, piqué au jeu répliqua :

— Oh ! je comprends, je comprends à quoi vous faites allusion ; mais si vous saviez, mademoiselle, combien certaines relations féminines irrégulières comptent peu, deviennent fastidieuses au bout d'un certain temps et comme l'homme, parvenu à l'âge de raison, aspire à autre chose !

Ils effleurèrent ainsi, tous les deux, le sujet assez scabreux des amours vénales, mais avec une grande élévation de jugement et beaucoup de réserve. Paul avait l'accent convaincu et sincère d'un garçon qui va doubler le cap de la trentaine et que viennent de séduire le mirage d'un foyer douillet, la révélation d'une jouissance rare et nouvelle.

Ruth souriait ; étourdiment, elle lui demanda pourquoi, avec ces théories-là, il était resté garçon jusqu'à vingt-neuf ans :

— Mariez-vous donc, pour voir, conclut-elle, d'un ton persifleur.

Coudenberg, regardait Myrrha ; il dit, très sérieusement, sans la quitter des yeux :

— J'y pense, madame.

Il y eut un moment de gêne, que le baby rompit fort à propos : l'éclat des voix l'avait réveillé, il pleurait. Aussitôt, ses parents ne virent plus que lui. Léo l'avait soulevé du fond de son berceau et il le portait à Ruth. Elle se mit à le câliner, lui chantant de ces choses bégayées que comprennent seuls les tout petits; Farenheim s'agenouillait devant eux, attentif. Et c'était un groupe d'une exquise sérénité, celui que formaient les figures réunies de cette femme toute jeune, berçant son fils pour l'endormir, et de ce grand garçon prosterné, comme un croyant devant la représentation de la Madone au Jésus.

Ce que Ruth chantait était une ballade de nourrice, plaintive et molle, sans rythme et d'une incohérence déconcertante :

Dans une île lointaine,  
Voyageant vers le soir,  
Au bord d'une fontaine,  
Drying alla s'asseoir.

Près de l'eau qui ruisselle  
Christel vint à passer ;  
Drying la trouva belle,  
Il voulut l'épouser...

Et l'idylle se poursuivait, rustique, en des couplets innombrables, tandis que le soleil, se

jouant sur les panneaux, animait d'une fugitive apparence de vie les fragiles bergers qui coquetaient en se faisant la révérence, tout autour de l'appartement où Fareinhem, Ruth et leur petit enfant réalisaient, à eux trois, le rêve charmeur de la famille indivisible, bénie du ciel.

Myrrha, sans qu'elle sut pourquoi, avait le cœur gros ; elle s'éloigna lentement, obsédée par *Drying* et *Christel*, par cette île lointaine et ses fontaines ruisselantes. Comme elle s'arrêtait au milieu des fleurs de la véranda, elle fut très surprise de voir que Paul l'avait suivie. Ils demeurèrent une seconde immobiles, debout l'un vis-à-vis de l'autre : elle, fière, droite, froide comme une statue dans sa toilette sombre, à grands plis retombants ; lui, nerveux et gauche, si troublé qu'instinctivement il avait posé sa main sur sa poitrine dont les battements lui faisaient mal.

Il s'avouait vaincu, pris par un désir plus fort que lui, attiré vers il ne savait quoi de violent et de fou dont il ne pourrait avoir raison, car c'était sa destinée. Il avait pour Myrrha un sentiment qui lui causait de l'effroi, qui domptait toutes ses résolutions antérieures et, vaguement, il se rendait compte que c'était elle qui l'avait choisi la première, que c'était sa volonté, à elle, qu'il subissait, qu'il y avait comme une sorte de magnétisme, d'entraînement occulte

dans la domination qu'elle exerçait sur lui.

Sans qu'ils eussent prononcé aucune parole, Paul mit un baiser dans les cheveux de la jeune fille, un baiser très rapide, très léger, très chaste... et, comme il la serrait contre lui, il devina qu'en cette minute là, indifférente à l'univers entier, elle se donnait à lui du fond de l'âme. Au loin, on entendait la voix de Ruth chantant toujours la même berceuse de nourrice à son petit enfant :

Dans une île lointaine,  
Voyageant vers le soir,  
Au bord d'une fontaine,  
Drying alla s'asseoir.

Près de l'eau qui ruisselle  
Christel vint à passer ;  
Drying la trouva belle,  
Il voulut l'épouser...

Et, intéressé malgré lui, suivant les phrases de cette naïve mélodie, Coudenberg en arrivait à saisir comme une parenté lointaine, un mystérieux rapport entre lui et ce *Drying* qui, parce qu'il rencontrait sur son chemin, une passante qu'il trouvait belle, allait l'épouser... Qu'était M<sup>lle</sup> Naphtali pour lui, sinon une passante ?

Il ne disait rien, repris à ses pusillanimités et à ses hésitations tandis que Myrrha, toute blanche,

frémissante, semblait prête à fuir. Et, soudain, impétueux et sauvage, ce cri de passion jaillit du cœur de la jeune fille :

— Mais je vous aime, moi !

Elle fuyait effectivement, l'œil égaré, un pli tragique coupant en deux son front bas et inflexible... ; ce fut la déroute des suprêmes résistances de Paul : la crainte de la perdre lui faisait un mal affreux et il lui jetait les bras à la taille, d'un élan spontané, n'ayant plus dans l'esprit que cette pensée unique : la retenir, la garder !

Enfin, il se comprenait lui-même !... il l'aimait ; vainement, il se débattait, il jetterait au ciel sa plainte, son regret, sa consternation de s'être ainsi engagé si vite : il l'aimait, et éperdument, et follement, et depuis le jour, cent fois béni, de leur première rencontre ! Il l'adorait ; il la voulait pour femme...

Et, avec des mots de caresses et de suppliante prière, il lui demanda si elle le voulait aussi.

Elle ne répondit pas immédiatement ; elle s'était dérobée à son étreinte et, prise d'une confusion subite, elle redevenait la vierge pudique qu'il avait vue quelques semaines plus tôt, modeste, timide et ignorante, faisant les honneurs de son salon. Il la préférait ainsi. Il insista, la pressant, bien qu'il sût à quoi s'en tenir et que Myrrha dès

longtemps, au plus intime d'elle-même, s'était fiancée à lui :

— Dites, le voulez-vous? répéta-t-il.

Rougissante, elle laissa tomber sa main dans celle de Coudenberg, pour passer bientôt une de ses bagues au petit doigt du jeune homme.

Ce fut simple et grave : elle s'engageait pour la vie.

Il comprit son intention et, à son tour, glissa à l'annulaire droit de M<sup>lle</sup> Naphtali la seule bague qu'il eût, un anneau d'or uni, qui se trouva bien large, même pour le médium de la jeune fille.

Quand ils revinrent aux Farenheim, le visage de Myrrha était éclairé d'une telle lumière, d'une émotion si visible et si intense que Ruth ne put s'empêcher d'en faire la remarque :

— Qu'as-tu? s'écria-t-elle... Tu n'as jamais été comme te voilà. On dirait que tu n'es plus sur la terre, que tu marches sur des nuées. Tu es belle, si tu savais..., oh ! mais belle !

L'excellente femme disait cela tranquillement, ayant l'habitude de parler de la beauté de son amie comme elle eût parlé de celle de la Vénus de Milo ou de toute autre œuvre d'art parfaite, et elle joignait les mains, éblouie de la surnaturelle douceur qui se dégagait de M<sup>lle</sup> Naphtali.

Celle-ci, sans répondre, courut embrasser l'enfant dans les bras de sa mère : des larmes lui mon-



tèrent aux yeux tandis qu'elle le contemplait. L'espèce de répulsion qu'elle avait sentie pour lui, dès sa naissance, s'évaporait; l'amour venait de remettre en équilibre son esprit et son cœur, un instant faussés; elle n'éprouvait plus à l'égard de cet innocent qu'une sympathie profonde et saine, qu'une tendresse protectrice, prête au dévouement.

Et, Paul ayant pris congé, elle se tint là, jusqu'au moment de la venue de miss Maud, assise à la place du bien-aimé, sereine et recueillie, regardant en elle-même, avec sa ferveur de dévote, quelque chose d'ineffable qui la rendait indifférente à tout le reste.

— Elle aura seize millions de dot ! s'écriait brutalement Paul, vingt-quatre heures plus tard, comme sa grand'mère, qu'il était allé chercher à Ostende, accueillait avec désespoir la perspective de ce mariage.

A l'énonciation d'un chiffre aussi imposant, la duchesse tressaillit et, malgré elle, poussée par une curiosité implacable, un furtif désir de connaître exactement les avantages pécuniaires d'une alliance qu'elle ne réprouvait que par orgueil aristocratique, prévention de caste :

— Quelle est, au juste, la fortune de Naphtali, le père ?

— Oh ! je ne saurais rien fixer ; ce doit être considérable...

Le jeune homme n'acheva point; mais il dit, comme pour excuser vis-à-vis de lui-même l'allusion trop directe qu'il venait de faire à la dot de Myrrha :

— Écoutez, bonne-maman, ne discutons plus; je vous ai prévenue, ma parole est engagée.

Ils avaient détourné la tête l'un et l'autre, d'un même mouvement: ils se devinaient. Ils écartèrent avec affectation toute question matérielle, pour s'en tenir au chapitre du sentiment.

C'était par un beau dimanche d'automne, en plein midi, peu après la rentrée des Chambres et au lendemain d'une discussion parlementaire fameuse où Desoer, le représentant de l'Extrême-Gauche, avait remporté sur ses adversaires un gros succès d'éloquence. La ville était pleine du retentissement de cette joute et Coudenberg, tandis qu'il ramenait sa grand'mère de la gare, avait vu, par les portières de sa voiture, les députations des amis politiques de leur voisin, accourant vers la modeste demeure du tribun, pour le féliciter. Maintenant, la manifestation commençait et on en percevait l'écho grandissant jusque dans ce palais mort, jusque dans cette chambre close où l'aïeule et le petit-fils venaient de déjeuner et qu'ornaient les effigies sévères d'une dizaine

de seigneurs ayant combattu jadis pour les droits féodaux.

Ces bruits insolites, bruits de pas, de voix, de musique, finirent par irriter la vieille dame, bien qu'elle en ignorât la cause ; et elle formula une question : « Qu'était-ce donc ? »

Paul le lui dit ; elle hochait les épaules d'un air méprisant. Elle murmura soudain, entraînée plus loin qu'elle n'aurait voulu :

— Ces gens s'égarèrent... Quelle pitié !

C'était l'ennemi qui était là ; elle en avait la prescience, elle le flairait, ouvrant les narines et tendant l'oreille à la façon d'un cheval de guerre, que ragaillardissent l'approche du champ de bataille, l'odeur du sang versé et de la poudre en feu.

Alors, comme les rumeurs s'accroissaient de minute en minute, elle se laissa aller, elle lâcha quelque chose de son grand secret :

« Les Coudenberg étaient la première famille patricienne du pays... De quoi s'en était-il fallu qu'ils occupassent le trône après la révolution ? — De leur assentiment !... Et qui prouvait qu'un jour, bientôt, un de leurs descendants n'y serait point porté par l'initiative de la nation, d'où émanent tous les pouvoirs ? — Est-ce qu'on épousait une demoiselle Naphtali, quand on était consacré à un pareil avenir ! »

Elle s'était levée ; elle était là, dans sa salle à manger, aux boiseries sombres, très droite, l'œil vif, le teint ardent, parlant comme on prophétise ; elle rappela sa vie entière, son désenchantement en face de l'insouciance de son mari, de la nullité de son fils, des dilapidations de tous les deux..., et comme il lui avait fallu lutter contre leurs vices, cacher leur insuffisance, réparer leurs fautes. Par quel miracle elle était parvenue autrefois à sauver quelques bribes du patrimoine des Coudenberg, Dieu seul aurait pu le dire ! La prodigalité était héréditaire dans la maison.

Elle chargeait le père et le grand-père sans miséricorde, mais on eût senti sa prédilection pour le petit-fils rien qu'aux indulgences qu'elle mit dans son accent quand elle en vint à lui parler de ses propres erreurs, à lui :

— Et, vous-même, mon pauvre enfant, vous avez dépensé beaucoup, beaucoup trop en ces dernières années. Je ne veux pas vous en faire un reproche..., cependant, où allons-nous ainsi, je vous le demande ?

Il enleva, du bout de son doigt, une miette de pain sur la nappe blanche ; il prononça, en regardant M<sup>me</sup> de Coudenberg bien en face :

— Oh ! à la ruine, je le sais...

Il y eut un silence ; encore une fois, la fortune

de Naphtali se mettait entre eux, l'éclat de tout l'or du banquier leur sautait aux yeux pour les éblouir et les tenter : c'était le salut. La duchesse, d'un geste impératif, repoussa cette obsession ; elle était venue s'asseoir tout près de son petit-fils, devant la table encore servie. Délibérément, elle avoua qu'elle avait toujours été résolue à faire argent de leur nom et, qu'on n'y arriverait que par un riche mariage..., toutefois, pas celui-là, pas celui-là !...

— Où me trouverez-vous une femme qui ait seize millions de dot ? fit Paul ironiquement.

Non, en vérité, le mariage qu'elle désirait n'était guère aussi brillant au point de vue matériel, mais c'était une alliance princière..., qui les rapprocherait du but...

Et elle nomma la personne : c'était la fille, encore enfant, d'un souverain étranger dont la bienveillance leur était acquise et qui était très influent...

Le jeune homme sursauta : il venait de comprendre où son aïeule en voulait venir, il avait lu sur sa physionomie où l'idée fixe, l'idée formidable venait de se faire visible. Il considérait la vieille dame d'un air si ahuri, avec une telle envie de rire, qu'elle s'interrompit, devenue très pâle. Elle dit, extraordinairement solennelle, d'une voix profonde :

— Eh ! bien, oui, Paul, j'aurais voulu vous faire roi !

Les mots sonnèrent dans la vaste salle, un à un virils, dominant presque les roulements de tambour, les chants frénétiques qui grondaient au dehors, et Paul ne put réprimer un mouvement d'orgueil, l'orgueil d'avoir pu inspirer une pareille folie ; il se sentit enveloppé d'une sorte de gloire imposante, d'auréole prestigieuse ; il promenait un regard circulaire autour de lui, voyait les graves portraits de ses ancêtres gourmés et corrects dans leurs cadres ternis ; découvrait, par l'une des fenêtres latérales, les splendides marronniers de son parc, la porte gothique de ses remises, les toitures fuyantes des communs, perçant, tout au bout, les feuillages jaunis et les branches dépouillées : des Coudenberg avaient construit cette demeure, des Coudenberg y avaient vécu... C'était le seul palais seigneurial du Moyen Age, qui subsistât encore dans Bruxelles. L'habitation du chef de l'État n'était qu'un ancien corps-de-gardes, une affreuse bâtisse sans caractère et sans grandeur, qui évoquait bien la pensée du provisoire, l'image instable du camp-volant... Pourquoi un Coudenberg n'aurait-il pas établi la royauté belge chez lui ?... N'y serait-elle pas logée plus dignement ?

Tout cela traversa l'esprit du jeune homme en

moins de rien et passa sans laisser de trace : il venait de sentir le vent de l'aile du ridicule qui lui frôlait l'oreille. Il prit sa grand'mère dans ses bras et, très doucement, très gaiement, avec des câlineries de tout petit garçon :

— Bonne-maman, je vous chéris, je vous vénère..., mais c'est de la démente, ce que vous venez de me confier-là. Oubliez-le, je vous en conjure, et laissez-moi épouser Myrrha Naphtali.

La duchesse s'échappa de son étreinte, précipitamment ; elle répondit :

— Je ne donnerai jamais mon consentement à ce mariage.

Ainsi, elle avait conçu, dressé et mûri, à elle toute seule, un projet qui devait mettre son enfant au pinacle, pour qu'il ne lui en fût pas même reconnaissant, pour qu'il en niât jusqu'à l'opportunité..., et, après cela, elle l'aurait laissé accomplir une mésalliance qui devait lui rendre pour jamais inaccessible l'emploi auguste où elle le voulait ?

En une rapide vision, venaient de lui apparaître son fétiche détruit, la chimère qu'elle caressait depuis près d'un demi siècle, agonisant à ses pieds, les ailes meurtries ; et elle essuya, du revers de la main, une larme que l'orgueil brûlait au bord de sa paupière.

Paul était allé ouvrir la fenêtre, une fenêtre à



vitreaux peints, qui donnait sur la place, laissant venir à eux le bruit et la fièvre de l'ovation dont Desoer était l'objet.

— Venez, dit-il avec gravité, venez voir, bonneman : il y a là une foule qui va, bien mieux que je ne pourrais le faire, vous prouver que vous avez tort, que votre ambition, qui eût pu être efficace il y a deux cents ans, serait irréalisable aujourd'hui.

Aiguillonnée par l'invincible tentation de voir, elle avançait ; elle se mit dans l'embrasure de la fenêtre, à côté de Paul : son regard plongea dans la rue et, avidement, elle contempla la scène qui s'y déroulait.

Toutes les associations populaires du pays semblaient s'être données rendez-vous là, et des milliers de voix entonnaient la *Marseillaise* et le *Geuzen lied*. Aussi loin que la vue pouvait porter, les alentours étaient noirs de monde : sans cesse, d'autres, encore d'autres députations, bannières en tête, tambours battants, arrivaient : il en venait de la rue aux Laines, il en venait de la rue de la Régence, il en venait de la rue Bodenbroek, de la rue du Sablon et des faubourgs : c'étaient des délégués des cercles anarchistes de la Flandre orientale, que précédait une tisserande portant, avec crânerie, un drapeau rouge, dont la hampe était surmontée du bonnet

phrygien ; c'étaient des mineurs du Borinage, lanterne au chapeau et pioche sur l'épaule ; c'étaient des ouvriers du canal et de notables représentants de la *Libre-Pensée*. Tous, mêlés les uns aux autres, s'écrasant, agitant des emblèmes hétéroclites, des bannières brodées d'or et de clinquant, formaient une mer humaine débordante qu'animaient un enthousiasme expansif, un contentement et une aise visibles, donnant bien l'idée de la prédilection du peuple belge pour la parade, les cérémonies de la rue, les nombreux cortèges défilant par les voies publiques...

De là, partait incessamment un cri net, guttural, formidable, les deux idiomes nationaux fraternellement unis : « Vive Desoer, vive les gueux ! *Leve Desoer, leve de gueuzen !* » Et les étudiants, qui faisaient la garde d'honneur devant la petite maison du tribun, reprenaient, de leurs voix jeunes, dans l'entrain communicatif de la vingtième année : « Vive Desoer ! *Leve de gueuzen !* »

Lui, debout à son balcon, sanglé dans une redingote mal coupée, ses cheveux roux, rebelles à toute discipline, s'envolant dans la grande lumière, buvait l'encens de sa victoire toute neuve et remerciait de la main : il était robuste, trapu et court, avec une tête énergique, mais d'une extrême vulgarité : les traits forts, les yeux gros, le front fuyant, les pommettes saillantes et violemment

colorées. Il fit signe qu'il voulait parler et, aussitôt, la populace fut muette : il s'exprima d'abord en français, par déférence pour les wallons qui étaient là et il épuisa successivement tous les lieux communs de la phraséologie parlementaire, tout le vocabulaire usuel du démocrate beau parleur ; dans sa bouche, les plus banales rengaines du parti prenaient des proportions d'épopée, et il mettait au moins six *r* à LIBERTÉ, et douze à PROGRÈS.

Mais, en français, il n'avait pas tous ses moyens ; aussi se risqua-t-il bientôt à tâter l'effet de sa langue maternelle et, comme ses compatriotes l'y encourageaient, il se laissa aller, il poursuivit en flamand, en ce pur flamand de l'*Eist Vlanderen* qui lui avait valu sa réputation d'éloquence à l'époque, déjà lointaine, de ses débuts au *Voruït*, et qu'il prononçait avec je ne sais quelle douceur et quelle grâce qui en faisaient l'idiome mélodieux par excellence, malgré des sonorités soudaines et cette pompe prodigue d'antithèses dont ne saurait se passer la *eerste tael*. De son flamand, il jouait en virtuose ; il en tira, ce jour-là, des ressources extraordinaires et, bien que ses gestes, privés de l'enveloppement flatteur de la toge dont il avait l'habitude, manquassent d'élan, de souplesse, même de naturel, il se révéla tout de suite, grand orateur. Emporté par l'improvisation, il allait, remuant sa tête énorme, ses bras

trop grêles, son buste massif, et il s'appliquait à une bonhomie joviale, certain de plaire. Parfois, il risquait une allusion moqueuse, quelque blague au gros sel gantois, et, la phrase passant de proche en proche, toute la place s'esclaffait, les Flamands qui avaient seuls compris, battant des mains ou escaladant les grilles du square pour voir de plus près le grand homme..., tandis que, sur le même plan, les roturiers de bronze, grimpés au sommet de leurs colonnades, semblaient rire, eux aussi, et trouver fameux le discours que leur débitait Desoer. Il était bien de ce peuple qui l'avait fait et dont il était sorti : il avait sa ressemblance physique, comme il avait ses aspirations morales, et l'on devinait qu'il n'aurait eu qu'un mot à dire, qu'un doigt à lever pour que des centaines de fanatiques accourussent, prêts à le porter en triomphe là où il aurait souhaité d'être et si haut que ce fût.

Dans le palais des Coudenberg, l'aïeule et le petit-fils, serrés l'un contre l'autre et désireux qu'on ne les reconnût pas, se tenaient devant ce spectacle, réfléchis, mornes, hésitant à se communiquer leurs impressions :

— Vous voyez bien que les rois s'en vont ! ne put s'empêcher de dire Paul, mi-plaisant mi-convaincu, en entraînant sa grand'mère dans le fond de la salle.

Et, une dernière fois, au moment où il allait fermer la fenêtre : cette double acclamation, comme une moquerie, bondit sur les vitres frémissantes :

— *Leve de gueuzen !... Vive les gueux !*

Une imperceptible émotion faisait trembler les lèvres de la duchesse ; elle s'écria, railleuse, se raccrochant à son idée avec l'obstination des vieillards :

— Vous n'allez pas me soutenir que vous prenez toutes ces balivernes au sérieux !... D'ailleurs, en quoi cela pourrait-il modifier mon jugement sur votre mariage ?

Elle ne lui laissa pas le temps de la réplique et poursuivit :

— Vous avez vingt-neuf ans, mon autorisation ne vous est plus indispensable...

Le jeune homme lui mettait sa main devant la bouche :

— Oh ! bonne-maman, s'écria-t-il, croyez-vous vraiment que je pourrais me marier sans votre bénédiction ?

Ceci la radoucit ; il en profita pour revenir, avec beaucoup de diplomatie et d'adresse, sur la merveilleuse beauté de Myrrha, le charme de toute sa personne, son amour pour lui :

— Nous serions bien heureux tous, je vous l'assure, conclut-il.

Elle secoua la tête, incrédule. Alors, ils discutèrent longuement : leur situation financière n'avait jamais été aussi compromise ; M<sup>me</sup> de Coudenberg ne savait plus à quel prêteur s'adresser ; en province, presque toutes les fermes et leurs dépendances étaient vendues ou à vendre ; le palais où ils se trouvaient était hypothéqué pour toute sa valeur. C'était la même détresse que quinze ans plus tôt, lorsqu'on avait émancipé Paul, avec cette différence, pourtant, que la fortune du jeune homme étant mangée, on n'avait plus même ce recours-là, en perspective :

— Si nous devons liquider, il ne nous resterait que des dettes, fit-il en manière de péroraison.

A ce mot de dettes qui chatouillait désagréablement ses susceptibilités de grande dame, la duchesse avait froncé les sourcils. Puis, elle se tordit les mains d'un mouvement découragé. Elle ne protesta point.

Un travail s'opérait dans son esprit : elle dut avoir conscience de l'inanité de son espoir et de la fragilité de ses utopies. Elle se rendait compte qu'ils étaient à bout et que la misère menaçait. — Eh ! ce qu'il leur fallait, c'était de l'argent, de l'argent tout de suite ; cette petite princesse étrangère qui n'avait pas treize ans et sur la tête de qui elle échafaudait de si lourds, de si puissants intérêts, lui parut une base bien frêle pour

soutenir ses ambitions. Elle soupira : elle faisait amende honorable, sentant que quelque chose d'essentiel venait de se briser en son être et qu'elle n'y survivrait point... Elle ne parlait plus, lassée, finie, se voyant décidément seule dans un siècle qui ne l'avait pas comprise. Paul lui serrait les mains : une même inspiration leur était venue ; tous les deux pensaient à la dot de M<sup>lle</sup> Naphtali.

— Je vous l'amènerais ici, bonne maman, dit le jeune homme tout à coup, faisant allusion à Myrrha, nous serions tous ensemble, nous garderions cette maison, bien entendu.

La duchesse contempla son petit-fils, avec amour ; elle allait céder, se résolvant à le faire heureux puisqu'elle n'avait pu le faire auguste ; ses lèvres s'appuyaient déjà au front du jeune homme, comme si elle eût voulu lui accorder son consentement dans un baiser, quand, d'un recul brusque, elle se redressa ; elle dit, toute la morgue de sa race passant dans sa voix, en un sanglot :

— Mais elle est juive !

Myrrha vivait dans un songe doux, dans une sorte d'extase heureuse, entre la réalité et la fiction. Son amour pour Coudenberg était quelque chose de grand, de supérieur et d'exalté.

Elle ne parla à personne de ce qui s'était passé entre eux, chez Farenheim ; rentrée boulevard du Régent, elle s'enferma dans sa chambre et n'en sortit que le lendemain, ce même dimanche, pour Servian qui la demandait.

— Eh ! tu dors la grasse matinée, ma camarade ! s'écria-t-il en la voyant paraître.

Elle était en peignoir de batiste et en pantoufles ; il ajouta :

— Tu n'es donc pas sortie, ce matin ?

Elle souriait et avoua, qu'en effet, elle n'était



pas sortie bien qu'il y eût longtemps déjà, fort longtemps qu'elle était réveillée. Il l'examinait : il lui trouva il ne savait quoi de nouveau, de changé, un air qu'il ne lui avait jamais vu. C'était la première fois qu'ils se rencontraient tout à fait seuls, depuis des années, et sa contenance l'embarassait un peu ; il lui dit, se rapprochant d'elle :

— Qu'est-ce que tu as ?

Myrrha mit un doigt sur ses lèvres, puis, avec beaucoup de mystère :

— C'est un secret...

Servian devint subitement sérieux ; il avait cru comprendre et cela l'affectait étrangement ; il continua à interroger la jeune fille, du regard. Elle n'ajouta plus une syllabe : elle s'était assise sur le divan de son petit salon rose et elle réfléchissait, les yeux au plafond. Le journaliste sentit, tout à coup, comme une ivresse terrible, inexorable qui le prenait à la gorge : debout devant M<sup>lle</sup> Naphtali dont l'indifférence le souffletait, il s'efforça vainement de vaincre le trouble qui venait de l'envahir, d'échapper à la harcelante tentation qui le poussait vers elle. D'un élan brusque, il se laissa glisser à ses genoux, dans les coussins épars, et il lui enlaça la taille de ses bras vigoureux.

Ce fut prompt et violent : il la serrait contre lui avec fureur, usant de ses muscles d'hercule.

Elle essaya de se dégager de cet étau où elle était enfermée et n'y réussit point.

Alors, très froidement, d'un ton où il n'y avait ni colère ni crainte, mais une volonté impérieuse, tandis que son visage blêmissait :

— Servian, lâche-moi.

Il ouvrit les bras et la laissa aller.

Elle regagna sa place, comme si de rien n'était ; lui s'était retiré à l'autre bout de l'appartement et il lui tournait le dos.

Il resta ainsi cinq minutes sans bouger, sans parler, mais ses épaules étaient secouées d'un frisson convulsif et il parut à Myrrha qu'il sanglotait.

Au bout de ces cinq minutes, il se leva, prit son chapeau et se dirigea vers la porte...

Elle devina qu'il était, en proie à une souffrance indicible ; toute la tendresse, tout le dévouement dont cet homme avait entouré son enfance triste et négligée lui revinrent à la mémoire : elle le revit, jouant avec elle à des jeux de gamine, pour la distraire ; penché à son chevet durant ses maladies ; partageant ses joies et ses chagrins... ; elle eut un remords à l'idée qu'ils pourraient se séparer comme cela, sous cette impression odieuse et brutale, précisément un jour où elle avait l'âme en fête. Elle alla vers lui, les yeux pleins de larmes, les mains tendues :

— Ne t'en va pas ainsi ! lui cria-t-elle ; donne-moi la main.

Il était revenu sur ses pas ; il la contempla un instant en silence, pour lui demander bientôt, sans amertume et sans regret :

— Tu aimes quelqu'un, n'est-ce pas ?

Elle répondit : « Oui » très bas, doucement ; et ce fut tout : elle referma son cœur, comprenant bien que c'eût été presque une profanation que de révéler l'idylle de son amour à Servian.

Ils se quittèrent sur le vœu d'une amitié éternelle et inaltérable : ils s'étaient fait le serment d'avoir recours l'un à l'autre en cas de crise, plus tard, quoi qu'il pût arriver.

## XXIII

Une semaine s'écoula : la duchesse se tenait dans son palais, endolorie, malade, foudroyée d'une inguérissable déception et plus que jamais inflexible, sans qu'on sût seulement, boulevard du Régent, qu'elle était de retour d'Ostende. Au reste, M<sup>lle</sup> Naphtali eût-elle attaché une importance quelconque à ce détail ? — Paul était son fiancé, elle l'aimait, elle lui ouvrait la porte de sa maison et le recevait à toute heure. Son père serait averti d'une manière officielle et elle-même serait présentée à M<sup>me</sup> de Coudenberg..., cela arriverait indubitablement quelque jour, elle le prévoyait, mais sans s'y arrêter davantage. Les formalités en général l'avaient toujours laissée insouciant, et elle eût trouvé affreuse, au moment où elle enga-

geait son avenir à Paul, toute préoccupation qui n'était pas lui exclusivement, toutes idées incidentes qui eussent détourné son esprit de cette pensée maîtresse.

Dès son enfance, Myrrha avait montré des sentiments hauts, indépendants, dégagés de mesquinerie ; amoureuse, elle eut toutes les délicatesses et toutes les susceptibilités, tandis qu'une réserve instinctive lui faisait refouler au plus profond d'elle-même ce qu'il y avait d'ardent et d'un peu sauvage dans sa nature : elle refusait ses doigts aux caresses de Coudenberg et se montra, un jour, très offensée parce qu'en entrant inopinément, sans qu'elle l'eût entendu s'approcher, il lui avait pris une touffe de violettes qu'elle portait au corsage, qui étaient tièdes encore de son contact et qu'il voulut garder, sous prétexte qu'elles lui appartenaient par droit de conquête.

— C'est mal..., oh ! c'est mal !... répétait-elle d'un ton sévère, comme si on l'eût surprise en ses plus secrètes pudeurs.

Et cela était, à la fois, si sincère et si respectable que le jeune homme, dissimulant son envie de rire, rendit à Myrrha son bouquet sans discussion.

Par la suite, leurs entrevues, auxquelles miss Maud assistait, n'en eurent que plus de charme : ils arrivaient à l'intimité peu à peu, graduelle-

ment, et en savouraient d'autant mieux les délices que cette initiation avait été plus lente. D'ordinaire, ils s'installaient dans le petit boudoir de Myrrha, et ils se disaient leur amour très discrètement. La gouvernante, pourtant, ne les gênait pas : elle lisait quelque volumineux traité d'astronomie en prenant des notes; elle ne leur adressait jamais la parole et, par déférence, s'asseyait très loin d'eux. Sans le bruit des feuillets retournés, on eût pu douter qu'elle était présente.

Ces fréquents tête-à-tête firent mieux comprendre et mieux apprécier M<sup>lle</sup> Naphtali à Paul. Il la pénétrait chaque jour plus étroitement et il en vint à l'admirer : c'était la femme selon la nature, et combien elle était supérieure à la femme selon la civilisation ! Il se félicita d'avoir écouté la voix de son cœur ; l'adoration saine et forte que la jeune fille avait pour lui l'élevait à ses propres yeux, en même temps qu'elle le ravissait, car, en ce grand amour, Myrrha, montrait d'exquises puérilités, dignes d'une pensionnaire très enfant et très sentimentale : elle conservait, dans une armoire, le verre où, pour la première fois, M. de Coudenberg avait bu chez elle ; le crayon dont il s'était servi, le livre qu'il avait feuilleté, tout objet qui avait attiré l'attention du jeune homme devenait sacré pour M<sup>lle</sup> Naphtali. Sa photographie, qu'il lui avait donnée, elle la portait sur

son cœur, jour et nuit, dans un médaillon; les fleurs qu'il lui envoyait chaque matin, personne n'avait le droit d'y toucher ni de renouveler l'eau des vases où elles trempaient : c'était déjà trop, pour elle, de ne pouvoir empêcher que d'autres en eussent la vue et le parfum. Comme il avait dit, une fois, que, de toutes les couleurs, le blanc était celle qui lui plaisait le mieux, elle ne voulut plus porter que des robes blanches et renonça à mettre des bijoux parce qu'il déclarait n'attacher aucune valeur aux plus précieuses pierreries.

Elle aimait, de lui, son nom de baptême, qu'elle prononçait tout bas, dévotement, aussitôt qu'on la laissait seule; son écriture, une écriture légère, déliée, en pattes de mouches féminines, que Myrrha s'ingéniait à imiter, qu'elle copiait à l'aide de plumes fines comme des aiguilles et avec une persévérance admirable, car son écriture, à elle, était tout l'opposé : ferme, droite et sûre, le reflet de son caractère; elle aimait l'accent de Coudenberg, sa façon de prononcer certains mots et, le soir, quand elle se couchait, elle avait une jouissance profonde à se rappeler les douces choses qu'il lui avait dites et qu'elle se répétait interminablement, les paupières closes, un sourire d'extase aux lèvres, en s'efforçant de retrouver les intonations du jeune homme. Elle aimait sa tournure, ses cheveux, la coupe de son

visage, la forme de ses ongles..., elle aimait tout de lui, ce qui était aimable et ce qui ne l'était point ; ses qualités, ses goûts, jusqu'à ses défauts !

Quand il devait venir, elle se plaçait, des heures à l'avance, derrière la fenêtre d'où elle savait l'apercevoir de loin et s'il était en retard d'une minute, la jeune fille éprouvait une souffrance si atroce qu'elle sentait qu'elle en aurait pu mourir.

Bientôt, Coudenberg lui-même fut conquis à la gravité de ce sentiment : il aima sa fiancée comme jamais il n'avait aimé aucune femme et ne songea plus qu'au moyen d'amener la duchesse à demander pour lui M<sup>lle</sup> Naphtali à son père.

— Myrrha, ma chérie, commença-t-il, un samedi qu'elle était restée fort longtemps en prière, tenez-vous beaucoup à votre religion ?

Elle le considéra, méfiante :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

Il se troublait :

— Mais, pour rien..., pour savoir, répondit-il évasivement.

Les yeux de la jeune fille scrutaient sa pensée et ils avaient leur regard noir, leur regard des plus mauvais jours ; elle gronda, les sourcils rapprochés, les narines palpitantes, reprise à sa violence native :

— Ne mentez pas ! vous voulez que j'abjure.



Il essayait de protester, mais elle savait à quoi s'en tenir; il parla de M<sup>me</sup> de Coudenberg, de ses idées étroites, de ses préventions, de son grand âge..., jusqu'à ce que Myrrha l'interrompit, murmurant :

— Ne dites pas un mot de plus, Paul !

Elle avait glissé aux pieds du jeune homme; elle redevenait très douce, très tendre, soumise comme une esclave d'Orient amoureuse et domptée; elle lui prit les deux mains. Alors, solennellement, superbement, le tutoyant pour la première fois depuis leurs fiançailles :

— C'est toi que j'aime, et non pas elle, je ne la connais pas ! Tu es mon maître ; du jour où tu es entré dans ma vie, plus rien n'a compté pour moi que ton désir. Je ne retournerai pas à la synagogue, je me ferai catholique.

Cette promesse fut exprimée très formellement et, en vérité, M<sup>lle</sup> Naphtali jugeait son apostasie une conséquence logique de son mariage, dès que Paul paraissait y tenir. Cependant, elle voulut savoir ce qui lui faisait préférer le catholicisme et en quoi les préceptes du Christ lui semblaient meilleurs :

— Convertis-moi ! s'écria-t-elle, avec sa céleste confiance de femme et d'amante, parle-moi de Jésus, explique-moi ce qui te l'a fait choisir pour ton prophète.

Le jeune homme hochait les épaules, visiblement contrarié du tour que prenait l'entretien.

— Oh ! ma chère, fit-il, vous m'en demandez trop ; les religions ont toutes la même valeur et, pour ma part, je n'y attache qu'une importance très relative ; je n'ai pas choisi. En somme, qu'est-ce que Jésus, Moïse, Mahomet, Boudah?... Autant de virtuoses quelque peu charlatans et qui eurent le rare mérite d'être plus habiles que leur siècle !

Myrrha le fixait, tremblante, scandalisée ; elle demanda avec angoisse :

— Mais enfin : Dieu ?... Dis-moi au moins que tu crois en Dieu !

Il secouait la tête négativement ; il répliqua, de son air léger, du haut de son scepticisme sournois :

— Est-ce que c'est possible !

Puis, sans lui laisser le temps de la riposte, il la souleva passionnément et la serra dans ses bras ; elle n'opposa aucune résistance. Quand ils se lâchèrent, elle lui sourit, d'un sourire ineffable : elle l'absolvait de son blasphème comme elle l'eût absoud de n'importe quel crime.

Y avait-il pour elle, désormais, un autre dieu que lui ?

Une autre fois, un matin, il la trouva seule avec Servian et cela lui déplut. Aussitôt le journaliste parti, il se disposa à lui en faire l'observation :

— Servian vient, ainsi, chaque jour?... dites-moi, Myrrha...

— Oui, chaque jour, depuis mon enfance.

— Oh ! tant que vous n'étiez qu'une enfant, peu importait...

Il s'interrompit, embarrassé de ce qu'il avait encore à dire; M<sup>lle</sup> Naphtali le prévint :

— Vous voulez que je renonce à voir Servian ?

— Y renoncer?... Non, pas tout à fait; mais renoncer à le voir aussi assidûment, aussi exclu-

sivement, comme cela..., quand vous fermez votre porte à tout le monde.

Elle l'écoutait avec une sorte d'anxiété; elle dit :

— Vous ignorez ce que Servian a été pour moi; c'est lui qui m'a élevée, bien plus que mon père.

— Si, si; je sais...

Coudenberg regardait Myrrha d'un air soucieux; puis, tout d'un coup, il s'emporta :

— Bref, ce n'est pas convenable, fit-il d'un ton péremptoire,

Elle détourna les yeux : dans son for intérieur, elle s'avouait qu'il eût mieux valu, pour elle, ne jamais connaître Servian et qu'il ne fallait pas que cet homme fût entre eux.

— Cela lui brisera le cœur ! murmura-t-elle.

Paul marchait de long en large par la chambre, en fouettant les meubles du bout de ses gants qu'il venait d'ôter; il s'arrêta pour se planter devant la jeune fille et, plaisamment, ayant conscience qu'il était injurieux sans nécessité :

— Et vous, aurez-vous aussi le cœur brisé ?

Elle fit deux pas en arrière; elle dit tranquillement, sans que rien en elle trahît la moindre émotion :

— Je vais écrire à Servian qu'il ne vienne plus.

Elle prit du papier dans son bureau et, bien vite, sur un coin de table, elle rédigea une lettre de congé, qu'elle fit lire à Coudenberg. Celui-ci trouva l'épître trop familière et elle en commença une seconde, heureuse sans trop se l'avouer, de cette farouche austérité qu'elle lui découvrait et dont l'excuse était dans son amour pour elle. Il en vint à lui dicter, mot à mot, ce qu'il lui convenait qu'elle dît. Et elle ne s'insurgea point.

La lettre mise sous enveloppe et cachetée à son chiffre, Myrrha eut un éclair de regret; elle se serra davantage contre Paul, cherchant près de lui une approbation que sa conscience se refusait à lui donner. Alors, poussée par un besoin de s'innocenter vis-à-vis d'elle-même, elle dit ce qu'il avait eu lieu entre elle et le journaliste, tout récemment; elle parla de l'amour qu'il éprouvait pour elle depuis des années et qu'elle avait cru éteint. Une expansion irrésistible l'entraînait; elle songeait que son fiancé aurait dû être prévenu de cela, qu'elle devait lui dire toute la vérité. Une minute auparavant, tandis que Paul l'interrogeait, elle s'était sentie frôler par la méfiance du jeune homme; elle voulait qu'il n'y eût plus de doute dans son esprit. Sa vie entière, elle la lui avait racontée en ses moindres détails... Pourquoi avoir laissé cela dans l'ombre? elle pensait tout haut devant lui, elle lui livrait le plus

intime d'elle-même ; elle allait lui appartenir corps et âme : n'avait-il pas droit à cette confession ?

Elle dit tout, presque contente de se soulager de ce secret, qui l'avait oppressée depuis cinq ans, et s'efforçant de saisir, sur la physionomie de son interlocuteur, jusqu'à quel point elle avait été fautive, aux yeux des autres, dans cette affaire.

Lui, buvait ses paroles, les oreilles tendues, demandant qu'elle n'omît rien, qu'elle n'eût ni hésitation, ni réticence ; et il lui posa des questions précises auxquelles elle ne savait que répondre, ne les comprenant pas très bien, mais qui la firent rougir.

Il reconnut qu'il allait trop loin et il n'insista plus : Myrrha était si pure que son innocence l'avait gardée et que, malgré son affectation de pessimisme, elle ne connaissait pas du tout la vie.

— Ah ! ma pauvre petite, ma pauvre petite, quelle éducation on vous a donnée ici ! répétait Paul.

Et il ajouta, s'exprimant avec autorité :

— Vous voyez si j'avais raison de vous faire écrire cette lettre !...

Elle convint qu'il avait eu raison.

M<sup>me</sup> de Coudenberg s'était décidée à faire à Naphtali la demande de la main de Myrrha pour son petit-fils. Il y avait eu, chez elle, un repas de fiançailles auquel assistait la plus haute aristocratie du pays. Malgré lui, le banquier était flatté et une ou deux fois, pour opposer à toute cette noblesse fière et brillante, l'éclat d'une alliance égale en illustration, il avait lâché le nom de M<sup>lle</sup> Panijato, la belle phanariote, dont le grand-oncle avait été interprète du Divan et avait représenté la Grèce aux conférences de Carlowitz :

— Oui, oui, la petite avait de qui tenir ; elle était Panijato par sa mère...

Au milieu des préparatifs de son mariage,

Myrrha se sentait l'esprit serein, le cœur comblé ; l'avenir souriait devant elle, si clément qu'il lui faisait peur... ; il y avait des instants où, sa main dans la main de Paul, les yeux dans ses yeux, elle se demandait comment la vie ne s'arrêtait pas là pour eux, et s'ils auraient jamais des jouissances meilleures. Elle planait dans le ciel, parmi les fleurs de lumière, éblouissantes et blanches, qui sont les étoiles décevantes des habitants de la terre et, sous les caresses de cette félicité absolue, son caractère pliait : elle se faisait bonne, souple, avenante ; Naphtali ne cessait de remplir sa bourse qu'elle ne cessait de vider. Cet argent passait en aumônes ; son âme s'habituaît à l'attendrissement et à l'indulgence. Elle qui avait été sans pitié, goûta la précieuse volupté du pardon : elle pensa à sa mère, pleura sur elle, oublia ses fautes, déplora son éloignement et, sans Paul qui, connaissant la conduite de la descendante des Panijato, désirait la tenir à distance, Myrrha l'eût rappelée : tout ce qu'il y avait en elle de charmant, de jeune, d'ingénu s'éveillait. Le petit Georges Farenheim lui devint indispensable..., il avait ses yeux, on le disait, et elle-même se retrouvait dans le regard étonné et bleu du baby. Elle le gardait dans ses bras de longues heures, intéressée à ses gestes incertains, à ses grimaces, aux



progrès de chaque seconde, qui se succèdent chez les poupons, d'une marche si insensible qu'ordinairement les mères seules en savent pénétrer le phénomène ; elle s'y attachait comme s'il eût été un peu à elle. Et, très grande, robuste dans sa beauté épanouie, serrant ce petit contre sa poitrine, elle semblait vraiment constituée pour les labeurs et les gloires de la maternité.

La nature, qui veut que tout être aime et crée d'autres êtres à son image, la nature avait parlé chez la jeune fille avant que l'amour fût venu ; maintenant, le prodige allait s'accomplir : l'amour l'ayant touchée, Myrrha qui se savait promise au mariage, ne redoutait plus d'espérer l'enfant.

Quand Naphtali et son futur gendre parlèrent de quitter Bruxelles pour les Ardennes, la saison des chasses étant sonnée, elle eut un chagrin véritable de devoir se séparer du fils de son amie.

## XXVI

Là-bas, sous les vieux arbres qui se défeuillaient, ils firent de lointaines chevauchées ; le froid venait, tout doucement. Il y avait eu des gelées blanches ; le ciel, uni et sévère, prenait des luisants de métal..., le soleil, quand il se montrait, avait des rayons obliques, rouges ou orangés, qui ne réchauffaient pas.

Et c'était un grand plaisir pour les amoureux, que de s'en aller dès l'aube, la meute aboyant devant eux, tandis que le cor, jetant aux échos sa mélodie forestière, sonnait le *lancer*.

Tout d'abord, M<sup>lle</sup> Naphtali s'était défendue d'assister aux chasses : l'idée des bêtes traquées lâchement, poursuivies sans merci et criblées de coups de feu la troublait trop péniblement

et c'est avec des peines infinies que son père et son fiancé la décidèrent à les suivre : les autres années elle n'accompagnait point la chasse et, ils eurent beau faire elle ne réussit jamais à se vaincre complètement : la plainte déchirante d'un chevreuil blessé lui mettait au front une sueur d'angoisse et elle faillit s'évanouir d'émotion pour avoir assisté à l'agonie d'un cerf.

Mais elle se défendit d'en rien laisser voir à Paul qui, lui, ne comprenait la campagne que pour autant qu'on y pût tirer le gibier. L'automne restant exceptionnellement doux, cette année-là, permit qu'on prolongeât au-delà de la limite ordinaire le séjour au château : peu à peu, les invités de Naphtali s'en allaient, rappelés en ville par leurs affaires ou leurs relations et les deux jeunes gens s'y trouvèrent presque seuls. Leurs journées, alors, se passèrent en promenades autour de Durbuy. Ce coin des Ardennes belges est d'un pittoresque spécial : l'Ourthe y coule sur un lit de cailloux, entre une rive de prairies et une rampe de hautes montagnes. Il y a quelques ruines célèbres dans l'environ : la *tour du diable* sur le territoire de Barvaux et l'abbaye de Laroche, qui remonte aux premiers temps du christianisme.

Myrrha, qui avait passé une grande partie de

son enfance dans le pays, voulut en faire les honneurs au bien-aimé ; Naphtali n'apportait pas un zèle très actif à son rôle de chaperon : ils eurent des jouissances sournoises de collégiens qui risquent l'école buissonnière ; il leur arriva de voler des navets dans les champs et des pommes tardives dans les vergers. La jeune fille n'était jamais si contente que lorsqu'ils escaladaient quelque clôture et s'exposaient à la contravention. Elle était allée rechercher l'un de ses costumes de garçon dans une armoire ; elle le portait crânement pour être plus à l'aise..., et Paul la retrouva : romanesque, intrépide et un peu sauvage ; sa chevelure ardente flottait en boucles sur ses épaules et la bise frottait de carmin ses joues fines. Elle mordait à belles dents aux fruits qu'ils dérobaient et se baignait dans la rivière, matin et soir, quelque temps qu'il fût. C'était une nouvelle incarnation de la Myrrha qu'il aimait et ces allures téméraires n'étaient point pour le surprendre : avant leurs fiançailles, c'est bien ainsi qu'il s'était représenté M<sup>l</sup><sup>rs</sup> Naphtali.

Maintenant, elle était folâtre et joueuse, débordante de vie, d'entrain, de belle gaieté franche. Elle remplissait la maison de son bonheur et, jugeant que ce n'était pas assez, qu'il n'était pas juste que ses proches seuls eussent les avantages de ses bonnes dispositions d'esprit,

elle voulut que l'allégresse qui l'enivrait s'étendît sur la contrée tout entière : ce fut une frénésie de charité, une véritable rage de bienfaits réalisés avec grâce et délicatesse, mais que rendait extravagants son faste tout oriental et auxquels elle associait leurs deux noms. On eût dit le cri suprême de sa jeunesse en fleur : elle saluait la destinée inconnue qui l'appelait et, dans une foi aveugle, disait adieu magnifiquement à son existence de jeune fille.

Parfois, elle se montrait naïve comme une enfant : elle s'asseyait devant Paul, tout près, tout près, et elle lui faisait répéter dix fois de suite qu'il l'aimait, qu'il n'aimait qu'elle ; ou bien, elle l'amenait à l'entretenir de son palais de Bruxelles, si noir, si triste, si désolant..., où il était né et qu'elle connaissait à peine : « Habiteraient-ils là, eux, plus tard ? »

Les fleurs qu'ils cueillaient, elle les conservait comme des reliques et, un jour, sans que Coudenberg eût osé le solliciter, elle lui coupa une lourde mèche de ses cheveux d'or.

— Tiens, fit-elle, prends-les..., et si tu veux tous les autres, je les couperai sans regret : je ne m'appartiens plus ; je suis à toi.

La nuit, elle n'était occupée que de lui ; elle refaisait le même roman d'autrefois : elle sentait des bras d'homme qui l'enlaçaient, des lèvres

viriles qui se posaient sur ses lèvres, un souffle puissant qui lui chauffait les tempes.

Quand elle se réveillait, elle ne pouvait s'empêcher de sourire à la réalité qui était si douce ! Et elle joignait les mains avec ferveur devant la magie du rêve exaucé.

## XXVII

De retour à Bruxelles, il fallut s'occuper des formalités à remplir auprès des prêtres catholiques, pour le mariage religieux ; le pape, avec lequel M<sup>me</sup> de Coudenberg était en relations suivies, accorda, sans balancer, toutes les dispenses. Paul ne consentait pas à ce que M<sup>lle</sup> Naphtali mît si vite à exécution son projet d'abjurer : qu'elle fût juive, chrétienne ou mahométane, peu lui importait d'ailleurs, pourvu que la cérémonie nuptiale pût avoir lieu au Sablon, la paroisse de la duchesse.

Sans en rien dire à son aïeule, de plus en plus languissante, et dont ce dernier coup aurait certainement hâté la fin, il cherchait à se rendre utile à Naphtali dans ses affaires : il le suivait à

la banque, dépouillait avec lui sa volumineuse correspondance, intervenait, sur le même pied que les secrétaires, au sujet des opérations à entreprendre et des manœuvres à suivre. Tant de millions sonnants qui allaient lui venir de Myrrha l'indisposaient un peu et, pendant qu'ils étaient encore en Ardennes, il avait élaboré, pour le soumettre à Naphtali, le projet de prendre un emploi fixe dans les bureaux de ce dernier, d'être immiscé aux secrets du métier, comme son ami Farenheim l'était dans la maison de ses beaux-parents. Ils s'entendirent à merveille et, le lendemain de leur rentrée en ville, Naphtali entraîna son futur gendre à la Bourse : les affaires commençaient à le fatiguer sérieusement et la perspective de s'en décharger sur quelqu'un ne lui déplaisait pas; le grand intérêt que Paul prit, tout de suite, au trafic de l'or acheva sa conquête : « Ce garçon était le phénix des gendres, décidément ! »

Il le portait aux nues; il chantait ses louanges sur tous les tons et jusque dans les soupers galants où s'écoulaient ses nuits.

Aussi, Coudenberg eut bientôt sa légende; il passait pour un malin vendant son blason au plus offrant et ceci n'était pas tout à fait dénué de vraisemblance : Paul aimait Myrrha, mais il est probable que Myrrha pauvre ne l'eût point



séduit. Ce grand seigneur décafé qui, dès son enfance, avait connu la gêne, voyait la vie prosaïquement; au surplus, et comme il l'avait dit un jour à Myrrha, l'inaction lui était odieuse : ce fut le triomphe de la logique moderne sur les vieux préjugés de caste : Coudenberg, aux abois, voulait de l'argent, il en voulait beaucoup, il en voulait trop..., à le pouvoir remuer à la pelle ! Le souvenir du faste de ses ancêtres lui crevait le cœur quand il pensait à la misère envahissante, à son palais grevé d'hypothèques, à ses terres saisies, à ses propriétés rurales vendues à réméré...

La banque de Naphtali, c'était la résurrection ; le travail qu'il accomplissait chez Naphtali, c'était l'excuse.

Il mit toute son intelligence au service de ses nouvelles occupations et, en peu de temps, il arriva à un tel résultat que le banquier, ayant à se rendre à Londres quelques semaines avant le mariage de sa fille, confia à Paul la clef de son coffre-fort et la haute direction dans ses bureaux. Le poste, qui était honorable, ne laissait pas que d'être fort pénible, car il demandait une rare activité et une surveillance constamment en éveil.

Paul voyait Myrrha plus rarement, bien qu'il fût presque constamment sous le même toit qu'elle : il prenait sa responsabilité au sérieux et, la

banque l'absorbait; parfois, le soir tard, il était encore là, en conférence avec le caissier, penché sur les livres, additionnant des chiffres. Pourtant, les fiancés déjeunaient ensemble, chaque matin; la jeune fille attendait midi avec impatience. C'était le seul moment de la journée où elle eût Paul bien à elle, et c'était une chose touchante et curieuse, pour qui connaissait son orgueil, que de la voir empressée auprès de lui, le servant, le comblant de prévenances.

L'approche du mariage la rendait plus grave; elle y songeait beaucoup, toute seule, enfermée chez elle et voyait venir avec émotion l'heure où elle mettrait pour jamais sa main dans celle de Paul, en lui disant :

— Emporte-moi, prends-moi je te livre tout moi : mon nom, ma vie, mon être...

La pensée de s'abîmer en l'homme qu'elle aimait, de se fondre en lui, d'abdiquer sa personnalité pour devenir une partie de lui-même l'enthousiasmait; cette nature énergique et puissante se complaisait à l'idée de s'anéantir, de se faire toute petite et toute humble pour l'amour de l'élu.

Ce qui se passait autour d'elle ne l'occupait point, mais, dans ses rapports avec Coudenberg, elle devenait d'une faiblesse singulière, très sensible, très douce, plus femme qu'elle ne l'avait

jamais été : elle rougissait sous son regard, et il lui arriva de se troubler en entendant son pas venir derrière elle, quand elle ne s'y attendait point : les jeux frivoles des jours passés à Durbuy étaient loin ! Myrrha parlait à son futur époux comme on parle à un maître et elle s'identifiait avec lui au point de lui prendre ses expressions de physionomie, ses gestes, jusqu'à ses inflexions de voix !

Un signe de lui, était un ordre ; elle s'agenouillait devant chacun de ses actes et, par une obéissance passive, s'appliquait à éviter tout nuage qui aurait pu s'élever entre eux : elle cédait ; et son sourire était d'autant plus radieux que le sacrifice avait plus d'importance. Elle voulait que son temps de fiançailles lui restât éternellement comme un souvenir adorable et divin, supérieur à la vie terrestre.

Le dimanche, les bureaux n'ouvrant pas, Paul et elle avaient d'exquises journées. Et, là-haut, dans l'appartement de la jeune fille, ils demeuraient silencieux, recueillis, jouissant du charme de cet intérieur parfumé et discret, de ce calme immense, solennel et immédiat qui prenait l'hôtel en temps de chômage, de la joie précieuse d'être ensemble, tous les deux, et de n'avoir pas besoin de parler pour se comprendre.

Après des heures, mûs par le même désir, entraînés par ces courants électriques qui mettent

deux amoureux en communication continuelle, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre, avec le même mot aux lèvres :

— Je t'adore !

## XXVIII

Cependant, comme il est bien difficile à l'humanité de ne pas abuser quand elle le peut, Coudenberg, devant cet amour aveugle qu'avait pour lui sa fiancée, se révéla parfois indigne, multipliant les exigences à mesure qu'elle s'asservissait davantage : il eut des puérités très misérables et, plus particulièrement, à l'endroit de Servian.

D'instinct, et avant même que Myrrha eût accusé le journaliste, il avait eu pour celui-ci une haine sourde, une jalousie involontaire. Depuis la séparation qu'il avait amenée, ce sentiment avait grandi ; il affectait un dédain extrême pour l'ancien ami de M<sup>lle</sup> Naphtali, rapportant à la jeune fille toutes les excentricités, tout le débraillé, toutes les tristesses de la vie de Servian : cela

le réjouissait de décrier auprès d'elle cet homme qui avait aimé Myrrha avant lui ; il y trouvait une satisfaction maligne. Les erreurs de Servian, selon la version de Coudenberg étaient de la plus vilaine espèce.

C'était un dîner officiel où il avait été invité, pour son journal, et où il s'était conduit comme un goujat, prenant plaisir, ensuite, à traîner par tous les cabarets de Bruxelles, un fonctionnaire en grand uniforme, chamarré de plaques et qu'il avait grisé, pour le laisser ivre-mort sous une table de brasserie, où les garçons le ramassaient le lendemain matin, piteux, dans son costume de gala, faisant scandale et demandant sa mère ; c'était un pari désastreux engagé aux courses par Servian et qu'il avait nié ; c'était une vengeance menaçante qui le poursuivait et à laquelle il essayait de se soustraire lâchement ; c'était je ne sais quelle calomnie qu'il avait imprimée moyennant finances...

— Un triste sire enfin ! déclarait Paul avec un geste méprisant.

Myrrha ne protestait point ; elle le laissait aller..., mais, souvent, à son visage contracté et au frémissement de ses lèvres, on eût pu deviner le combat qui se livrait au fond de sa conscience.

Quatre jours avant la date fixée pour leur ma-

riage, pendant le déjeuner, il lui dit négligemment :

— Figurez-vous que Servian a perdu trente mille francs sur parole, cette nuit au *Royal*... je sais qu'il n'a pas cette somme. Si, encore, votre père était là, il la lui prêterait sans doute...; mais, votre père absent, à qui voulez-vous qu'il s'adresse ! Le règlement est catégorique, on l'affichera demain au cercle, c'est sûr. Il n'a plus qu'à se faire sauter la cervelle...., et, ma foi, à sa place, je n'hésiterais point.

Myrrha, très soigneusement, épluchait une amande; elle ne leva pas les yeux de dessus son assiette. Elle dit enfin :

— Mon père lui est tout dévoué; il le tirera de là.

Paul secoua la tête; il reprit :

— Vous oubliez que votre père est absent; et, voyez-vous, entre hommes, une demande d'emprunt, ça se fait bien de vive voix, quelque pénible que ce puisse être, mais si l'on doit écrire ou, même, télégraphier, on y regarde à deux fois. Et puis, ici le temps, le temps matériel fait défaut.

M<sup>lle</sup> Naphtali le laissa se lever de table et ouvrir la porte. Comme il gagnait les couloirs, elle lui demanda :

— Vous allez à la Bourse, aujourd'hui ?

Et, quand il eut répondu affirmativement, elle

revint sur ses pas. Elle se tint un moment debout au milieu de la salle à manger, préoccupée, soucieuse, sans voir miss Maud qui trempait un biscuit dans un verre de rhum. Puis, vivement, ainsi que quelqu'un qui vient de prendre un parti et dont la résolution est immuable, elle se dirigea vers ses appartements.

Parvenue dans son cabinet de toilette, Myrrha se mit à fouiller avec précipitation les poches de toutes ses robes ; elle finit par y découvrir ce qu'elle cherchait : une mignonne clef dont elle s'empara et avec laquelle elle descendit jusqu'au rez-de-chaussée. Son plan était tracé : elle ne voulait pas que Servian fut exécuté à son cercle, elle ne voulait pas, surtout, qu'il mourût ; elle allait gagner le cabinet de son père par les jardins, en faisant le grand tour. Puisque Paul était sorti, elle n'y trouverait personne : là elle ouvrirait la caisse avec son ancienne petite clef, dont elle ne s'était plus servie depuis bien longtemps ; elle y prendrait l'argent nécessaire et verrait, ensuite, à l'envoyer à sa destination.

D'un pas ferme, elle traversa les allées du jardin ; il avait gelé et le sable, comme saupoudré d'une fine poussière de diamant, craquait sous ses bottines. Dans le cabinet de Naph-tali, où l'on ne pénétrait guère en l'absence du patron, les jalousies étaient baissés ; il y régnait



une obscurité opaque mais, sans hésitation, elle alla au coffre-fort, fit jouer la serrure à secret, tira à elle plusieurs billets de banque et compléta la somme en pièces d'or, des pièces d'or de cent francs, que Naphtali collectionnait et dont il avait une sébille pleine. Elle mit le tout dans sa poche, d'un geste rapide, et quitta la place sans s'apercevoir qu'elle laissait la caisse ouverte. Elle s'inquiétait bien de cela !

Son calme ne l'abandonnait point : si souvent, autrefois, au temps de ses prodigalités, elle était descendue ainsi chez son père et avait puisé à même la réserve ! Pourtant, cette fois, elle sentait bien qu'il y avait une complication, qu'en dehors du banquier, il ne fallait pas qu'on sût ce qu'elle avait fait.

Elle remonta chez elle, avec le petit frisson délicieux de quelqu'un qui vient de s'exposer pour une belle action. Alors, elle réfléchit au moyen de faire parvenir cette somme à Servian, et elle commença seulement à se rendre compte des difficultés pratiques de son entreprise : mettre miss Maud dans la confiance..., c'était bien délicat ; et puis, elle avait la tête si peu solide ! Comment s'acquitterait-elle de cette mission ? Zarah Jacob, au contraire, était intelligente..., mais si fureteuse, si vipère ! Que ne supposerait-elle pas d'une telle démarche ? Assu-

rément, on ne lui aurait dit que bien juste l'indispensable, mais tout était à craindre de sa méchanceté. Restait le Palikare : celui-là était bon, fidèle et simple comme un chien...

Myrrha se félicitait déjà de l'avoir choisi, quand sa femme de chambre, par qui elle avait fait chercher Héliade Agèlasto, vint lui annoncer qu'il avait quitté l'hôtel aussitôt après son déjeuner. C'était jouer de malheur. En attendant, le temps passait, les minutes comptaient double et la seule idée que Servian aurait pu faire ce dont Paul avait parlé, glaçait la jeune fille.

Sa robe de noce que la couturière venait de lui envoyer, était étalée sur le lit, avec la couronne de fleurs d'oranger, le voile en point à l'aiguille, les gants, le livre d'heures relié en moire blanche. Elle pensa, tout d'un coup, à la petite Myrrha d'autrefois, à l'enfant terrible que Servian chérissait. Elle oubliait tout le reste pour ne se souvenir que des années lointaines où « le camarade » se ruinait à lui passer tous ses caprices. Qui, au monde, l'avait aimée mieux, qui, au monde, l'avait mieux comprise et mieux servie ?

Sa robe de mariée l'attrista : hélas ! où serait Servian, tandis que, dans cette église catholique étincelante de lumière, pleine de fleurs, parfumée d'encens et où les orgues chanteraient son allégresse, elle poserait l'acte le plus sérieux et le

plus irrémissible de sa vie ? Il ne la verrait même pas. Et elle lui avait juré une amitié éternelle, inaltérable ; elle lui avait fait promettre d'avoir recours à elle, comme elle aurait recours à lui en cas de crise et quoi qu'il pût arriver... Il y avait trois mois à peine que ce serment avait été prononcé par eux deux, gravement !

Elle essuya ses yeux que les larmes brouillaient : oh ! quoi qu'on fît pour le noircir, elle conserverait son affection à Servian, elle lui serait reconnaissante de ce qu'il avait été pour elle !

Elle comprit qu'elle en arrivait à blâmer Coudenberg de sa sévérité, et elle s'en voulut ; elle murmura :

— Mais non, Paul n'a pas tort. Pourquoi lui ai-je raconté cette sottise histoire de Servian ? C'est moi qui suis ingrate, c'est moi qui suis parjure et qui ai vendu mon meilleur ami.

Elle se compara à Aman, qui avait vendu Mardochée, et elle le trouva moins coupable. La jeune fille n'avait jamais transigé sur certains principes : après le serment fait à Servian, comment avait-elle rien pu dire qui lui fût défavorable ? Ce Paul la pétrissait comme une pâte molle décidément, la sortait de son caractère et lui eût fait commettre des crimes.

Cette idée qu'elle avait vendu son meilleur ami, qu'elle était ingrate et parjure se grava dans son cerveau, comme l'empreinte d'une action scélérate, vile et abominable qu'elle avait commise et qu'il était de son devoir d'expier.

Coudenberg n'était plus là et son influence diminuait : Myrrha redevint la fille de Judée, sauvage et hardie, capable de dévouements héroïques et de révoltes éclatantes ; elle dit, tout bas, entre ses dents :

— N'aie pas peur, Servian ; je te sauverai !

Elle voulait le sauver, le sauver à elle toute seule : ne s'y était-elle pas engagée, d'ailleurs, en lui jurant une amitié éternelle ? L'heure de *crise* avait sonné ; contrairement à ce, qui avait été convenu entre eux, Servian ne l'appelait pas, mais elle, elle irait au-devant de lui ; elle serait sa providence et, malgré lui, elle le sauverait. Comment avait-elle pu songer à se confier à quelqu'un, à mettre n'importe qui entiers dans ce secret qui ne lui appartenait pas ? Et puis, quelles phrases eût-elle bien pu employer, dans une prière écrite, qui fussent assez éloquentes, assez persuasives pour le décider, après l'odieuse lettre de congé qu'il avait récemment reçue d'elle, à accepter son argent !

Il fallait qu'elle vît Servian, qu'elle aplanît tous ses scrupules et lui fit comprendre que

ces trente mille francs, qu'elle lui apportait, venaient de Naphtali.

Elle s'habilla en hâte, d'un costume de ville en laine sombre, mit le premier chapeau venu et gagna la rue Ducale par l'escalier de service, les derrières de l'hôtel et le jardin, la même route qu'elle venait de suivre pour pénétrer dans le cabinet de son père. Rue de la Loi, en face des ministères, elle prit une voiture ; elle se fit conduire chez Servian.

Il occupait rue Neuve, dans la maison d'un chemisier, depuis vingt ans le même appartement. Myrrha en connaissait l'adresse, mais n'y avait jamais mis les pieds.

Le journaliste était sorti. Elle accepta de l'attendre.

On l'introduisit dans le cabinet de travail et on l'y laissa seule : Servian n'avait pas de domestique et c'était la bonne du locataire principal qui soignait son ménage. La chambre était étroite et longue ; il y faisait très froid, le feu s'étant éteint depuis longtemps, selon toute vraisemblance. M<sup>lle</sup> Naphtali s'assit dans un fauteuil et, machinalement, regarda autour d'elle : le papier de tenture disparaissait sous un étalage de photographies ornées de dédicaces : photographies d'hommes et de femmes, d'acteurs en costume de théâtre, de danseuses en jupes

bouffantes, de clowns en maillot de soie et d'écuyères en amazone, cravache au poing ; il y avait aussi des photographies de femmes nues. La table croûlait sous l'amoncellement des paperasses ; les livres étaient rangés dans une bibliothèque en bois peint ; sur un haut pupitre à écrire debout, on voyait de la copie encore fraîche, un tas de copie, écrite sur toutes sortes de papiers d'inégal format et jusque sur l'envers d'une douzaine de programmes de spectacle ; ailleurs, c'étaient des coupures de journaux. Sur tous les meubles traînaient du tabac blond et de la cendre de cigare. Une odeur de pipe, de suie, de moisissure prenait à la gorge et le soleil, un pâle soleil d'hiver, en éclairant le fond de cette salle coupée en boyau, montrait, au-dessus de la cheminée, le champ d'une glace dans le cadre dédoré et blanchi de laquelle des cartes de visites étaient retenues.

Il y avait des morceaux de tapis très usés devant chacun des quatre fauteuils qui se faisaient vis-à-vis, aux coins du foyer et qui étaient recouverts de moleskine fauve. Les rideaux avaient des trous. Sur un guéridon, était posée une invitation pour le jour même, à un bal d'ambassade, adressée au correspondant du journal *l'Echo parisien* ; ce qui voulait dire qu'on voulait un compte rendu..., et, à côté, un revolver.

Myrrha, dès son entrée avait vu ce revolver et cela l'avait fait tressaillir. Puis, tout de suite, elle se dit :

— Que je suis niaise ! Puisque l'arme est ici, il ne peut pas s'en servir.

L'effet de ce raisonnement ne dura guère : à défaut de cette arme-là, n'y avait-il pas d'autres armes homicides que Servian aurait pu emporter avec lui, si sa résolution était de se détruire ? Et, combien souvent M<sup>lle</sup> Naphtali lui avait entendu formuler des théories extravagantes en faveur du suicide qu'il considérait, en certaines circonstances, comme un devoir ! Ce souvenir qui traversa l'esprit de la jeune fille tout d'un coup, lui mit au front une sueur d'angoisse.

Des heures passèrent ; elle avait froid. La pendule ne marchait point mais, en voyant le jour baisser, elle fut prise d'inquiétude. Elle songeait :

— On ignore que je suis sortie ; si Paul me demandait, par hasard, que lui dirait-on ?...

D'un autre côté, ses pudeurs se révoltaient dans cette maison, qu'elle savait mal habitée, et il y avait dans le cabinet de Servian, certaines statuettes de nymphes qu'elle trouvait choquantes, malgré l'indépendance de son jugement. Elle était mal à l'aise là, dépaysée et comme surprise dans un milieu nouveau où son subtil instinct de femme lui faisait flairer elle ne savait quoi de

compromettant, de lâché, de suspect. L'air de cet intérieur l'oppressait ; il lui semblait qu'elle n'aurait plus jamais le loisir de respirer librement, sous le ciel ouvert. Et cette impression, toute physique, lui fit mieux comprendre qu'aucun raisonnement ne l'aurait pu faire, ce qu'il y avait d'un peu risqué dans sa visite. Chaque fois qu'elle entendait un pas dans l'escalier, elle s'écriait :

— Voilà Servian... ; enfin !

Elle se levait, prête à aller au devant de lui, déjà souriante, et il y avait autant de soulagement que de joie dans son exclamation.

Cependant la nuit, peu à peu, succédait au crépuscule et Servian ne rentrait pas.

Quand il fit tout à fait sombre dans l'appartement, M<sup>lle</sup> Naphtali s'y déplut davantage. Cette longue attente l'avait accablée et la surexcitation de ses nerfs était extrême. Elle tremblait qu'il ne fût arrivé malheur à Servian et en était au point où l'on repousse, contre toute apparence, une triste éventualité, uniquement par ce besoin d'espérer quand même, qui nous tient et nous leurre dans les grands désastres. Pour Myrrha, Servian était mort : son imagination le lui montrait sanglant et blême, le crâne fracassé, les tempes ouvertes, jeté dans quelque allée tragique de la forêt de Soigne. Et elle se répétait, tâtant les pièces d'or au fond de sa poche :



— A quoi bon tout cela, s'il s'est tué ?

Puis, aussitôt, elle se raisonnait, elle s'appliquait à se convaincre qu'il était tranquillement à son journal, à faire l'article de l'édition du lendemain, ou bien, battant le pavé, cherchant à réunir la somme dont il avait besoin. Et une tentation la travaillait, la tentation de rappeler son fiacre, en bas, et de courir partout où elle supposait pouvoir rencontrer le journaliste. Son ardente amitié ne s'arrangeait pas d'une intervention si platonique, les lamentations résignées n'étaient pas son fait ; il lui semblait qu'elle aurait dû agir, lutter, entreprendre quelque chose de crâne, d'intrépide et de grand dont l'efficacité fût certaine... Mais quoi faire ? où aller ?... Et puis, avant Servian, il y avait Paul, Paul qu'elle aimait, Paul à qui elle venait de désobéir et dont elle n'aurait pas l'approbation.

L'amour, parlant plus haut que tout autre sentiment, elle finit par comprendre qu'il était temps de rentrer. Alors, elle serra les trente mille francs dans son mouchoir qu'elle noua et mit en évidence, sur le guéridon de Servian, à la place du revolver qu'elle glissa dans son manchon.

En partant, elle laissa sa carte au chemisier, le priant d'informer Servian de sa venue et de sa longue attente.

Elle avait écrit, sur sa carte cornée, ces mots :

« Ce que tu verras sur ton guéridon t'appartient ; c'est mon père qui te l'envoie. »

Deux heures plus tard, Servian ayant trouvé cet argent chez lui, courait le rapporter à Myrrha; la démarche de la jeune fille l'avait épouvanté pour elle, pour ce que le monde en dirait, pour ce que son fiancé en pourrait penser, s'il l'apprenait jamais. Cette Myrrha serait toujours la même : téméraire et inconséquente, aux ordres de son premier mouvement ! Il voulait lui montrer le danger, afin qu'elle se gardât mieux d'elle-même et de ses élans généreux, à l'avenir.

Il convenait de cela spontanément, instinctivement ; il irait la trouver chez elle, comme elle était venue le trouver chez lui, oubliant, au milieu des préoccupations qui l'assaillaient, ce qui s'était passé entre eux, le renvoi en due forme qu'elle lui avait signifié : sa bonne, vigilante et paternelle affection pour l'enfant qu'il avait vue grandir, cette affection de vingt années subsistait uniquement. Et puis, Servian allait mourir : il y était résolu ; la vie lui pesait depuis longtemps. Maintenant, il se sentait fini, sans aucun lien, exposé à tous les opprobres et il voulait disparaître.

L'idée du suicide l'avait toujours séduit mais, si peu favorisée que soit une créature humaine et si peu pusillanime qu'elle se croie, le néant garde

quand même, à ses yeux, un aspect pénible et noir, un mystère qui n'est pas sans menaces. Ce moment de la destruction, de la culbute macabre qu'il devait faire au bout du fossé détestable de son existence perdue, il l'avait reculé bien des fois. Aujourd'hui, la nécessité s'imposait et il était sûr de lui, presque heureux de cette obligation imprescriptible qui allait l'exonérer de la fatigue de vivre : il partirait pour le grand voyage, sans défaillance et il n'avait point de regret. De tentatives pour réaliser la somme qui lui eût permis de s'acquitter, il n'en avait pas faites : son parti était pris et il lui importait peu de laisser une pareille dette derrière lui !

Dans ces dispositions morales, la pensée même de Myrrha ne l'avait pas effleuré : il se détachait de la terre par décision logique, égoïste, réfléchie..., la fille de Naphtali était tout ce qu'il eût jamais aimé au monde ; il lui devait ses meilleures joies, comme il lui devait ses pires maux : seule, elle eût pu l'attendrir dans cette solennelle circonstance, qu'il s'efforçait de dépouiller de toute solennité, et il redoutait de s'attendrir. Devant la preuve que la jeune fille venait de lui donner de son dévouement, il fut ennuyé et, en même temps, ravi : voilà que, quoi qu'il eût fait, il était ramené vers elle ! Et, en dépit de lui-même, il éprouva une sensation très douce à la perspective

de la revoir ; il ne put résister au désir de profiter de l'occasion qui s'offrait et d'accorder à ses yeux, une dernière fois, cette fête de contempler Myrrha.

Comme il arrivait boulevard du Régent, M<sup>l</sup><sup>le</sup> Naph-tali, voulant, à toute force, vaincre l'obsession qui lui conseillait de retourner chez son ami, afin de savoir quelque chose de positif à son sujet, était à se déshabiller pour se mettre au lit.

L'annonce de la présence de Servian, la remplit d'une telle soudaine félicité qu'elle ne prit pas même le temps de se vêtir ni de faire éclairer l'appartement et courut à son avance, ainsi qu'elle se trouvait, les cheveux au vent, les épaules découvertes, ne songeant qu'au bonheur de le revoir, de le savoir vivant et de l'avoir sauvé.

## XXIX

— On a volé trente mille francs chez votre père, dans le coffre-fort.

— C'est moi !

Ces deux phrases se croisèrent, comme des balles parties ensemble de deux points opposés et qui se cognent.

Paul entrait dans le petit salon de sa fiancée, avec de la lumière. On venait de trouver la caisse de Naphtali ouverte, la sébille aux pièces de cent francs renversée, et, au milieu de l'émoi général, il montait avertir Myrrha. Comme il dirigeait sa lampe du côté d'où était venue la réponse de celle-ci, il s'aperçut que la jeune fille était en jupon et en taille de dessous, les cheveux défaits. Au même instant, il distinguait la forme

incertaine de Servian assis près d'elle, sur le même canapé.

Ce fut rapide comme la foudre : quelque chose d'infâme s'imposa à l'esprit du jeune homme. Il demeura d'abord stupéfait ; puis, d'une voix sourde, rauque, bégayante :

— Myrrha ! prononça-t-il.

Elle se vit à moitié nue ; et ce qui lui avait paru sans importance pour Servian, la gêna horriblement pour son fiancé. Des yeux, elle cherchait un châle, un fichu, un mouchoir, de quoi se couvrir les épaules et la poitrine ; n'en trouvant pas, elle arracha la housse en guipure d'un fauteuil et s'y entortilla tant bien que mal.

A l'accent de Paul, elle avait compris qu'il demandait une explication. Elle raconta son odyssee de l'après-midi, comment elle avait pris l'argent dans la caisse de son père, et qu'elle avait voulu sauver Servian. Si elle avait omis de refermer le coffre-fort, ma foi, elle en était bien fâchée..., mais qu'importait, après tout, puisque le voleur, c'était elle..., ou, mieux, qu'il n'y avait pas eu de voleur !

Elle termina, en disant à Paul :

— Imaginez-vous que ce vilain garçon de Servian me rapporte mes quatre sous ; il n'en veut pas, prétend qu'il doit me les rendre... Voyons, vous qui avez du bon sens, décidez-le, je vous en

prie ; je serai malheureuse tant que je ne le saurai pas hors d'affaire.

Coudenberg l'écoutait avec impatience et en feignant de ne pas reconnaître le journaliste, qu'il n'avait pas même salué. Il finit par dire, en se contenant, d'un air qu'il s'efforça de rendre calme, insensible et froid :

— Ce que vous me débitez-là serait très intéressant si c'était la vérité.

Il se dirigeait vers la porte. Myrrha eut la prescience d'une rupture irréparable ; tout son amour lui monta aux lèvres et elle cria, entourant le jeune homme de ses deux bras, se cramponnant à lui :

— Qu'est-ce que tu dis ? — Que ce n'est pas la vérité?... Allons donc ! Qu'y a-t-il là d'invraisemblable?... Si tu me blâmes d'avoir été chez Servian et de l'avoir reçu, avoue-le plutôt..., mais ne répète jamais que ce que je viens de te raconter, et qui est tout naturel, te paraît faux. Du reste, Servian ne faisait que passer et il va partir... Tu vois bien, il part...

Elle modulait ces choses tendrement, musicalement, immolant avec candeur celui que, deux secondes auparavant, elle s'obstinait à sauver, prête encore à bien d'autres sacrifices et à bien d'autres compromissions pourvu que le bien-aimé lui restât !

Devant cette naïve et écrasante inconséquence, Servian qui, tout d'abord, avait voulu s'interposer, crut prévoir le tour qu'allait prendre l'entretien et que la discussion entre les deux jeunes gens ne pouvait manquer de s'éclaircir ; il haussa les épaules, déjà tellement détaché du monde et de ses préjugés que le dédain ostensible de Paul ne l'impressionnait même pas ; il prit son chapeau pour sortir, désireux d'échapper au plus vite à une situation fausse, intolérable. Et Myrrha, sans s'en occuper autrement, recommença son récit mot à mot, phrase à phrase, voulant rendre claire jusqu'à l'évidence la vérité si simple qu'on suspectait.

Paul l'avait repoussée et, de la tête, faisait *non*, toujours *non*. Il ne la croyait pas... Mais pourquoi ne la croyait-il pas ? Pourquoi l'aurait-elle trompée, enfin ? — Elle était allée chez Servian ; de l'avis de son fiancé, c'était mal, assurément... Mais, puisqu'elle ne le niait point ! — Que supposait-il donc..., qu'est-ce qui l'avait rendu si méchant pour elle, tout d'un coup ?

Elle cherchait, s'appliquant à débrouiller le malentendu, à persuader Paul et à le ramener à elle, confiant et doux, comme elle l'aimait.

Il fit une allusion à l'insuffisance de son costume, pour ajouter tout de suite, perfidement :



— Oh ! telle mère, telle fille !... le proverbe ne saurait faillir ; j'aurais dû penser à cela.

M<sup>lle</sup> Naphtali s'était reculée de deux pas en arrière ; le sang lui sauta aux joues, au front, aux oreilles : elle était toute rouge, croisant fiévreusement les pointes de son lambeau de guipure sur sa gorge qui rougissait aussi. Une subite lumière venait de l'éblouir : Paul la soupçonnait !

Alors, elle se redressa, méprisante et impériale, redevenue elle-même, tout entière : l'homme qui la soupçonnait ne valait pas qu'elle prît la peine de se défendre devant lui ; elle ne s'abaisserait plus, elle ne supplierait plus. Il s'en irait, oui, oui, certes..., mais chassé par elle ! Tout d'un coup, le caractère indécis et médiocre de Paul lui devenait apparent : l'aimait-il seulement..., l'avait-il jamais aimée, lui, à qui, la première, elle avait avoué son amour ? Ce souvenir lui fut odieux, l'humilia si profondément qu'elle souhaita la mort, la mort immédiate pour échapper à une telle honte : elle lui avait dit son amour la première, elle ! Elle !... Elle que, peut-être, il n'aimait point et dont il doutait aujourd'hui..., mais comment le destin pouvait-il, après cela, vous obliger à survivre, à ne pas vous anéantir dans l'oubli, seul efficace et seul pacifiant !

La jeune fille se tordit les mains. Une folie lui

montait au cerveau; elle dit crûment, le regard embrasé, belle d'aplomb et de cynisme, montrant du doigt la portière en tapisserie que Servian venait de soulever pour partir :

— Tu crois qu'il est mon amant, n'est-ce pas?... Eh ! bien, c'est vrai.

Paul avait sursauté et il avançait la main, instinctivement, comme pour lui imposer silence ou la battre; Myrrha n'y fit aucune attention : elle poursuivit, ironique et provocante, exagérant le sarcasme, d'une voix terrible, sa colère la grisant; et elle entassait les détails, insistant sur la présence de tout cet or qui était là et qui lui fournissait un thème suffisamment ignoble, essayant de se rappeler les horreurs qu'elle avait lues, autrefois, dans les romans de Naphtali :

— J'ai pris ces trente mille francs pour lui, je te l'ai dit; mais ce que je ne t'avais pas dit, c'est que je l'aime, c'est que je suis sa maîtresse..., c'est que je sors de ses bras ! — Nous étions misérables tous les deux, hein?... Et cela ne t'étonne point : tu le savais, je l'ai lu dans tes yeux.

A mesure qu'elle parlait, Coudenberg comprenait mieux sa méprise; par un contre-sens bizarre, tant qu'elle s'était excusée, tant qu'elle avait prié tête basse, les genoux fléchissants, il l'avait réelle-

ment crue coupable. Maintenant qu'elle s'accusait, il eût répondu de son innocence mais, en même temps, il sentait qu'elle se détachait de lui, que son soupçon serait entre eux éternellement, comme un ineffaçable outrage qu'elle ne pardonnerait pas ; et il souffrait d'une douleur atroce qu'il n'aurait jamais cru Myrrha capable de lui infliger. Il s'était établi dans l'affection de la jeune fille, en despote, pliant chaque jour un peu plus cette nature d'acier, cette âme de feu, et la révolte de l'esclave le prenait à l'improviste. Cette fois, c'était lui qu'on brisait et, avec une tristesse poignante, il voyait l'amour de Myrrha, ce chaste, ce pur, cet immatériel amour de vierge, effondré soudain et qu'elle piétinait. Il se boucha les oreilles, espérant ne plus entendre, tandis que des sanglots s'étranglaient dans son gosier.

Il finit par lui dire, les mains jointes :

— Tais-toi, tu mens !

Mais elle avait résolu de le convaincre. Il lui semblait que, sous l'insulte de Paul, son cœur fût mort. Elle continua de confesser des actes affreux, très haut et avec une précision tellement diabolique que le jeune homme s'enfuit, les jambes molles, la tête perdue, balbutiant, avec des gestes de démence :

— Je pars ; si je demeurais une minute de plus, je crois que je la tuerais !

Elle ouvrit la porte large ; elle dit :  
— Va-t-en.

Ils ne devaient plus se revoir jamais.

— Oh ! cette petite, cette petite qui m'enlève mon revolver et qui ne comprend pas qu'elle vient, avec son cruel amour, de me condamner à mort et de m'exécuter bien plus sûrement que ne le pourraient faire six balles dans la tête ! songeait Servian, courant, au hasard, par les rues sombres.

Et il ajouta, à voix haute, malgré lui :

— Comme elle l'aime !

Il n'avait pas de jalousie ; son affection pour Myrrha était désormais un sentiment ému, plein d'abnégation et de douceur, sans rien de passionnel ; il doutait même s'il l'avait jamais aimée autrement. Dans tous les cas, si cela avait été, il désirait ne plus s'en souvenir..., mais l'étendue

de l'amour de M<sup>lle</sup> Naphtali pour Coudenberg avait frappé le journaliste et c'était la seule impression qu'il conservât, à cette heure où, sans regret, il courait au suicide. Myrrha aimait Paul et l'avait sacrifié lui, Servian, sans remords, sans même en avoir conscience !... Qu'eût-il pu regretter.

— *Tu vois bien, il part, il part !*... murmurait-il de son air sceptique, reprenant celle des phrases de la jeune fille qui l'avait surtout meurtri.

Elle ne savait pas si bien dire !

En vérité, oui, il partait..., et, tout en descendant les boulevards au pas de course, il ne pouvait s'empêcher de faire un retour en arrière, de considérer sa vie et de s'analyser lui-même. Il pensait :

— D'abord, j'ai aimé Myrrha comme ma fille parce que je n'avais pas d'enfant à moi et, qu'en somme, la fibre paternelle, c'est dans la nature, on aura beau dire ; après, j'ai aimé Myrrha d'amour parce que je n'avais pas de femme à mon foyer, pas de compagne, pas d'épouse. Le malheur de mon existence vient de là : manque de liens légitimes, avouables, de devoirs sacrés, de responsabilités saintes ; tout ce qui se met en dehors de la société est exposé à la dépravation ; c'est fatal. Je suis un dépravé et un dévoyé...

Et il allait, droit devant lui, sans idée préconçue, sans projet arrêté, sinon celui d'en finir.

Comment il se tuerait, il n'en savait trop rien : il n'avait pas d'arme..., et il réfléchissait vaguement à la noyade, à un plongeon dans le canal de Willebroek : Ouf!... et tout serait dit.

Le dégel était venu, précipité et imprévu ; il pleuvait ; aussi y avait-il fort peu de monde sur le boulevard d'Anvers, où Servian était parvenu. Il marchait toujours, de son allure accélérée et il souriait : il savait où il irait.

La pluie tombe, coupante et droite ; l'heure a sonné deux coups, tout proche, dans le clocher de quelque église du Bas-Bruxelles et Servian vient de s'asseoir à l'entrée de l'Allée-Verte, en vue du pont Léopold, sur un banc. Il ne sent pas l'averse qui, peu à peu, le pénètre, il ne sent ni le vent ni le froid... Il songe que le canal est bien peu profond, qu'il y a des bateaux amarrés, tout près, et que tant de gens qui voulaient se détruire ont été repêchés, à ce même endroit, lorsqu'ils allaient disparaître pour jamais !

A ce souvenir, son esprit, tourné à mettre de la « blague » dans tout, son esprit ironique et craintif du ridicule, se révolte ; mais, extraordinairement lucide, il établit toute la scène dont il pourrait devenir le déplorable héros : il entend le bruit que va faire son corps fendant l'eau ; il voit le monde accouru, les agents de police en macfar-

lanes, le préposé à la cabine de sauvetage arrivant avec ses engins ; il voit la civière couverte de toile, où l'on étend les noyés..., et il se voit là, les yeux hagards, la tête ruisselante, les membres engourdis, incapable de remuer le bout du petit doigt, inerte, mais vivant. Alors, une sorte de terreur s'empare de lui et, se méfiant de son courage, il redoute cet absurde instinct de la conservation qui, à ce que l'on affirme, fait crier lâchement, au moment suprême, les plus résolus parmi ceux qui se suicident. — S'il allait crier, lui?... Comme ce serait grotesque!... On le sauverait et puis la vie, la vie bête et mauvaise recommencerait le lendemain, avec toutes ses corvées.

Non, décidément, il faut trouver quelque chose de foudroyant, d'inafaillible qui lui assure la paix éternelle d'une manière positive, à l'encontre de toute terrestre défaillance. Et, d'un geste qui lui est habituel, sa main caresse un petit canif de nacre, au fond de sa poche.

Avec beaucoup de calme, il se dépouille de son pardessus, de sa redingote, de ses bottines ; il ôte aussi son chapeau et le place à ses côtés, sur le banc. L'Allée-Verte est noire, sans aucune éclaircie, mais avec des ombres tragiques, mystérieuses et glissantes, autour de chacun de ses arbres. Cela sent le coupe-gorge, le repaire de



bandits..., et c'est bien là l'enfer effroyable de la grande ville : les policiers ne s'y hasardent le soir qu'en patrouilles, et l'on sait qu'il s'y est commis bien des crimes.

Servian n'a pas choisi cet endroit ; sa course errante l'y a conduit et il s'y est trouvé bien, à l'abri des curiosités et des sollicitudes gênantes.

Le voici qui descend la berge et, malgré les précautions qu'il y met, ses pieds enfoncent dans la vase produite là par le dégel. Il pleut incessamment et il ne sait pas très bien si c'est de la pluie ou de la sueur qui mouille son front ; autour de lui, le paysage est lamentable : le ciel semble submergé et le reflet, dans le canal, de la flamme d'un réverbère, pique, au niveau des assises d'un pont, comme une flèche d'or terni, qui vacille longtemps, incertaine, avant de se fixer...

. . . . .  
Il ne criera point... Non, non ; il ne criera point !

C'est sa dernière préoccupation, tandis que, la syncope l'ayant saisi, son corps d'athlète s'enfonce et que, de ses veines coupées, s'échappent, à la fois, deux flots de sang, qui plaquent sur l'eau, dans les ténèbres que l'aurore va bientôt disperser, deux sinistres taches.

Quatre jours plus tard, à l'heure où l'on enterrait Servian et où le mariage de M<sup>lle</sup> Naphtali aurait dû se célébrer, la jeune fille, qui avait fait faire chez elle un très grand feu, y jeta pêle-mêle sa robe de noce déchiquetée d'avance en étroites lanières, son voile, son livre de prières et son anneau de fiançailles..., puis, tous les souvenirs puérils et charmants, tous les bouquets fanés qui lui venaient de Paul ; elle se souciait peu d'incendier l'hôtel pourvu que ces choses fussent consumées.

Elle activait la flamme doucement, du bout d'une longue cravache à pommeau d'améthyste, ne sentant ni la fumée asphyxiante, ni l'odeur de roussi. Cependant, la chaleur devint bientôt si intense qu'elle dût se dévêtir sous peine de ne

pouvoir rester davantage et d'être contrainte de renoncer à son œuvre de destruction. Sans hésiter, elle ôta son peignoir, puis son corset, puis ses jupes l'une après l'autre. De longs serpents de feu s'engouffraient dans la cheminée, emportant vers l'infini, lambeau par lambeau, tout ce blanc immaculé, tout le suave et le joyeux de cette parure inutile, toutes les cendres encore ardentes d'un rêve démolí. Et elle se tenait là, insensible, muette, rouge dans la lueur du brasier, ses fulgurants cheveux fauves répandus sur ses épaules.

Elle contemplait son corps harmonieux et souple, sa forme, admirable sous la chemise de batiste et dont le sort était de s'atrophier et de périr sans avoir été vue par d'autres yeux que les siens. Alors, elle s'attendrit en pensant que, déjà, sa vie qui n'avait pas commencé allait finir, que son amour était mort, qu'elle ne se marierait jamais et que sa beauté, comme celle des statues enterrées par les artistes surhumains de l'antiquité et qu'on n'avait pas découvertes, demeurerait un mystère stéril, virginal et froid. Sa chair vivante et jeune eut un frémissement de révolte. Puis, elle repoussa dans le foyer un charbon qui brûlait le tapis et ce fut tout : son visage reprit son impassibilité de marbre.

. . . . . , . . . . .  
Comme elle n'avait pas eu de larmes pour elle-même, elle n'en eut pas non plus pour Servian.

Elle vieillit tout d'un coup. A trente ans, elle avait des cheveux gris; son visage s'était ratatiné, son nez aminci se courbait imperceptiblement vers le menton; ses yeux, ses triomphants yeux couleur d'algue s'éteignirent. Elle était d'une maigreur diaphane et avait toute l'apparence de ces juives mûres, qui ont eu les traits d'une délicatesse extrême et que le temps a ravagées. L'expression de sa physionomie était dure, froide, inexorable : la vue de deux amants réunis lui était un supplice et elle se retirait avec précipitation devant le tableau aimable d'une mère embrassant son enfant.

Paul, pendant le temps de leur intimité, avait mis le pied irrévérencieusement sur sa foi ar-

dente et l'avait renversée. Elle ne croyait plus ; et, par un besoin de se vouer à un intérêt, de se rattacher à quelque chose, dans le désarroi de son existence brisée, elle s'était prise de passion pour le gain. Elle s'installa dans les bureaux, à la place du caissier et se tint là, tripotant l'or, se plaisant à en accaparer le plus possible.

Des années passèrent, lourdes, grises, toujours pareilles. Naphtali courait la gueuse bien qu'il eût franchi la soixantaine et, parfois, pour distraire Myrrha, il se risquait à lui conter l'histoire de ses conquêtes ; il y mêlait même des détails grivois, oubliant que cette grande fille sans âge était sa fille et qu'elle était vierge. Elle se montrait pleine d'indulgence : son père était tout ce qui lui restât d'affection. Pourtant, un jour, quand il parla de se remarier avec une danseuse de l'Eden, elle se fâcha et défendit son foyer comme une tigresse sa tanière, déclarant que, de la minute où cette créature souillerait l'hôtel de sa présence, elle le quitterait pour jamais et qu'il eût à choisir entre elles deux.

Naphtali, qui n'était pas pour les coups d'éclat, n'eut garde d'insister. Le ménage ne s'en établit pas moins, mais il fut clandestin. Le banquier mourut peu après.

Quand elle fut seule au monde, Myrrha se replia

un peu plus sur elle-même. Sa destinée s'accomplissait, comme elle en avait eu la vision glaçante des années auparavant, alors qu'elle était la Myrrha fastueuse et si belle de son aurore !

Le vice de ses coreligionnaires s'emparait d'elle tout à fait : elle devint avare, se privant et privant chacun autour d'elle, pour entasser les lingots à hautes piles dans son coffre-fort. Le tourment des autres ne l'impressionnait pas plus que leur joie. Elle avait conscience d'être une exception inutile parmi les êtres ; un faux accord dans l'harmonie universelle.

FIN













## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

#### **3. Localisation**

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

#### **5. Buts poursuivis**

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

## **7. Exemple de publication**

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **8. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

## **Reproduction**

### **9. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

### **10. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

### **11. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.